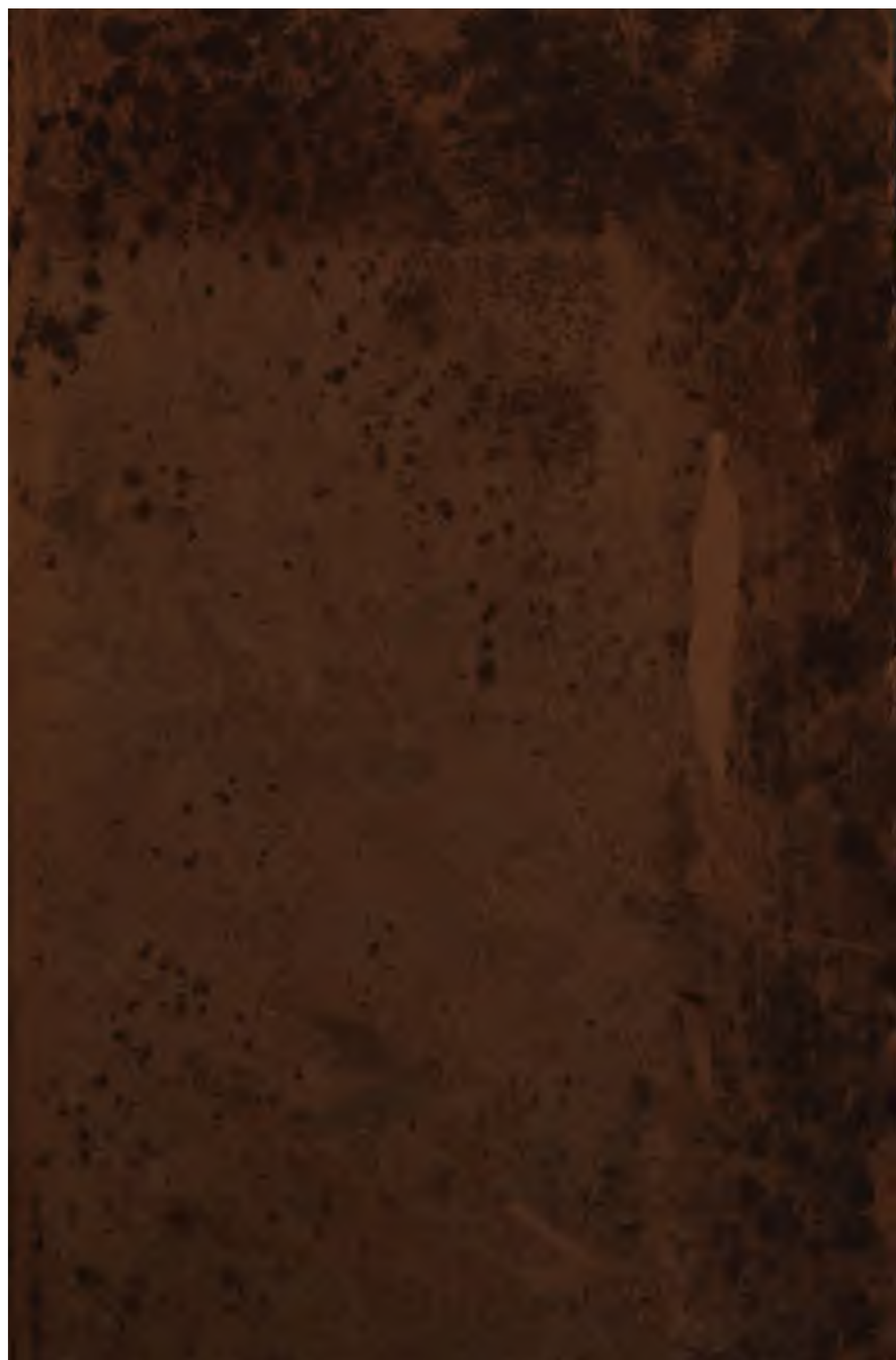
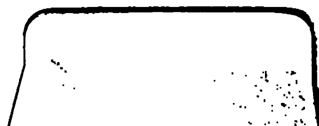






LYCÉE ARMORICAIN.

Revue de l'Ouest.

DIX-HUITIÈME VOLUME.



A NANTES,
IMPRIMERIE DE MELLINET,
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DE NANTES, DE LA SOCIÉTÉ POLYMATHIQUE DU MORBIHAN ET DE LA SOCIÉTÉ INDUSTRIELLE DE MULHAUSEN.

JUILLET 1831.

18.e Volume. An 1831. 103.e Livraison.

LE LYCÉE ARMORICAIN, Revue de l'Ouest.

SOCIÉTÉ NANTAISE D'HORTICULTURE

SOUS LA

PROTECTION SPÉCIALE DE LA *REINE*.

Fêtes-Florales.

NANTES 1831.

Fondée sur une utilité de tous les temps, et renfermée dans la pratique et dans l'encouragement du plus paisible des arts, la Société Nantaise d'Horticulture, après quatre ans de succès progressifs, se trouve aujourd'hui

entourée de l'estime de ses compatriotes et de l'approbation de tous les amis des sciences et de l'humanité. C'est donc, avec une juste confiance qu'elle marche vers le but, désormais assuré, de ses prospérités : l'accroissement du bien public.

L'auguste Protectrice de cette institution imprime à son état florissant le caractère de la stabilité. La Reine a, non-seulement, daigné consentir à ce que la distribution des prix-horticoles fût fixée, à Nantes, chaque année, au 26 avril, jour anniversaire de la naissance de Sa Majesté; mais cette illustre bienfaitrice a encore voulu, par une générosité spontanée, combler des désirs qu'une timidité respectueuse osait à peine laisser pressentir. Les riches médailles à décerner, en son nom vénéré, sont une dotation de sa munificence.

La Société n'est que l'écho de la reconnaissance et de la satisfaction générales, en se félicitant, elle-même, de la brillante et avantageuse réussite de sa fête florale annuelle, qu'elle a dû, cette fois, partager en trois sections.

Le dimanche, 24 avril, pour marquer l'anniversaire de la Reine (26 *d.*°) que la Société avait particulièrement à célébrer, il y a eu, toute la journée, fête populaire, à entrées libres, sur la promenade ombragée de la Bourse, qui était ornée de décorations, de symboles et d'emblêmes patriotiques. De 2 à 4 heures de l'après-midi, symphonies, non interrompues, exécutées par les corps de musique des 14.me et 32.me régiments en garnison à Nantes. Dans la soirée, illumination et danses au son de la cornemuse bretonne.

Le dimanche, 22 mai, par renvoi, tant à cause de la

solennité du 1.er de ce mois, pour la fête patronale du Roi, que pour jouir (l'occasion s'en présentant) d'une végétation plus avancée, et procurer plus de facilité aux jardiniers dans les deux jours de repos que leur laisse la Pentecôte, s'est effectuée, sur la même promenade de la Bourse, de nouveau embellie de trophées civiques, l'Exposition générale des plantes les plus remarquables en ce département. Peu d'autres villes, en France, auraient pu offrir, aux savants amateurs, une réunion aussi belle par le choix et par l'abondance des plus précieuses productions horticoles. Il y avait luxe de culture, richesses de choix et de raretés. Six mille personnes y ont, tour à tour, été admises, par billets remis, préalablement, à la disposition de tous les membres de la Société.

Le lendemain, par une autre remise, vu la revue extraordinaire et improvisée de la garde nationale et des troupes, qui s'est faite le dimanche, a été célébrée, vers une heure, dans la grande salle de la Bourse, la fête pour la distribution des *prix floraux*, au nom de la Reine, leur généreuse donatrice. Voici le procès-verbal de cette cérémonie.

Dans une assemblée d'élite, où l'élégance des parures ajoutait aux grâces de la beauté, plus de treize cents personnes, (toutes assises) admiraient encore le bosquet, large et élevé que formaient une multitude d'arbrisseaux en amphithéâtre, d'où ressortaient deux jolies statues, deux grands vases remplis de rameaux fleuris, et, au milieu, le buste de la Reine, surmonté des couleurs nationales, et dominant un buffet couvert de pots de fleurs et de livres destinés aux dames; déjà les musiciens du 14.e léger avaient fait

résonner les voûtes de leur harmonie militaire, et le Bureau, où figuraient M. le Préfet et M. le Secrétaire-Général de la Préfecture, avait pris place, quand le Secrétaire de la Société ayant demandé la parole à M. le Président, a fait ainsi l'exposé de la séance.

« La Fête Florale, célébrée en ce jour, est, a-t-il dit, la prolongation de celle commencée hier, et dont elle n'aurait pas paru désunie sans les dispositions imprévues de l'autorité. La simultancité nécessaire de ces deux parties concordantes sera donc maintenue, tant pour la netteté des souvenirs à transmettre que pour la clarté du style actuel. Ainsi, leurs actes respectifs resteront confondus dans un rapport identique, afin que l'unité ne soit pas rompue.

» Tandis, poursuit-il, que des flots de la population de notre grande cité se renouvellent et se pressent, sur la promenade de la Bourse, pour y applaudir aux emblêmes et aux symboles que le cœur, en sa naïveté, a dictés à la reconnaissance envers le PÈRE DE LA PATRIE; tandis que, au milieu des fleurs, image de la candeur des sentiments, nos concitoyens expriment, à l'envi, les vœux de tous les bons *Français* pour la conservation et pour la sérénité des précieux jours qui leur promettent le bonheur; tandis qu'en cette salle contiguë, retentissent leurs joyeuses acclamations, une partie de ces mêmes compatriotes y solennisent les vertus de la digne COMPAGNE à qui le ciel réserva les félicités du MONARQUE et la perpétuité de sa famille chérie. Répétons aussi nous, s'écrie le narrateur, répétons avec les lecteurs de la principale inscription qui figure au-dehors: VIVE LE ROI! VIVE LA REINE! et VIVE LEUR LIGNÉE!!!

Après un concert d'applaudissements, de fanfares et d'airs nationaux, le Secrétaire a annoncé que la Société, pour témoigner aux dames sa gratitude de leur aimable *assistance*, allait partager, entr'elles, par forme de loterie, où les joueurs ne courent que les chances de gain, 33 pots de fleurs et 21 traités de jardinage, qui sont à répartir, au hasard, parmi les actionnaires porteurs des 500 billets remis à ces dames, en échange de leurs cartes d'entrée. Le tirage, l'appel et les livraisons successives des lots gagnants ont été une récréation qui a occupé agréablement l'assemblée pendant une demi-heure environ.

Cet intermède a été terminé par une symphonie. Puis M. Chaillou, Président, a ouvert la séance par le discours suivant :

« Messieurs,

» Lorsque chaque année vous distribuez des récompenses aux horticulteurs qui se sont le plus distingués, l'usage impose à votre président l'obligation de prendre la parole pour vous rendre compte de l'état de la Société.

» Appelé par votre bienveillance à remplacer notre respectable collègue M. Thomine qui, malgré nos instances, a désiré prendre du repos après avoir, depuis la fondation de cette Société, occupé si dignement ce fauteuil, je sens toute mon insuffisance. Succéder à un de nos horticulteurs les plus instruits, à un des hommes les plus distingués de ce département, n'est point une tâche facile, et j'éprouve vivement le besoin de réclamer toute votre indulgence.

» Le département de la Loire-Inférieure, situé à

l'embouchure d'un grand fleuve, arrosé par de nombreux cours d'eau, présente à l'amateur de la belle nature, les sites les plus pittoresques et les plus variés. Le voisinage de la mer y attire des pluies fréquentes qui entretiennent sans cesse dans nos campagnes la végétation la plus riche et la plus abondante. Les rives fertiles de la Loire, les bords ombragés de l'Erdre, les riants coteaux de la Sèvre, offrent l'aspect de vastes jardins paysagers disposés par la nature avec une magnificence et une variété que l'art chercherait en vain à imiter à grands frais. Dans ces sites fortunés il doit suffire, pour atteindre la perfection, de ne pas cacher par des ornements trop multipliés les beautés naturelles qui se présentent en si grand nombre à l'homme de goût. La douceur du climat, l'abri que donne au pays le sillon de Bretagne, nous permettent d'élever en pleine terre plusieurs plantes précieuses qui, dans les départements voisins, ne peuvent supporter les rigueurs de l'hiver. Tous les avantages semblent ainsi se réunir chez nous, pour assurer à l'horticulteur éclairé, les chances les plus favorables de succès. Ce fut donc une idée heureuse que celle de former à Nantes une Société pour l'encouragement de la culture des jardins : elle n'a pas tardé à produire les bons effets qu'on en devait attendre.

« La Société d'Horticulture embrasse toutes les parties de l'art. Quoiqu'elle semble accorder à la culture des fleurs une sollicitude toute particulière, elle n'encourage pas avec moins d'empressement la culture des arbres. Les pépiniéristes qui travaillent avec zèle à la multiplication des bonnes variétés de fruits, ont surtout des droits incontestables à la bienveillance de la

Société. Il en est de même des importateurs des plantes exotiques, soit d'utilité, soit d'agrément. N'est-ce pas en effet par l'introduction, dans nos cultures, des fleurs et des fruits d'une autre hémisphère que nous pouvons espérer d'augmenter nos ressources et nos jouissances? Ne devons-nous pas déjà aux contrées étrangères, les richesses les plus précieuses de nos jardins. Cette source féconde de produits nouveaux est loin d'être épuisée.

» Si l'introduction de plantes étrangères doit être favorisée de tous nos efforts, l'amélioration des espèces déjà connues, et la recherche de variétés nouvelles méritent également l'attention de notre Société. Nous pouvons nous glorifier de plusieurs découvertes en ce genre, faites par quelques-uns de nos collègues.

Nous devons à M. Lemoyne, l'un des membres de notre jury et l'un de nos horticulteurs les plus recommandables, une nouvelle variété de rosier à fleurs doubles, de couleur blanche, à laquelle il a donné le nom de *Maria-Léonida*. Ce rosier est à fleurs remontantes et mérite d'être distingué au milieu des nombreuses variétés qui décorent nos jardins. Elle a été obtenue de graines; ses fleurs exhalent une odeur de thé très-prononcée, et ressortent agréablement sur le vert luisant du feuillage.

» M. Gouillon, l'un des jardiniers les plus habiles de cette ville, et qui porte dans ses cultures tout le soin et tout le désintéressement d'un véritable amateur, a obtenu il y a quelques années une variété de camellia à fleurs rouges, qui jouit d'une brillante célébrité; elle est connue sous le nom de *Camellia-Nannetensis*.

» Enfin, M. Hectot, le digne président de notre jury, qui joint à la pratique la plus éclairée, les connaissances théoriques les plus étendues, vient de faire connaître une nouvelle variété de Camellia du blanc le plus pur. La description de cette plante nouvelle a été publiée récemment, avec une lithographie, par notre Société. Tous les amateurs s'empresseront de rechercher cette variété recommandable d'une espèce qui compte chez nous de nombreux admirateurs. Le nom de M. Hectot a été donné à cette plante. On l'appelle *Camellia-Hectotiana*.

» Cette année, comme les précédentes, la Société nantaise d'Horticulture a accordé des primes d'encouragement aux jardiniers qui contribuent le plus à enrichir le marché aux fleurs. Vous avez tout lieu de vous applaudir du succès de vos soins à cet égard. Chaque jour la culture des fleurs fait chez nous de nouveaux progrès. La riche exposition offerte hier aux regards du public en a été la meilleure preuve.

» Des médailles vont être distribuées dans cette séance à ceux de nos jardiniers que le jury a jugés dignes de cette honorable distinction. Elles sont dues à la munificence de S. M. la Reine des Français. Nous y verrons tous un nouveau sujet de reconnaissance et d'amour, pour cette branche d'Orléans, sur laquelle reposent l'espoir et les destinées de la patrie. Fiers de la protection qu'une auguste princesse accorde à de modestes horticulteurs, nous redoublerons de zèle pour le perfectionnement de notre art, nous chercherons surtout à diriger nos travaux vers un but d'utilité

publique, c'est le moyen le plus sûr de nous rendre dignes des bienfaits de notre protectrice et de mériter l'estime et la considération de nos concitoyens. »

Ce discours achevé, un nouveau plaisir est venu captiver l'attention, et c'était une surprise. Le jeune Bernard Le Gros, virtuose, agé de onze ans, dont les journaux ont fait tant d'éloges, a chanté deux romances avec accompagnement de piano. Sa voix a réellement charmé les oreilles et ému les cœurs.

La parole ayant été donnée, une seconde fois au Secrétaire, celui-ci s'est exprimé en ces termes :

Mesdames et Messieurs,

Dans une cérémonie telle que celle qui attire ici votre présence, c'est la rapidité des faits, et non pas la diversité des récits que l'on vient chercher. Je respecterai votre attente en évitant de la prolonger, et je vous dirai, avec la même franchise que le faisait, naguère, un estimable collègue devant son honorable compagnie « Permettez-moi de m'affranchir de la tâche trop ordinaire des secrétaires : celle d'affaiblir, en les délayant, les pensées de leurs présidents. » Quant à moi, assuré, en cela, de votre approbation, j'ajouterai : Sachez-moi gré de ce prudent silence, et je passerai, tout de suite, à la lecture du seul article qui maintenant vous intéresse.

Distribution solennelle des Prix annuels pour l'encouragement de l'Horticulture Nantaise.

Les médailles, presque toutes au type du ROI,

sont dues à la munificence de la REINE. Elles sont décernées, en SON AUGUSTE nom, au pied du portrait, qui retrace, en ses heureux contours, et la magnanimité et la bienfaisance de cette illustre PROTECTRICE de la Société.

Jardiniers !..... Vous, les élus, en ce jour qui doit rester, à jamais, mémorable en vos familles, portez en leur sein, avec fierté; mais, aussi, avec reconnaissance, ces gages sacrés du plus respectable patronage. Que vos enfants y trouvent la gloire de leurs pères !

Et vous, dignes émules, que la fortune n'a pas traités cette fois selon vos vœux et, peut-être, votre attente, songez que ses dons n'ont de valeur que parce qu'ils sont limités. Au lieu de l'accuser vaguement, poursuivez-la de votre zèle, importunez-la par de nouveaux progrès, et vous en obtiendrez, à votre tour, les faveurs.

C'est en travaillant, tous, à l'amélioration de vos propres établissements, et, conséquemment, à vo re prospérité personnelle, que vous acquérez des droits aux récompenses honorifiques. Vous êtes donc, vous-mêmes, les arbitres dans les décisions de la Société. Méritez les prix qui vous sont destinés. Ils sont à vous collectivement avant d'être remis à ceux qui parviennent à les gagner particulièrement. Nous n'en sommes que les solliciteurs, les gardiens et les dispensateurs. — Rappelez-vous la giberne du soldat. (1)

---

(1) La correspondance très-active, en ce moment, dans la 12.e

Ce n'est pas, et celà s'adresse encore à vous tous ensemble, que, déjà, plusieurs d'entre ceux qui n'ont pu obtenir cette année les prix qu'ils désiraient, ne soient autorisés à prétendre qu'ils y avaient autant de droits que leurs confrères plus heureux. En se rendant eux-mêmes ce juste témoignage, ils reconnaissent que, vu le petit nombre de récompenses à décerner, il y a impossibilité de satisfaire, en une seule fois, tous les prétendants, et que l'impartialité des désignations actuelles (fût-elle due au hasard), entre des mérites que l'on peut croire égaux, assure à tous une participation commune; mais qui ne peut se réaliser qu'à des époques différentes.

Observations préliminaires.

Dans ses assemblées générales des 7 mars 1830 et 8 mai courant, la Société, prenant en considération que si toute chose prodiguée perd de son prix, et que s'il n'y a de vraiment désiré que ce qui est assez rare pour laisser, au moins, quelque incertitude de l'obtenir, c'est, surtout, quand il s'agit d'exciter et de soutenir l'émulation entre des concurrents à divers degrés de mérite, qu'il est utile de se relâcher sur les principes de la sévère équité, afin de ne pas accumuler, consécutivement, dans les mains de quelques privilégiés, à supériorités incontestables, des récom-

---

division militaire, a, seule, empêché que l'assemblée ne fût honorée de la présence de MM. les généraux et autres officiers supérieurs de l'état-major.

Rapport du Jury d'Examen

DE LA

SOCIÉTÉ NANTAISE D'HORTICULTURE,

SUR LES PLANTES QUI ONT FIGURÉ A L'EXPOSITION GÉNÉRALE

DES 22 ET 23 MAI 1831.

Nous soussignés, membres du Jury d'examen, nous étant transportés au lieu de l'exposition des plantes qui garnissaient à rangs pressés et redoublés les deux ailes du long berceau qui recouvre la vaste promenade de la Bourse, laquelle était, ainsi, transformée en un riche et brillant parterre. Là, entre des milliers d'autres végétaux curieux, nous avons remarqué le contingent de Gouillon. Ce jardinier fournissait, à lui seul, environ deux cents sujets divers et très-variés, parmi lesquels on voyait ceux ci :

Cactus nobilis, en fleur,

Cactus multi-angularis,

Cactus uncinata,

Corypha, cyccas, peonia-syberica, brunia lanuginosa, mimosa scolopendrifolia, thea - viridis et thea - bohea, plusieurs pelargonium d'une grande beauté, burkelia capensis, heliotropium arbo-

reum, chamœrops humilis, lechenaultia pulchella, magnolia fuscata, speciosa et rustica ; plusieurs camellias, des eucalyptus et des rhododendrons d'une très-grande dimension, etc., etc.

Jean David avait également un assortiment de plantes, telles que pelargonium, crassula, héliotropes et rosiers : tous en bon état.

Bahuaut frères, avaient aussi une collection de pelargonium et d'héliotropes, de magnolias et de jolis orangers de petite taille ; mais qui n'en étaient pas moins intéressants.

Caillé a présenté de superbes calceolaria integrifolia, des convolvulus cneorum, des pelargonium, des œillets divers, et un joli choix de rosiers.

Clergeau avait plusieurs camelias et rosiers remarquables, des clethra arborea, des kalmia latifolia, des orangers et un grand nombre d'autres arbustes.

Lalande aîné avait exposé des crassules écarlates, des fuchsia, des rhododendrons, des héliotropes, des myrthes, ainsi que des orangers.

Lalande jeune, plusieurs belles ficoïdes, et des pelargonium variés.

Jubeau, de belles espèces de rosiers, des fuchsia, des nerium, etc.

Pouponneau s'est fait remarquer par des cactus speciosissimus de grande taille, sur lesquels il avait greffé le cactus speciosus, et la diversité des fleurs était du plus bel effet.

Gillet, des calcéolaires, des pelargonium variés, plusieurs espèces de rosiers, ainsi que des orangers.

Diard fils, une collection de beaux rosiers.

Diard père, a fourni, pour la deuxième fois, un assortiment d'orangers de moyenne taille, dont la fraicheur ne laissait rien à désirer ; on y remarquait surtout la lumie, poire du commandeur, chargée de très-beaux fruits : il avait également une grande variété de pelarognium.

Fortumeau avait exposé une collection de rosiers, dont la majeure partie en fleur ; les espèces en étaient si variées, que l'œil ne pouvait se rassasier de les admirer, tant les nuances et les aspects étaient différents.

Lefièvre avait différentes espèces de pivoines en fleur, ainsi que des rhododendrons et plusieurs pelargonium.

Sauvaget a exposé divers pelargonium, des mimosa et des salvia.

Meneux, une superbe collection de pelargonium, des nerium doubles, des héliotropes, des calceolaria integrifolia de la plus grande beauté, des clethra arborea, des fuchsia gracilis et plusieurs cactus.

Vrigneau avait aussi un grand nombre de pelargonium, de phlox, de crassules écarlates et discolores ; et, en outre, des nerium remarquables par leur beauté.

Nerrière : quoique sa collection ne fût que d'environ cinquante objets, on y remarquait, comme n'étant pas encore très-répandu, ceux ci-après:

Cupressus australis,
Ciste d'Alger,
Crotalaria purpurea.
Ciste-pourpre.

Dianella cœrulea.

Plusieurs cactus.

Dombeya nivea.

Epachris grandiflora.

Plusieurs pelargonium.

Kennedia macrophylla.

Lambertia formosa.

Magnolia thompsoniona.

Pimelea rosea.

Platilobium triangulare.

Protea argentea.

Azalea elegantissima (qu'il avait obtenu précédemment pour prime).

Plnsieurs rosiers nouveaux, etc., etc.

Tous ces jardiniers ont droit aux témoignages de satisfaction que le Jury se plaît à leur rendre.

Nantes, le 23 *mai* 1831,

Signé : Hectot, *président du Jury*, Ch. Mellinet père, L. Boudet, Lemoyne', H. Courant, L. Bedert, Dubern jeune, Ursin et Dauphin, *jurés*.

SOCIÉTÉ NANTAISE D'HORTICULTURE

SOUS LA PROTECTION DE LA *REINE*.

Camellia-Hectotiana,

VARIÉTÉ GAGNÉE A NANTES.

Nantes, le 1.er avril 1831.

A MESSIEURS LES PRÉSIDENT ET MEMBRES DU CONSEIL DE LA SOCIÉTÉ NANTAISE D'HORTICULTURE.

» Notre belle cité, déjà si remarquable par tant d'autres établissements utiles, se recommande particulièrement, aujourd'hui, à l'estime des amateurs de l'art horticole, par les succès toujours croissants d'une institution qui en a la prospérité pour but. Glorieux d'être associé à ses travaux, je fais hommage à cette Société d'une découverte qui contribuera à enrichir les collections de l'un des plus beaux arbrisseaux dûs, primitive-





ment, à la Chine et au Japon, et qui fait, maintenant, l'ornement de nos jardins. Naturaliser les plantes exotiques est beaucoup. Les améliorer, ou les multiplier, sous de nouveaux climats, est encore davantage. Ce n'est pas que de tels perfectionnements soient le produit des talents. Ils ne sont, au contraire, le plus souvent, que le jeu du hasard, aussi les judicieux horticulteurs ont-ils substitué le mot de *gagné* à celui d'obtenu, pour désigner l'éventualité de cette sorte d'invention accidentelle. Tout le mérite de essais en ce genre n'est que dans la persévérance des tentatives raisonnées en principe; mais incertaines en résultat. Grouper les diverses espèces ou variétés, et soigner les fruits qui en résultent. Semer et ressemer sans cesse. Cultiver avec la même attention et la même constance, tous les jeunes plants; puis, attendre avec une infatigable patience qu'une fleuraison éloignée justifie ou deçoive les espérances. Voilà les seuls moyens de parvenir, par fois, à quelques chances heureuses. Mais la rareté de celles-ci augmente le prix de la récompense aux yeux de l'explorateur fortuné.

» Favorisé du sort, je viens, sous ce simple titre, vous présenter une nouvelle variété de camellia en fleur, provenant de ma culture. Si l'amour paternel ne m'aveugle pas, elle est digne de l'examen de la Société. Puissiez-vous, messieurs, voir en cette offrande d'un de vos collègues, le témoignage de son zèle pour l'art auquel vous vous êtes consacrés et une preuve de l'affectueux attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être particulièrement. »

Votre très-humble serviteur,

Signé HECTOR.

EXTRAITS DU REGISTRE DES DÉLIBÉRATIONS DE LA SOCIÉTÉ NANTAISE D'HORTICULTURE.

Séance du dimanche 3 *avril* 1831.

Très-reconnaissante envers son vice-président, M. Hectot, pour la préférence que ce botaniste célèbre et ce laborieux horticulteur veut bien lui donner dans la protection à accorder au superbe arbuste, qui, malgré la modestie du savant observateur qui le met au jour, n'en est pas moins une honorable propriété, la Société accueille avec empressement une aussi flatteuse dédicace dont elle n'entend, cependant, profiter que dans l'avantage commun de M. Hectot lui-même et des autres amateurs, non-seulement de ce département, mais encore de la France entière. En conséquence, elle arrête qu'une commission de six membres, prise en son sein, saisira le moment actuel de la fleuraison, pour retracer l'aspect, le port et tous les éléments constitutifs du camellia en question : explication que ledit Jury spécial fera précéder de l'historique abrégé des antécédents, tant en semence qu'en germination et en culture. Messieurs les délégués à cet effet s'adjoindront un dessinateur, si son aide est nécessaire, et ils feront leur rapport le plus tôt possible à la Société.

Sont nommés pour cette mission : MM. L. BOUDET, LEMOYNE, F. FAVRE, C. MELLINET père, BOUCHER DE LA VILLEJOSSY et J. DUBERN, qui tous acceptent.

Séance du 17 *avril* 1831.

Rapport de la commission pour l'examen et la description du nouveau Camellia de M. Hectot.

» Pour bien remplir, au moins quant à la ponctualité, la délégation dont nous a honorés la Société Nantaise d'horticulture en sa séance du 3 de ce mois, accompagnés de M. B. Richard, docteur-médecin, autre membre de cette Société, qui a eu l'obligeance de nous prêter l'aide de son élégant crayon, nous nous sommes rendus, dès le lendemain, dans la serre de M. Hectot, où le camellia que nous avions à observer et à dépeindre avait été réintégré, et y avons depuis renouvelé nos visites. Là, en présence même du sujet entouré de sa nombreuse famille, assistés de renseignements aussi clairs que précis sur son éducation, et consultant nos propres souvenirs, nous nous sommes aisément formé une opinon de sa filiation hybride, de sa naissance équivoque et de ses développements successifs. Nous l'avons vu, par comparaison, tel qu'il a été à ses divers degrés d'existence et d'accroissement; et, par inspection immédiate et réitérée, nous l'avons étudié dans la situation qu'il s'offre aujourd'hui, c'est-à-dire dans tous ses caractères d'un très bel arbrisseau fait pour enrichir la collection déjà si précieuse de ses congénères.

» De cette réunion de recherches suivies, qu'il est, sans doute, inutile d'énumérer et de classer dans un ordre analogique, nous croyons devoir retirer l'unité d'une notice générale où faisant concorder ce que nous avons puisé à de respectables sources avec ce qui découle de nos propres observations, nous n'établissons qu'un simple résumé analytique dans une narration commune de faits divers, mais toujours corrélatifs. Vous attendez de nous un exposé plutôt complexe que trop circonstancié et qui soit au moins, sans morcellement. Voilà celui que nous vous soumettons.

» En 1827, un très fort pied de camellia, dit panaché, retint un fruit de la grosseur d'une moyenne pomme d'api. Ce fruit avait la forme obtusément trigone. Sa couleur était rouge verdatre. Dans la crainte qu'il ne mûrit pas avant la rentrée ordinaire des camellias, on plaça celui-ci, au mois de septembre, devant la serre afin d'y jouir, par réverbération, d'une chaleur plus forte que celle qui régnait au jardin. Peu de jours après cette opération, le fruit perdit de sa couleur, et laissa bientôt entr'ouvrir une de ses loges, d'où il s'échappa une semence qui fut perdue. Le même accident étant à redouter dans le baillement successif des autres cavités; le fruit fut cueilli et l'on en retira deux semences pour le moins aussi grosses que de petites châtaignes. L'une d'elles avait sa tunique fendue et gercée, et laissait apercevoir l'albumen. Toutes deux furent semées en terre de bruyère, très-sableuse et presque sèche, et le pot qui les contenait fut placé dans un chassis froid, où il demeura, sans arrosement quelconque, jusqu'au mois d'avril 1828. A cette époque seulement on commença à humecter légèrement, et peu à peu, le dessus de la terre. Vers la fin de ce même mois d'avril, parut un des plants (l'autre germe avait pourri). A peine ce jeune pied eût-il quatre feuilles que l'on put déjà juger que l'espèce serait différente de celle du camellia commun, et ces caractères particuliers se prononcèrent, de plus en plus, dans l'accroissement de la tige qui s'éleva de six pouces la première année et de sept pouces, en sus, la suivante. Vigoureux en 1830 l'arbuste fit deux sèves, l'une au printemps, l'autre à l'automne, qui ajoutèrent, ensemble, neuf pouces à sa hauteur. C'est

à la fin de celle d'automne qu'il se forma deux boutons à fleur, dont le supérieur, qui était le plus gros, accompagnait un bouton à bois, terminal. Le gros bouton est le seul qui soit parvenu à fleuraison, l'autre est tombé avant de s'ouvrir.

» Il est bon d'observer que le jeune plant de camellia fut sorti des chassis, et exposé à l'air, vers le milieu de l'été de sa première année, et que sa végétation n'a nullement été poussée par aucune chaleur artificielle. Aussi, sa tige est-elle grosse et d'une solidité remarquable. Ses feuilles sont infiniment plus épaisses et plus étoffées que celles du camellia panaché dont elles ont l'aspect. Ce sujet annonce, dans toutes ses parties, une sorte de robusticité qui semble être son attribut. Sa force le met à l'abri des instabilités de la température, si fatales à son espèce. Il a passé le rude hiver de 1829 à 1830 dans une orangerie, en face de la porte que l'on ouvrait fréquemment, et la terre qui recouvrait ses racines a souvent été gelée à sa superficie Il promet une longue durée et de grands développements. Mais pour bien faire connaître le prix de cette nouvelle conquête horticole, passons à la description de la fleur, dont, grâce au talent de M. B Richard, nous joignons, ici, une représentation fidèle tant par l'imitation de la nature que par la justesse des dimensions générales et relatives. C'est un véritable *fac simile* quant aux contours et aux agencements. Parler aux yeux est, en cette occasion, la meilleure de toutes les explications. Notre tâche sera donc désormais facile.

» La fleur du camellia de M. Hectot a, dans son épanouissement total, trois pouces et quatre lignes de dia-

mettre (1). Elle est formée de trois rangées de pétales réguliers, ouverts horizontalement, et même un peu recourbés en arrière. Chacun de ces pétales, de figure ovale-renversé, est très-entier, et parfaitement arrondi vers son extrémité supérieure. A son milieu, il est sillonné, en longueur, par une petite gouttière qui le parcourt de la base au sommet, où elle arrive d'une manière presque insensible, et s'y termine, souvent, par une légère échancrure.

» En outre des trois rangs de pétales réguliers qui, ensemble, sont au nombre de seize, il en existe quatre autres qui occupent le centre de la fleur. Ceux-ci se relèvent droits, en forme de cornets à demi-roulés. Dans l'intérieur, se trouvent mêlés, avec quelques étamines à filets blancs et à anthères jaunes, trois styles linnaires, de couleur vert-pomme, placés sur un ovaire informe un peu écailleux.

L'ensemble de cette fleur, pour ce qui est du *facies*, aurait bien quelque rapport avec celle du camellia panaché, mais elle en diffère essentiellement par sa couleur d'un blanc le plus pur, qui l'emporte, en intensité, sur le double blanc, dont les nombreux pétales, s'ombrageant les uns les autres, parsèment sur le disque des demi-teintes blafardes. C'est l'éclat de cette blancheur argentine qui fait le principal mérite de la fleur du nouveau camellia, et qui le fera, sans doute, rechercher par les amateurs.

---

(1) D'après la jeunesse actuelle de la plante, il serait possible que, par la suite, ses fleurs augmentassent d'étendue.

» Pendant la fleuraison qui a commencé le 28 mars, et qui n'est pas encore finie, quoiqu'elle approche, aujourd'hui, 14 avril, de son terme, le thermomètre de Réaumur a varié de + 6 à 15 degrés. Le soleil ne donnait pas sur la plante, et le vase était placé en dedans de la porte d'une orangerie qui restait ouverte jour et nuit.

» Cette variété nous paraît d'autant plus digne de remarque, que parmi la grande quantité d'espèces jardinières, obtenues jusqu'à présent, des divers camellias, on n'en cite que peu de blanches. Elles paraissent même se réduire, encore, aux simples et aux doubles blancs, connus depuis long-temps. Nous regardons donc le camellia gagné par M. Hectot, comme une acquisition précieuse pour l'horticulture française, et nous en recommandons l'utile annonce à votre protection éclairée pour un art où l'amateur ne s'enrichit que pour faire participer ses confrères aux dons que la nature lui accorde fortuitement, il est vrai, mais jamais sans y avoir été instamment sollicitée. Ici, est la preuve que, surtout dans le domaine de Flore, la fortune n'est pas toujours aveugle. »

Nantes, le 14 avril 1831.

FERDINAND FAVRE, L.s BOUDET, TH. DUBERN, LEMOYNE, CHARLES MELLINET père, BOUCHER DE LA VILLEJOSSY.

La Société Nantaise d'Horticulture, adoptant le rapport de ses commissaires pour l'examen du nouveau camellia de M. Hectot, en approuve la conclusion, et, après en avoir délibéré, elle arrête, dans l'intérêt de l'art auquel elle s'est dévouée:

1.° Que le susdit compte rendu, avec les décisions de la Société et autres pièces y relatives, seront imprimés, à la suite du procès-verbal de la séance générale annuelle, au nombre de 500 exemplaires, savoir : 200 dans le *Lycée Armoricain*, et 300 en feuilles détachées.

2.° Que le dessin sera lithographié, au même nombre d'épreuves, pour être joint au texte dans chacune des publications.

3.° Que les unes et les autres de ces copies porteront pour titre : CAMELLIA-HECTOTIANA, nom que la Société donne au nouveau camellia nantais (1), comme un témoignage de sa haute estime et de son affectueux attachement pour le savant et heureux producteur.

Fait, en séance, à Nantes, le 17 avril 1831.

FERDINAND FAVRE, *vice-président*.
J. J. LE CADRE, *secrétaire*.

---

(1) M. J. GOUILLON, jardinier à Nantes, exposa, il y a quatre ans, un camellia jusqu'alors inconnu, provenant de ses semis. La société lui appliqua le nom de *camellia nannetensis* sous lequel cette plante est aujourd'hui recherchée par toute la France. L'horticulture nantaise se glorifie encore de la rose *Maria Leonida* de M. Le Moyne.

Tablettes

D'UN JEUNE MÉDECIN.

Tablettes d'un médecin !.... Ce titre promet de l'intérêt. Si le médecin se disait vieux, on s'attendrait à trouver, sur son album, des observations plus nombreuses, plus piquantes ; mais il est jeune et se donne pour tel, tant il a à cœur de ne pas se jouer le moins du monde de la crédulité du public A une époque, où, depuis les mémoires de Vidocq jusqu'à ceux d'une femme de qualité, tout ce qui porte ce nom a été lu avec avidité, je me berce de l'espérance que ces feuilles trouveront peut-être aussi quelques lecteurs; mais, n'eussé-je pour me lire que mon prote, je veux que mon prote sache pourquoi je publie des tablettes, et ce que je me propose de mettre dans mes tablettes.

Le magnétisme m'en a donné la première idée...... libre au lecteur de prononcer si j'ai été bien ou mal inspiré. J'avais fait quelques articles sous le titre de *lettres d'un magnétiseur à sa somnambule*, et même, modestie d'auteur à part, je ne les trouvais pas sans intérêt. Mais il fallait une introduction, et je n'y avais pas songé. Peu au fait de ce genre de travail, je priai un ami de m'en donner la recette ; je reçus la réponse suivante :

Recette pour faire une introduction.

« Prenez d'abord un *à propos*; exemple : l'*à propos* » de l'article du journal ainsi conçu : *Les magné-* » *tiseurs allemands viennent de trouver le moyen* » *de se mettre en rapport avec les bêtes, etc.* (ce qui, » par le temps qui court, peut être fort utile) ; l'*à* » *propos* du docteur de Larue, rue Viviène, n.° 7, » qui vient de publier un livre, dans lequel il parle » de tout, y compris le magnétisme; ou enfin l'*à* » *propos* d'un allemand, ayant nom Weil ou Keil, » (le mot est mal écrit dans l'original) et lequel a » entretenu dernièrement l'Académie des Sciences de » Paris des effets de l'aimant, relativement à la » guérison des maladies nerveuses (Voyez le *Cour-* » *rier Français* du 22 novembre 1830).

» Mettez ensuite quelques réflexions générales sur » l'électricité et le fluide universel ; ajoutez deux ou » trois noms anciens bien sonores, deux ou trois » noms modernes bien connus, pour montrer que » vous feriez de l'érudition au besoin ; fondez dans » ce mélange quelques citations de prévisions de som- » nambules magnétiques ou naturels ; puis ajoutez un » aperçu rapide des progrès et de la décadence du » magnétisme en France, de la vogue qui l'a porté » jusqu'aux nues, de l'oubli qui a succédé à cette » vogue ; et enfin, pour dernier ingrédient, annoncez » des faits *amusants* autant que curieux, qui seront » exposés dans une série d'articles, sans liaison ap- » parente peut-être, mais réellement liés entr'eux, » parce que tout se lie dans la nature, ce qui fait qu'on

» trouve *tout dans tout*, par la raison que *tout est* » *dans tout* et que *rien n'est dans rien !...* sublime !... » dixit !.... »

Mon cadre était tracé, je n'avais qu'à prendre la plume et écrire; mais mon incorrigible paresse fit évanouir mes belles dispositions. Peut-être aurais-je eu le courage de faire, vaille que vaille, une introduction; mais je trouvai ennuyeux de m'astreindre à jeter toujours ma pensée dans un cadre épistolaire. Aussi, pour avoir mes coudées plus franches et n'être assujetti qu'à mon bon caprice, je jetai au feu mes lettres et commençai ces tablettes, me promettant bien d'user largement de la latitude grande que me donnait un tel titre.

J'ai traité tour à tour du magnétisme avec ses cures, du somnambulisme avec ses résultats toujours étonnants, souvent merveilleux, quelquefois confondant toute raison. — J'ai consacré quelques lignes à ce sixième sens, ce sens intérieur qui se développe par le magnétisme, et qui donne aux somnambules la faculté de *sentir* tout ce qui se passe en eux. — Je dis *sentir* quoique tous les auteurs qui ont écrit sur cette faculté si surprenante aient employé le mot *voir*, suivant en cela l'exemple des somnambules qui se servent toujours d'une telle expression. — *Sentir* a l'avantage de ne rien préciser, tandis que le mot *voir* qualifie une sensation dont les malades ont la conscience, il est vrai, mais que nous ne pouvons ni expliquer ni concevoir.

Il est divers phénomènes qu'on ne peut rapport r qu'à ce sixième sens, ce sont les prévisions, les pres-sensations. — Il est vrai que, sur ce point on, doit s'ar-

mer toujours du pyrhonisme le plus sévère, et n'admettre jamais que des faits bien avérés. — Une dame paralysée m'annonce dans son sommeil que tel jour elle sera guérie. — Le jour indiqué, elle marche. — La prévision dans ce cas ne peut être mise en doute.

Il nous arrive souvent de penser à une chose sans y penser, du moins sans en avoir la conscience. Ainsi la solution d'un problême, qu'on avait long-temps poursuivi inutilement, nous vient quelquefois à l'esprit, au moment où nous y pensons le moins. C'est à ce sixième sens qu'on doit attribuer ce phénomène : je le prouverai.

Je n'ai pu présenter des observations magnétiques, sans fixer mon attention sur l'influence de la volonté, influence si grande, si puissante, et que si peu d'hommes savent apprécier. Madame B. avait une pensée qui la tourmentait dans l'état de veille. Je lui ordonne, pendant son sommeil, de la maîtriser, et cette pensée disparaît.

Les adversaires du magnétisme, ou, pour parler plus correctement, ceux qui ne connaissent pas le magnétisme, ont nié ses effets, ou les ont attribués à l'imagination. Je connais trop toute l'influence de cette faculté, qui est tour à tour chez nous la reine ou la folle de la maison, pour que je ne lui rende pas les honneurs qu'elle mérite; mais elle est assez riche pour ne pas l'enrichir encore aux dépens du magnétisme. Nous ne devons à César que ce qui est à César.

M'occupant du magnétisme, j'ai dû ne pas passer sous silence son plus puissant auxiliaire, l'imagination.

J'ai pensé qu'il ne serait pas sans intérêt de faire

connaître les rapports qui existent entre le sommeil, le sommeil avec songe, le somnambulisme naturel et le somnambulisme magnétique. Je dois cet article tout entier à une somnambule d'une lucidité remarquable, circonstance qui ne peut qu'exciter plus vivement la curiosité du lecteur.

Le rapport qui s'établit entre un magnétiseur et son malade a trop prêté à la critique pour qu'il ne devînt pas pour moi le sujet de nombreuses expériences et de longues méditations. Je me suis fait un devoir de donner sur ce point toute ma pensée.

Au décousu qui existe dans cette introduction, on peut craindre d'en trouver beaucoup dans mes tablettes ; mais je me sauve sur mon titre, et je prie le lecteur de ne jamais oublier que ce sont des tablettes, de véritables tablettes.... Faites en courant, à peu près comme feu M. Jérôme, cet illustre consommateur de mon faubourg Saint-Marceau, croquait ses fadaises, ou bâtissait ses fagots. — Il est vrai qu'il se servait de crayons de mille couleurs et qu'il savait heureusement appliquer chaque nuance au sujet qu'il voulait traiter. — Moi, pauvre diable, je n'ai que ma plume et mon encre noire ou quasi-noire.... Aussi..............

Si mon Prote, car c'est toujours pour lui seul que j'écris, bien certain qu'il me lira depuis *Alpha* jusqu'à *Omega*, sans laisser passer inaperçue la moindre virgule et mettant même, si besoin est, les points sur les *i*.... si mon Prote, dis-je, n'a pas été magnétisé par le fluide que je puis avoir involontairement glissé dans ces feuilles, je lui promets certain portefeuille d'un fou, riche en fragments pleins d'originalité. — Comme

Socrate, mon fou avait son démon particulier avec qui il aimait beaucoup à s'entretenir. Dans son album on trouve quelquefois de la raison et même beaucoup de raison, avantage qui est assez rare dans les ouvrages ou les discours de nos gens raisonnables.

A.... Z.... D. M. P.

TABLEAU DES OBSERVATIONS METEOROLOGIQUES, *faites à Nantes, à 25 mètres d'élévation au-dessus du sol, et 44 mètres, à-peu-près, d'élévation au-dessus des eaux moyennes de la mer. — Baromètre réduit à la température de la glace fondante.*

MAI 83

Jours du mois	Phase de la Lune	MATIN, à sept heures. Barom. métriq.	Barom. ordin.	Therm. centig.	Therm. de Réau.	Hygr. à chev.	Vents régnant à midi	SOIR, à trois heures. Barom. métriq.	Barom. ordin.	Therm. centig.	Therm. de Réau.	ETAT DU CIEL DURANT LE JOUR.
		mèt.	p. l.					mèt.	p. l.			
1		0,744	27.5,7	+ 8,6	+ 7	75	sud	0,741	27,4,5	+17,6	+ 23	Nuageux, pluie, orage, tonnerre, grosse grêle.
2		0,743	27.8,4	+12,5	+ 10	72	s. s. o.	0,747	27,7,2	+ 20	+ 16	Nuageux, vent, soleil.
3		0,751	27,9	+12,5	+ 10	70	s. s. o.	0,751	27,9	+21,2	+ 17	*Idem*, orageux, tonnerre, vent, petite pluie.
4		0,757	27.8,6	+13,6	+ 11	67	s. s. o.	0,750	27.8 6	+16,2	+ 13	Nuageux, soleil, vent, petite pluie.
5	☾	0,752	27.9,5	+12,5	+ 10	65	n. n. o.	0,754	27,10,3	+ 15	+ 12	Nuageux, pluie, vent, tonnerre, grêle abondante.
6	3 h. 28'	0,770	28,0,4	+ 10	+ 8	70	s. s. o.	0,755	27 11,8	+ 15	+ 12	Nuageux, couvert, pluie, vent.
7	matin.	0,752	27,10 8	+13,6	+ 11	80	s. o.	0,750	27 11,2	+ 20	+ 16	*Idem*, *idem*, brume.
8		0,759	28 0,5	+ 10	+ 8	80	est	0,759	28,0,5	+ 15	+ 12	Nuageux, couvert, pluie, brume, vent.
9		0,759	28,0 5	+11,2	+ 9 5	75	n. e.	0,755	27,10 8	+21,2	+ 17	Soleil, grand vent, orage, tonnerre, pluie le soir.
10		0,755	27,10,8	+ 15	+ 12	70	e. s. e.	0,755	27,10,8	+21,2	+ 17	Nuageux, soleil, vent, pluie le soir.
11		0,756	27,11,2	+13,6	+ 11	65	est	0,756	28	+18 6	+ 15	Nuages, soleil, vent.
12	●	0,758	28	+ 15	+ 12	65	est	0,758	28	+21,6	+ 19	Découvert, soleil.
13	11 h. 54'	0,757	27,11,6	+ 15	+ 12	69	est	0,754	27,10.3	+22,5	+ 18	Nuageux, soleil.
14	soir.	0,754	27,10,3	+ 15	+ 11	69	est	0,754	27,10,3	+21,2	+ 17	*Idem*, *idem*, petite brume, vent.
15		0,754	27,10 3	+ 8.6	+ 7	50	e. n. e.	0,754	27,10 3	+18,6	+ 15	Découvert, soleil, vent.
16		0,759	28,0,5	+12,5	+ 10	55	e. n. e.	0,760	28,1	+ 20	+ 16	*Idem*, *idem*.
17		0,760	28,1	+16,2	+ 13	55	est	0,757	27,11 6	+23,6	+ 19	*Idem*, *idem*, calme.
18	☽	0,755	27,10,8	+18,6	+ 15	65	s. s. e.	0,751	27,9	+26,2	+ 21	Nuageux, orage, tonnerre, petite pluie.
19	4 h. 6'	0,748	27,7 6	+16 2	+ 13	70	s. s. o.	0,750	27.8 5	+18.6	+ 15	Grand orage dans la nuit, vent, couvert, pluie.
20	soir.	0,752	27,9,5	+16 2	+ 13	68	s. s. e.	0,753	27.9.9	+17.5	+ 14	Nuageux, couvert, pluie, vent, orage.
21		0,753	27,9,9	+13 6	+ 13	65	e. s. e.	0,757	27,11,6	+23 6	+ 19	Nuageux, soleil, orageux.
22		0,758	28	+16,2	+ 13	70	n. n. o.	0,759	28.0 5	+ 25	+ 20	Nuages, soleil.
23		0,756	27,11,2	+ 15	+ 12	70	e. n. e.	0,754	27,10 3	+18,6	+ 15	Nuageux, brume le matin, découvert, soleil.
24		0,753	27,9,9	+16,2	+ 13	70	ouest	0,754	27.10.3	+ 25	+ 20	Brume le matin, orageux, soleil, petite pluie, vent.
25		0,754	26.10,3	+18,6	+ 15	64	ouest	0,75.	27,10,3	+22 5	+ 18	Découvert, soleil, vent.
26		0,751	27,9.5	+ 20	+ 15	75	s. s. o.	0,750	27.8.6	+18.6	+ 15	Nuageux, couvert, vent, pluie, orage, tonnerre, vent.
27	☉	0,752	27.9 5	+18,6	+ 13	70	ouest	0,753	27 9 9	+21,5	+ 18	Nuageux, soleil, vent.
28	3 h. 54'	0,756	27,11,2	+ 20	+ 16	69	o. s. o.	0,758	28	+13 6	+ 19	Nuageux, vent.
29	soir.	0,759	28 0 5	+17,5	+ 14	65	o. s. o.	0,750	28 0 5	[illegible]	+ 21	

RÉCAPITULATION jusqu'au 31 Mai 1831.

Baromètre....	Plus grande élévation............	= 0,760 mill = 28 p. 1 lig.
	Moindre élévation...............	= 0,741 mill = 27 4
Thermomètre.	Plus grand degré de chaleur............	— 2,15 Réaumur. = 22,8 centigrades.
	Moindre degré de chaleur............	+ 7 *idem.* — 8,6 centigrades.
Hygromètre à cheveux.	Plus grande humidité................	= 75 degrés.
	Moindre humidité..................	= 55 degrés.

Jours dont le vent a soufflé.		Nombre	
Du N..................	3	de beaux jours.........	21
N.-E..................	0	de couverts............	10
E..................	12	de pluie............	16
S.-E..................	0	de grêle............	2
S..................	9	de vent............	20
S.-O..................	1	de gelée............	0
O..................	6	de tonnerre............	7
N.-O..................	0	de neige............	0
		de brouillard............	3

Il est tombé 0m. 219 mill. de pluie sur la plate-forme de l'observatoire, du 1.er au 30 mai.

HUETTE, *Opticien.*

MELLINET, IMPRIMEUR-ÉDITEUR.

18.e Volume. An 1831. 104.e LIVRAISON.

LE LYCÉE ARMORICAIN, Revue de l'Ouest.

L'Opinion Politique

DE M. GUILLAUME.

M. Guillaume était un homme de lettres qui avait joui de quelque considération dans une de nos petites villes de l'Ouest. Ce qui le distinguait principalement, c'étaient des principes religieux profondément gravés dans son cœur et dont il avait tâché de ne jamais s'écarter dans sa conduite. Ses actions pouvaient n'avoir pas été toujours celle de la vertu la plus pure ; mais ses discours annonçaient du moins la conviction chrétienne la plus entière. Les curés du voisinage avaient eux-mêmes

trouvé de l'instruction dans sa conversation, et on eût dit, à l'entendre, qu'il avait fait ses premières études dans un séminaire. Avec tout cela M. Guillaume passait pour un libéral, ce qui étonnait beaucoup les gentilshommes du pays, car M. Guillaume n'était point acquéreur de biens nationaux, et il n'avait rempli aucune fonction sous Bonaparte.

Les événements de juillet avaient tout changé, et M. Guillaume était resté le même. Sans place et sans honneurs, il paraissait attaché au nouveau gouvernement dont il n'approuvait pas néanmoins tous les agents. Ayant pris l'habitude de ne jamais se passionner pour les hommes et de s'attacher uniquement aux principes, M. Guillaume voyait de loin les événements présents comme s'il en avait lu le récit dans un livre; et, de cette manière, si on est incapable de bien remplir une fonction subalterne qui exige que l'on connaisse les basses jalousies et les intérêts déguisés des hommes, on est du moins très-propre à bien juger de la justice d'une cause. Notre intérêt présent, toujours blessé par quelque endroit, nous aveugle dans nos relations d'habitude; quand on se dégage de ses petites passions, on voit toujours les choses sous leur point de vue véritable. Faites abnégation de vous-mêmes, disait souvent M. Guillaume, vous serez toujours juste.

M. Guillaume habitait un vieil édifice sur les bords de l'Océan. Le spectacle inspirant de la mer, l'étude de la nature, l'enthousiasme que fait naître dans le cœur de l'homme la conscience éclairée cherchant un refuge au sein de la divinité; seule toutes ces jouissances morales remplissaient les journées de M. Guil-

laume. Il était alors dans son été ; son printemps n'avait pas été aussi tranquille, il est vrai ; mais, désabusé maintenant des passions qui agitent la société, s'il ne vivait plus du mouvement général, du moins il assistait à la vie. Jadis il avait barbouillé beaucoup de papier ; aujourd'hui ce papier soit imprimé, soit manuscrit, avait disparu de sa vue. Un auteur, entouré de ses productions et se complaisant à les relire, semblait à M. Guillaume aussi ridicule que Narcisse penché sur le cristal limpide qui lui reproduisait ses traits.

Détaché de cette manière de la meilleure partie de lui-même, M. Guillaume n'avait pas eu de peine à faire les autres sacrifices nécessaires, selon lui, à la parfaite indépendance de l'âme ; il était parvenu à se détacher complétement de tout ce qui fait le tourment des autres. La fortune lui semblait un moyen d'alimenter en nous, sans but, cette ardente ambition que rien ne peut satisfaire. Ce n'est pas ce que possède l'avare, en effet, qu'il lui faut, c'est ce qu'il n'a pas encore, et comme le cœur de l'homme n'est jamais sans désirs ; celui à qui le nécessaire ne suffit pas ne sera jamais content du superflu lui-même.

Quand on exige plus que ce que la nature nous doit, c'est-à-dire le vivre et le couvert, l'argent n'a jamais assez de poids pour ralentir le vol de l'imagination de l'homme. Pour moi, disait M. Guillaume, je sens par ma propre expérience que j'aurais cent fois plus de désirs, si j'étais millionnaire, que je n'aurais d'écus dans ma caisse. Tous ces désirs seraient-ils satisfaits ? La fortune viendrait-elle plus libérale encore à mon égard, je serais comme le gros Jean de la fable, j'achèterais des bijoux qu'on appelle des couronnes.

« Les diadèmes vont sur ma tête pleuvant. »

Enfin, quand je serais le potentat le plus riche de l'univers, les hommes n'ayant plus rien à me vendre, je lutterais avec la nature, je défricherais le globe entier, comme un bourgeois bouleverse son jardin potager pour en faire un jardin anglais. Je couperais les isthmes de Suez et de Panama, ou je ferais des passages sous-marins aux détroits du Sund et de Gibraltar.

M. Guillaume s'apercevait-il que quelque chose devenait l'objet de sa prédilection ; de peur de s'enchaîner lui-même il en faisait aussitôt le sacrifice. Il n'avait jamais poursuivi non plus les distinctions sociales ; mais ici ce n'était pas modération de sa part, c'était orgueil. Il avait conçu autrefois une idée si exagérée de lui-même qu'il aurait rougi de s'assimiler aux autres. Il se croyait trop au-dessus de sa petite société pour s'honorer d'une distincti n qui lui aurait été commune avec d'autres membres de cette même société. En acceptant, disait-il, du gouvernement un titre ou un ruban, l'homme consent à recevoir par là même l'expression de sa valeur morale. M. Guillaume donc qui croyait valoir autant qu'un dignitaire de l'ordre du Saint-Esprit, aurait été presque humilié de ne recevoir de son prince que le cordon noir de l'ordre de Saint-Michel.

Avec de tels défauts, avec une existence aussi solitaire, M. Guillaume aurait été l'homme le plus inutile de la terre, s'il n'avait pas mûri le projet de travailler sans relâche à l'amélioration de l'espèce humaine. Il croyait la société arrivée à l'une de ces époques providentielles où tout le passé s'anéantit, où

un nouvel état de choses exige de nouvelles lumières dans tous les genres. Ses idées, ses recherches, consignées sur de petites feuilles volantes, étaient adressées à un ami qui devait les publier un jour comme un œuvre posthume. De cette manière, M. Guillaume assistait sans répugnance à ses funérailles; il comparait ses papiers décousus aux feuilles dont se couvre le chêne chaque printemps, et qu'il jette autour de lui chaque automne. De cette manière, son ouvrage devait durer autant que sa vie, et il n'en précipitait pas plus la rédaction qu'il ne pressait le terme de ses jours. Chaque jour pour lui avec ses impressions était une page avec ses pensées.

Cette vie solitaire et studieuse avait valu à M. Guillaume la réputation d'un homme qui savait tout ce qui est contenu dans des livres, et après l'avoir consulté sur des affaires de chicane, auxquelles il n'entendait rien, plusieurs notables du pays le consultaient avec fruit sur les affaires les plus délicates de la conscience. Un des gros fermiers de la commune, maître Clouet, vint un jour l'entretenir des nouvelles du jour, moins pour s'assurer des opinions politiques de M. Guillaume que pour tranquilliser sa propre conscience en suivant les principes adoptés par un homme en apparence aussi recommandable.

Depuis 1815 maître Clouet avait rempli les fonctions de Maire de sa commune avec tout le zèle d'un serviteur fidèle de la famille déchue. Pourtant il n'avait blessé personne, et le bruit se répandait dans le public que maître Clouet, qui jouissait d'une aisance fort honnête, craignait, comme tout propriétaire, de voir le

sol trembler sous ses pas, et qu'il n'avait si bien rempli son poste que pour aider de son mieux à consolider l'ordre établi. La chute du gouvernement compromettait, disait-on, sa fortune autant que ses principes; la légitimité n'était pas seulement à ses yeux une chose avouée par sa conscience, c'était aussi une garantie de son repos. La plupart des paysans prenaient exemple sur lui, on savait qu'il lisait les journaux et qu'il ne se laissait pas aisément tromper en matière politique. En un mot tel était l'avis de maître Clouet, telle était l'opinion générale de la commune; il avait évité autrefois de se trouver avec M. Guillaume dont il redoutait la supériorité morale; ses doutes, ses incertitudes le décidèrent enfin à lui faire une visite.

Tenez, M. Guillaume, lui dit-il en l'abordant, je veux être franc avec vous: vous savez que j'étais un chaud partisan de l'ancien régime, je n'aurai pas aujourd'hui la lâcheté de l'accuser devant vous, pour paraître flatter votre opinion; je suis tout prêt à reconnaître avec vous que notre intérêt nous conseille de nous attacher à l'ordre établi aujourd'hui. Mais l'intérêt, comme vous le dites quelquefois, ne doit pas être notre seul guide. De beaux patriotes, ma foi, que ceux qui appuient la chose publique, parce que leur fortune ou leur place en dépend! Dire à nos paysans qu'il n'attrapperont que des coups en s'opposant au gouvernement, c'est une chose très-vraie; mais c'est une trivialité, s'il en fût jamais; car, enfin, la crainte fait des esclaves, et l'affection libre seule fait les hommes. L'affection donc, c'est ce qui m'attache au passé, mon cher M. Guillaume; c'est ce qui fait aussi

que je vois le présent avec une certaine répugnance. J'ai été élevé dans des principes différents de ceux qu'on proclame ouvertement aujourd'hui. Je chéris par-dessus toutes choses et je veux conserver intacte la religion de mes pères, et je vous avoue, M. Guillaume, qu'elle me paraît courir aujourd'hui quelques risques. Vous qui êtes un homme sincèrement religieux, n'êtes-vous pas blessé, comme moi, de voir l'état où se trouve la religion depuis le triomphe des libéraux de Paris. A mes yeux un libéral est un homme qui affecte le mépris ou tout au moins l'indifférence la plus entière pour la religion. Voyez comment on en parle aujourd'hui! Avec l'ancien gouvernement la foi de mes pères était intacte dans mon âme, elle était protégée au dehors; aujourd'hui elle est l'objet des dérisions publiques, insultée par les journaux, abandonnée au peuple comme l'aliment de la superstition et de la faiblesse, elle est opprimée par tous. Quand ce ne serait que par générosité, je me sens porté pour la faiblesse, je hais les oppresseurs en tout genre. Je n'ai point pratiqué ma religion par superstition, les mauvais plaisants ne me la feront point abandonner; je n'ai point donné l'exemple aux autres pour conserver ma place; il y a autre chose dans mon attachement pour la religion que des préjugés d'enfance et de misérables calculs de vanité et d'intérêt. C'est ce que j'ai de plus cher, et la révolution qui m'arrache ainsi à mes affections ne pourra jamais obtenir mon approbation: je lui vouerai une obéissance muette et passive; mais jamais je ne lui jurerai l'affection et le dévouement.

M. Guillaume. — Je sympathise avec vous, monsieur

Clouet, de toutes les forces de mon âme; il n'y a ni plaisanterie, ni puissance publique capable de m'arracher à ma conviction religieuse. Avec tout cela, j'applaudis à la révolution de juillet comme à un affranchissement politique et moral de la plus haute importance; il n'y a rien là qui vous étonnera quand vous aurez eu la bonté de m'accorder quelque attention.

M. Clouet. — Je suis très-curieux de voir, en effet, comment vous trouvez le moyen d'être libéral et catholique tout à la fois.

M. Guillaume. — Observez d'abord, mon cher M. Clouet, que j'ai tant de respect pour la religion que je ne trouve dans le monde aucune forme sociale digne de lui être associée; elle est autant au-dessus de toutes nos conventions, que l'équité d'un juge est au-dessus de son costume, que la vertu est au-dessus du rôle que les circonstances lui font jouer. La vertu est de tous les lieux et de tous les temps: la religion est ainsi. Il n'y a pas plus de religion de la Bretagne qu'il n'y a de vertu de la Bretagne. Partout où je trouve des gens vertueux, je dis: voilà des compatriotes; partout où j'aperçois des hommes religieux convaincus des vérités du christianisme et attachés à ses préceptes, je dis: voilà des catholiques.

M. Clouet. — Vous êtes plaisant, M. Guillaume; à votre compte, les protestants sont des catholiques aussi.

M. Guillaume. — Catholique signifie universel, et vous voyez bien que celui qui étend à tous sa croyance est plus digne de ce beau nom que celui qui la restreint. Il y a des catholiques véritables parmi ceux que vous

désignez sous le nom offensant d'hérétiques ; il y a au contraire des hommes indignes du nom de chrétiens parmi ceux que vous rangez sous la dénomination de catholiques. C'est Dieu seul qui connaît le catholique véritable de celui qui ne l'est que de nom. L'homme qui s'en rapportera à l'extérieur seulement se trompera toujours. Les lignes rouges ou vertes de nos cartes de géographie circonscrivent les populations dans un espace quelconque où tout portent le même nom ; on ne peut appliquer ces divisions aux différences morales qui caractérisent les corporations religieuses. Dans un même empire soumis en apparence aux mêmes lois civiles et morales vous avez des hommes de toutes les opinions, et malgré des usages qui leur paraisent communs à tous, vous pouvez dire que ces hommes sont aussi de toutes les religions.

M. Clouet. — Je vous accorde tout cela. La religion, voulez-vous dire, est une affaire de conscience totalement séparée aux yeux de Dieu de la forme politique. D'après cela, Dieu connaît, je suppose, dans la Vendée beaucoup de fourbes qui ne sont catholiques que de nom, tandis que chez leurs voisins de la Charente-Inférieure, par exemple, il trouve des gens catholiques de sentiments et d'actions, et qui, comme tels, obtiennent grâce devant lui. Cela ne m'empêche pas de revenir à ma thèse et de vous répéter que je considère le libéralisme en général comme une sorte de révolte contre la religion.

M. Guillaume. — Vous n'y voyez pas assez loin, M. Clouet: si vous étendiez plus loin votre regard, les nuages qui vous offusquent se dissiperaient com-

plétement. Les brouillards n'existent que pour les gens qui se promènent raz-terre; celui qui s'élève un tant soit peu sur les montagnes, les voit à ses pieds. Vous ne voyez pas que les libéraux s'étayent principalement de l'Evangile pour appuyer leurs prétentions. Celui qui a dit à ses apôtres : *que le plus grand d'entre vous soit comme le plus petit*, n'avait pas l'intention de consacrer des distinctions admises dans la société. C'est en appelant les peuples à la liberté que le christianisme a fait la conquête du monde civilisé. Tous les principes que les libéraux mettent en avant se trouvent dans le livre des chrétiens et dans les courageuses paraphrases que les plus éloquents orateurs en ont faites. Pour me borner à nos temps modernes, je vous citerai les deux coriphées du parti libéral : l'un est le pieux, le tendre, le sublime auteur de *Télémaque*, l'autre est l'écrivain qui a le mieux manié notre langue, je veux dire celui qui a écrit le *Petit Carême*. Fénélon et Massillon, voilà M. Clouet les apôtres du parti libéral.

M. Clouet. — Si tous les libéraux étaient de cette trempe, je me sentirais porté à sympathiser avec eux; mais quelle différence grand Dieu, de ces vertueux apôtres, aux hommes de nos jours qui se disent leurs disciples!

M. Guillaume. — Pour juger d'une chose, il faut la considérer en elle-même et non d'après ceux qui ont intérêt de s'en montrer les partisans. Les institutions les plus belles du monde ont été souillées plus encore par leurs soi-disant prôneurs, que par leurs ennemis. Si je jugeais des catholiques par ceux qui ont

ordonné et exécuté les massacres de la Saint-Barthélemy, je n'en aurais pas une idée bien avantageuse; de même, il est très-inconvenant d'apprécier les libéraux par les indiscrets de nos jours qui usurpent ce beau nom.

On a dit à ces gens-là; le libéralisme rend plus souples les liens qui vous unissent à votre égal, qui vous attachent à la glèbe; il rend à l'individu sa valeur morale, indépendante des hasards de la fortune ou de la naissance, et ces étourdis ont conclu de là qu'il n'y avait plus de lien possible. Le libéralisme a ôté à l'état l'influence qu'il aurait sur la religion, et il a fait de celle-ci un commerce entre l'homme et Dieu et vous sentez bien que des gens qui n'avaient d'autre Dieu qu'eux-mêmes, se sont servis du prétexte de libéralisme pour s'affranchir d'une religion incommode. Mais croyez-moi, M. Clouet, de même qu'il n'y a eu jadis que des fanatiques qui aient été à la fois catholiques et homicides, il n'y a non plus, dans nos villes, que la partie ignorante qui soit en même temps libérale et irréligieuse. Partout où le libéralisme a jeté quelque éclat, partout où il a montré quelque vertu, il a donné aussi l'exemple de la religion la plus éclairée. Franklin était en même temps l'apôtre le plus intrépide de la liberté et le modèle des vertus chrétiennes les plus pures. C'est le libéralisme qui a affranchi le nouveau monde; et c'est lui qui y donne en même temps asile à toutes les croyances religieuses. Parmi les orateurs qui ont résisté avec le plus de courage au despotisme de Bonaparte se trouvait un libéral fameux, sorti de la ville de Rennes, et qui est resté

constamment attaché à toutes les pratiques de notre religion. Savez-vous, même, que le Finistère compte un de ses enfants au côté gauche, de la Chambre; cet homme qui est l'un des soutiens du parti libéral, est précisément aussi l'homme le plus convaincu peut-être des vérités religieuses que nous respectons l'un et l'autre.

M. Clouet. — Des libéraux de ce genre, j'en conviens, me reconcilieraient bien vîte avec la cause qu'ils défendent. La paix serait faite entre nous deux, si je pouvais me faire une idée nette de ce que vous entendez par libéralisme.

M. Guillaume. — Dès l'instant où les sociétés ont commencé, il y a eu de suite lutte entre celui qui possédait et celui qui n'avait rien. Les tentatives du riche pour se maintenir aux dépens du pauvre, voilà à quoi se réduit toute l'histoire des premières monarchies. La richesse s'est constituée bientôt puissance permanente, elle s'est parée de titres, elle a fait du hasard de la naissance une sorte de prescription, et la masse écrasée par les privilégiés, a été enchaînée pour toujours. Les révoltes, les murmures même que cet état de choses a suscités chez le faible, ont été un appel fait aux lois éternelles de la justice, mais n'étant pas encore le libéralisme véritable. Celui-ci n'a commencé qu'avec le christianisme. Cette religion seule nous a appris à considérer le contrat social sous un point de vue tout différent. Elle n'a pas dit au pauvre : soulève-toi contre ton oppresseur, combats pour l'égalité; mais elle nous a recommandé l'obéis-

sance, jusqu'au moment où la société serait assez éclairée pour profiter des lumières que le rédempteur apportait sur la terre. Avec le code proclamé par l'Évangile, il cessait d'y avoir des riches et des pauvres, des oppresseurs et des opprimés. La prière enseignée par Jésus-Christ commençait par ces mots sublimes : *Notre Père*, ce qui disait clairement à tout chrétien qu'il était indigne de s'approcher de Dieu, si tout homme n'était pas son frère. Voilà où est la fraternité des libéraux; vous avouerez qu'elle a une source plus pure que celle que lui ont supposée nos législateurs de 1793.

M. Clouet. — Vous me transportez, M. Guillaume. Je commence à devenir libéral avec vous ; continuez, afin que je le devienne, s'il est possible, avec tout le monde.

M. Guillaume. — Le libéralisme aurait obtenu un complet triomphe lors de l'établissement du christianisme, s'il ne s'était trouvé des obstacles qui en ont retardé la marche jusqu'à nos jours. L'homme a beau être en possession de la religion la plus parfaite, les passions, l'intérêt personnel l'emportent presque toujours chez lui sur ses devoirs religieux ; ceux-ci sont la suite d'une réforme pénible, ses passions, au contraire, sont des penchants, et on aime beaucoup mieux se laisser aller nonchalamment au courant que de lutter avec effort contre les flots. L'entendement a la faculté de voir la vérité sans nuages, mais l'intérêt personnel ne s'y rend pas aisément : il se la déguise sous mille prétextes.

M. Clouet. — Vous me faites languir. Venez donc au fait bien vîte.

M. Guillaume. — Hé, bien ! je veux dire que la classe opprimante quoiqu'en possession de la religion, ou, ce qui est la même chose, du libéralisme, n'a pas cessé pour cela d'opprimer. La féodalité nous offre le mélange bizarre d'une foi presque docile, et tout à-la-fois d'une tyrannie rebelle à la raison. Savez-vous bien, M. Clouet, que quand les seigneurs écrasaient le pauvre peuple à l'imitation des patriciens des anciennes républiques, les opinions libérales étaient proclamées ouvertement par la Cour de Rome. Elle n'interposa son autorité que pour protéger le faible contre le fort. En même temps, les lumières croissant toujours éclairaient les opprimés et éclaircissaient les rangs des oppresseurs qui rougissaient du rôle de petits tyrans. Plusieurs seigneurs affranchissaient leurs serfs, et soyez-en bien sûr, il y a autre chose que l'intérêt de la vanité qui leur inspirait une mesure aussi libérale. La religion seule était capable de faire faire à l'homme un aussi grand sacrifice.

M. Clouet. — Comment, M. Guillaume, les libéraux des siècles féodaux étaient les papes ! ma foi, voilà ma réconciliation faite.

M. Guillaume. — Ajoutez aux papes les rois eux-mêmes. Je ne sais si le motif était aussi louable chez ces derniers, mais enfin, ils se sont montrés les libéraux les plus ardents dont l'histoire fasse mention. Sans pouvoirs au milieu des seigneurs insolents, ils ont senti que la seule manière de conserver et d'accroître leur prérogative était d'affaiblir la puissance des possesseurs des fiefs et d'émanciper les communes aux dépends de la tyrannie féodale. Il est résulté

de là que la masse du peuple, favorisée par la tiare et la couronne, s'est dégagée peu-à-peu des griffes des vautours qui la dévoraient. Puis est venu un temps où les lumières libérales se sont tellement répandues, qu'il s'est opéré une prodigieuse bascule qui a fait des papes et des rois les ennemis naturels d'un libéralisme dont ils étaient autrefois les défenseurs.

M. Clouet. — Comment m'expliquerez-vous cette révolution? elle me semble n'avoir jamais existé que dans votre tête.

M. Guillaume. — Etudiez le cœur humain, M. Clouet, et vous verrez qu'elle était inévitable. La puissance des seigneurs étant détruite, les rois et les papes se sont trouvés naturellement en face de la masse dont ils s'étaient servis, et leur rôle a dû être celui d'oppresseurs, par la raison bien simple que le cœur des papes et des rois est fait comme celui des autres hommes, et que quand nous ne trouvons plus d'obstacles à nos desseins, quand tout le monde est soumis à nos volontés, nous exerçons notre empire sur ceux qui veulent bien le reconnaître. Les peuples se sont aperçus qu'ils n'avaient été que des instruments dans la main des papes et des rois, et quand ils ont vu que, comme l'âne de la fable, ils n'avaient fait que changer de maître, ils ont reporté sur leurs anciens défenseurs la haine qu'ils avaient vouée si justement aux petits tyrans, dont l'Europe avait été couverte. Le XVI.e siècle est l'époque de cette bascule, et les premiers traits du libéralisme, portés contre le Saint-Siége, ont donné aux opinions que nous proclamons aujourd'hui une certaine couleur huguenote,

dont elles ne se sont pas encore débarassées aux yeux des petites gens qui veulent raisonner sur les matières politiques.

M. Clouet. — En effet, M. Guillaume, ce que je connais de l'histoire de France me prouve la vérité de vos affections. Les premiers protestants qui parurent dans nos pays, imaginèrent, semblables à nos libéraux d'aujourd'hui, de partager la France en cercle, comme l'Allemagne, et d'en faire une république. Je vous avoue pourtant que si le libéralisme n'est plus qu'une coterie sortie d'un synode, je ne me sens pas porté à lui vouer une grande affection.

M. Guillaume. — S'il en était ainsi, je ne serais pas non plus libéral, M. Clouet. Je suis assez tolérant pour donner le nom de frère à un protestant, aussi bien qu'à un catholique, par les raisons exposées plus haut; mais la réforme religieuse du XVI.e siècle n'a été qu'un acte partiel, une affaire de couvent pour ainsi dire. Partie du libéralisme, elle n'a pas eu le caractère d'universalité que celui-ci imprime à tous ses actes. Luther et Calvin se sont fachés contre le Saint-Père, et leur réforme, au lieu d'être un complet affranchissement, a consisté dans quelques points de liturgie qu'on a considérés à tort comme des différences essentielles. Par esprit d'opposition, ils ont rejeté ce que Rome adoptait et consacré ce qu'elle regardait comme profane. Faire de l'opposition pour le plaisir d'en faire est une très-sotte chose : c'est de l'entêtement, et rien de plus.

La réforme était du libéralisme religieux qui n'avait pas été produit par la réflexion. C'était un fruit que le temps n'avait pas amené à sa maturité, et qu'il ne fal-

lait pas tant se presser de cueillir. Toutes ces innovations que nous prenons pour des révolutions complètes ne sont fort souvent que des changements partiels.

Néanmoins la reforme religieuse manquée par le fait, a donné au libéralisme un prodigieux essor dans les contrées septentrionales de l'Europe. Depuis ce temps, les idées républicaines ont fermenté dans toutes les têtes. La guerre de la ligue n'était au fond rien autre chose qu'un combat entre des libéraux et des absolutistes. Henri IV était un garçon de caractère aussi bien que de naissance, il profita des marrons que la patte de Bertrand avait tirés du feu, et la douceur de son caractère comme individu, fit oublier la trahison du chef de file. Son règne ne fut qu'une sorte d'usurpation. Il perdit l'estime des libéraux véritables sans pouvoir gagner l'affection des *serviles* qui l'assassinèrent. Les poëtes ont cherché à en faire un grand prince, mais l'histoire refusera toujours d'en faire un grand homme.

M. Clouet. —Je n'aimais pas cet Henri qui disait que Paris valait bien une messe. Ma franchise bretonne était blessée de cet aveu hypocrite, et dès 1830, M. Guillaume, quoique fidèle sujet des petits-fils de Henri quatre, j'aurais été de votre avis sur son aïeul. Continuez, je vous prie, et arrivez bien vîte à notre dernière révolution.

M. Guillaume. — Eh ! mon cher monsieur Clouet, elle n'a cessé d'être en germe dans toutes les têtes depuis le temps dont je vous parle. Les circonstances l'ont favorisée ou retardée, mais elle a eu une marche progressive, impossible à méconnaître. Richelieu l'a comprimée par une main ferme. Louis XIV a revêtu

l'absolutisme d'une gloire qui a empêché le peuple de mettre la main dessus. Le libéralisme a laissé Louis XV se souiller dans le parc aux cerfs et a proclamé rois du XVIII.e siècle les Voltaire et les Rousseau ; La Chalotais a été son favori, parce que les circonstances ont mis son opposition et sa résistance en évidence. Enfin, le siècle marchant toujours a rencontré le faible Louis XVI des mains duquel elle a arraché le rabot pour lui faire tenir la plume qui devait tracer la première Charte. La plume est tombée d'une main vacillante et les ambitieux ont voulu faire à coups de sabre ce qui devait être exécuté au moyen de l'Evangile. Les ténèbres ont obscurci la terre, elle a été rougie du sang innocent. Dieu s'est comme retiré, et tout est rentré dans le cahos.

M. Clouet. — Bien, M. Guillaume, vous m'électrisez : voilà les fruits du libéralisme.

M. Guillaume. — Comme le président de l'assemblée nationale, il s'est voilé la tête, M. Clouet, et il est allé dans d'autres régions porter un flambeau dont nos passions peuvent ternir l'éclat, mais qu'il n'est au pouvoir de personne d'éteindre entièrement. Une preuve que le libéralisme de 1793 ne pouvait durer, c'est qu'il était athée. Plongé dans la poussière, il ne s'est plus relevé. Bonaparte est venu, ses soins personnels, sa haine contre les révolutionnaires l'ont soutenu; le despotisme est venu, qui a paru consolider son règne; mais le vrai libéralisme murmurait au fond des cœurs généreux. Les antagonistes des despotes n'étaient plus des Carrier et des Robespierre; c'étaient des libéraux instruits, religieux; et quand l'Europe, armée pour sa propre défense, a renversé le géant, la

masse, qu'on aurait dit écrasée, s'est relevée subitement avec le mot d'indépendance nationale à la bouche.

M. Clouet. — Doucement, M. Guillaume, si le siècle est entraîné, comme vous le dites, irrésistiblement par les idées libérales, comment se fait-il que Bonaparte les ait comprimées si facilement.

M. Guillaume. — Bonaparte était un enfant ingrat. Fils aîné du libéralisme, c'est par celui-ci qu'il a été porté sur le pavois. Il s'est aidé de la force prodigieuse que lui a donnée le siècle, et quand il s'est vu assez fort, il a méconnu son père et s'est mis ensuite à travailler pour son propre compte. Entouré d'admirateurs au début de sa carrière, il n'a plus trouvé autour de lui vers la fin de son règne que des flatteurs et des ennemis. Ne vous y trompez pas : toute la vie de Napoléon s'explique par là. Vous croyez peut-être que ces étrangers qu'il a battus tant de fois et qui ont fini par le renverser n'étaient armés que contre l'ambition d'un despote ; ce n'est pas cela. Ces ennemis étaient les antagonistes nés des idées libérales, Napoléon, à leurs yeux, en était l'appui. Les potentats qui se liguaient contre lui, se liguaient en effet non contre sa personne, mais contre le chef apparent du libéralisme, ou comme ils le disaient de la révolution ; cela est si vrai, que c'est à ce titre seulement que Napoléon dût l'accueil qu'il reçut en France à son retour de l'île d'Elbe.

M. Clouet. — Mais vous anticipez sur les événements. Vous ne dites rien de la restauration.

M. Guillaume. — Véritable gâchis que cette soi-disant restauration. Un tas de gens inhabiles qui avaient vu blanchir leur tête et ne se doutaient pas que le siècle

avait vieilli aussi lui, une race pédante qui jugeait le monde à travers les fenêtres d'un séminaire, une race frivole et ignorante qui croyait retrouver la France de 1814 semblable à la France de 1787, comme on revoit son champ de blé à la même place après un orage. La restauration n'a rien fondé, rien rétabli dans le grand mouvement provincial qu'elle a méconnu, elle a été absolument inerte; comme ces matelots qui carguent les voiles et s'endorment dans leur chambre tandis que leur navire est emporté par un courant rapide, les hommes d'état de cette époque ont cru tout tranquille autour d'eux, parce qu'ils ne bougeaient pas eux-mêmes, mais le siècle entraînait tout. On avait été trop malheureux et trop bien garotté pour ne pas souffrir Louis XVIII; mais sa charte octroyée, sa cour, son gouvernement, n'ont été par le fait qu'une usurpation, qu'un vain retour de l'absolutisme à l'agonie. Toute l'europe, que dis-je? les deux mondes ont été électrisés alors par l'opinion libérale, toujours croissante et toujours plus éclairée. L'absolutisme comprit cela, et il forma sous le nom de sainte-alliance une ligue pour écraser le libéralisme. Mais, M. Clouet, examinez bien quels en étaient les éléments, et vous verrez que si vous refusez au libéralisme le titre de catholique, vous devez le refuser à bien plus juste titre à la ligue, qui s'étayait si honteusement du livre saint pour asservir l'Europe; en effet, cette prétendue sainte-alliance, entre quels gens avait-elle été contractée? Entre un monarque catholique, successeur des ennemis du pape, un prince qui suit le rite grec, et un autre que vous qualifierez ici de huguenot.

Tot ou tard le libéralisme devait triompher, et les pavés de Paris n'ont point été la cause de la révolution de juillet, comme le croient les gens à vue courte. Quand il n'y aurait pas eu un Polignac, qui a tout gâté et tout précipité, il aurait fallu à la France un ministère plus libéral; après celui-là, un plus libéral encore, jusqu'à ce qu'on eût obtenu, par des pavés ou par des écrits, un régime tout-à-fait libéral. Nous y marchons Dieu merci, et quoique nous fassions peut-être encore bien des sottises, quoique nous retrogradions même s'il est possible de le dire, il est certain néanmoins que nous y arriverons par la force même des choses.

Vous voyez bien que cette révolution libérale, commencée à Paris, et qui fait le tour du monde, n'est pas, comme vous le croyez, ennemie du catholicisme. Si elle vous semble protestante ici, plus loin elle est catholique, tout au moins autant qu'on peut l'être dans la Vendée. Les Belges, qui ont imité nos sottises du temps de la convention, sont néanmoins dirigés par des prêtres très-attachés au Saint-Siége; les Polonais qui ont débuté comme nous le faisions dans nos beaux jours d'Austerlitz et d'Iena, sont des libéraux catholiques, armés contre des hordes sans religion, ou qui ont hérité de celle de la dévote et bavarde cité de Constantin. D'ailleurs, comme je vous l'ai dit, rendez au mot catholique son acception véritable, et vous ne surprendrez, dans votre cœur, de haine contre personne. Si vous étiez archevêque de Paris, vous ne refuseriez pas d'absoudre l'abbé Grégoire d'avoir prêté un serment qui ne détruisait en rien la foi de nos pères.

En un mot, le libéralisme, dégagé des préjugés des hommes, est le gouvernement des lois, celles-ci sont l'expression de la justice qui défend l'opprimé. Toute justice, mon cher M. Clouet, comme toute bonté procèdent d'en haut; c'est donc directement du Dieu qui tient en main les destinées humaines que périra sur la terre cette forme de gouvernement, à laquelle tout à l'heure vous faisiez l'injure d'être contraire à la foi catholique.

M. Clouet. — Je vous en demande humblement pardon, M. Guillaume, vous m'avez pleinement convaincu. J'ai cependant encore un scrupule, et si vous le levez, la paix sera faite entre nous deux. Votre libéralisme frise de bien près la république.

M. Guillaume. — Vous avez mis le doigt dessus, M. Clouet, libéral et républicain sont synonymes.

M. Clouet. — Pas tout à fait, je connais de très-bons libéraux qui se défendent de toutes leurs forces de ce républicanisme qu'on veut ressusciter aujourd'hui; et je m'étonne qu'un homme aussi sage et aussi indépendant d'esprit que vous m'avez toujours paru l'être, donne dans ces niaiseries philosophiques.

M. Guillaume. — Ne tremblez pas si fortement, M. Clouet, et vous verrez que la sagesse que vous me supposez, s'accorderait très bien, quelque dose que j'en eusse d'ailleurs, avec ces prétendues rêveries que tout le monde accuse aujourd'hui, et vers lesquelles l'espèce humaine est portée par un mouvement universel. La république, comme l'exprime l'étymologie du mot, c'est la chose publique; c'est elle sans contrédit que vous devez considérer en politique et non

l'intérêt privé de tel ou de tel individu, de tel ou tel corps.

M. Clouet. — Il n'y a pas le moindre doute à cela.

M. Guillaume. — Un républicain est un homme qui fait abstraction des prétentions particulières pour n'envisager que le bien commun. A ce titre là, M. Clouet, je vous regarde comme un franc et loyal républicain. Les buveurs de sang, auxquels on applique ce nom respectable, étaient des scélérats qui abusaient de la chose la plus belle et la plus légitime du monde.

M. Clouet. — Légitime, dites-vous, Ah ! voilà qui est plaisant; jamais je n'avais entendu parler de la légitimité de la république.

M. Guillaume. — Ce qui est légitime, c'est ce qui est avoué par la raison universelle, quand les hommes ont reconnu que telle forme de gouvernement était d'accord avec la justice et l'ordre public, tout ensemble, ils ont dit que cette forme était légitime. Tout ce qui lui était contraire étant illégal était aussi illégitime; ainsi, quand lassés des prétentions rivales des ambitieux qui aspiraient à la couronne et qui troublaient la société, ils ont déclaré que la couronne appartiendrait à une famille comme une propriété, on a dit que le gouvernement qui faisait sortir la couronne de cette famille était illégitime; ainsi la légitimité est la suite d'un contrat; mais avant tous les contrats possibles existaient la raison et l'équité, et ce sont elles qui avaient fondé les premiers gouvernements. Ceux-ci étaient des républiques, et ce n'est que par suite d'un second contrat que la légitimité a été affectée à la

royauté ou a telle autre forme de gouvernement. Quand les Israëlites, lassés du gouvernement républicain, ont démandé une monarchie, vous avez vu qu'ils ont encouru les reproches de la divinité, donc la légitimité de la monarchie n'est pas de droit divin.

M. Clouet. — Ce qui est de droit divin, c'est donc la république.

M. Guillaume. — Sans aucun doute, le gouvernement qui protége tous les droits, qui ne consacre aucune de ces usurpations qu'on a appelées des priviléges et des honneurs, le gouvernement qui déclare que la chose publique est la propriété de tous, et qu'elle n'est l'apanage de personne, est sans contredit de droit divin, parce que l'eternelle justice est avec lui. Ce serait le ciel sur la terre qu'un pareil ordre de choses. Mais, comme les passions des hommes ternissent toujours les plus belles institutions, il est impossible que celle ci ait été à l'abri des crimes et des erreurs qui ont déshonoré tout ce qu'il y a jamais eu de vertus et de vérité sur la terre. Observez que plus une chose est belle, plus l'abus en est odieux. La religion est le plus doux des besoins de l'homme; l'hypocrisie, qui en trafique, est par la même raison l'objet de la haine la plus vigoureuse. Les essais de republicanisme faits jusqu'à ce jour ont été des abus, voilà pourquoi la république passe dans l'idée de la plupart des hommes pour le gouvernement le plus affreux qu'on puisse imaginer.

M. Clouet. — Ainsi vous convenez que la république, bonne au plus comme utopie, ne peut arriver, sous peine de faux résultats, à une application immédiate et pratique.

M. Guillaume. — Il ne faut pas désespérer ainsi de l'espèce humaine. Il n'y a rien de vrai pour l'intelligence qui ne puisse être vrai aussi pour le cœur. Vous ne pouvez concevoir un beau absolu qui ne puisse être un jour un bien réel. S'il en était autrement, la divinité nous aurait trompés. Elle nous ferait entrevoir ce qui doit être, et nous ôterait les moyens d'y arriver jamais. Cela est impossible, une chose existe d'une manière absolue dès qu'elle existe pour la raison; pour qu'elle se convertise en institutions, pour qu'elle devienne une réalité, il faut, j'en conviens, des gens désintéressés et vertueux. Dire qu'il n'y aura jamais de république sur la terre, ce serait dire qu'il n'y aurait jamais d'hommes vertueux à la tête des affaires de ce monde, et je vous avoue que je regarderais comme un fou, le misanthrope qui oserait porter sur ses frères une pareille sentence. La race humaine qui nous parait si vieille n'est peut être encore qu'à son enfance. Qui sait si l'avenir ne réalisera pas les expériences de la vertu qui ne sont, malheureusement, que des rêves aujourd'hui ?

M. Clouet. — Mais en attendant, nous ferons bien de rester où nous en sommes, de peur de tentatives infructueuses.

M. Guillaume. — Je suis d'accord avec vous là-dessus. Je veux seulement vous prouver que si les tentatives sont malheureuses elles ne sont pas pour cela criminelles en elles-mêmes. Je veux vous amener à dire comme moi que l'état présent n'est légitime, n'est toléré même que faute de mieux, et que ce mieux qui est la seule chose légitime en principe et désirable en application c'est la république. Vous ne pouvez sortir de

là M. Clouet. La répugnance que vous éprouvez pour elle, c'est la peur des troubles qu'amènent avec eux tous les changements. Mais le changement en lui-même vous le proclamez juste ; ce qui vous fait peur, ce n'est plus la chose ce sont les hommes; vous ne pouvez plus qu'applaudir à la république, seulement vous condamnez les agents coupables ou maladroits qui l'ont associée à leurs intérêts ou se sont attelés à son char. Il y a aussi loin de la république à nos bonnets rouges et à nos sans-culottes, qu'il y a loin de l'évangile à nos farouches inquisiteurs. A l'homme qui dirait, je ne veux point d'une religion susceptible de tels abus, on opposerait avec raison les Fénélon et les Vincent de Paule ; à l'insensé qui dirait de même, je ne veux plus d'une république souillée par de tels excès, on citerait avec orgueil les Caton et les Fabricius, qui n'ont dû qu'à elle leur patriotisme et leur désintéressement. Parce que la société prise à telle époque a été malheureuse, quoique républicaine, faut-il dire pour cela que la république ne convient pas aux hommes ? Non, sans doute, on retorquerait l'argument contre les monarchies, et il leur serait moins favorable encore. Rome, sous les empereurs, a été opprimée et avilie tout ensemble ; sous le gouvernement républicain, elle a été déchirée il est vrai, mais couverte de gloire.

M. Clouet. — Avec vos lambeaux d'histoire et de philosophie, vous ne répondez pas à l'objection que je vous faisais ; les gens les plus éclairés de notre époque, les notables mêmes de nos villes voient tous avec répugnance cette république qu'une faction appelle maintenant à grands cris ; comment prétendez-vous avoir seul raison contre tout le monde ?

M. Guillaume. — Chat échaudé craint l'eau froide. Vous ne voyez pas que ces hommes éclairés sortent d'une soi-disant république qui les a tant maltraités, que le nom seul aujoud'hui leur fait peur. Vous ne remarquez pas non plus que nos prôneurs de république ne sont pas tous assez désintéressés pour inspirer la confiance. Ou ce sont des gens qui n'ont rien, et qui peuvent pêcher quelque chose en eau trouble, ou ce sont des mécontents qui n'ont ni autant d'autorité ni autant d'honneurs qu'ils en voudraient, et qui se font partisans de la république pour exploiter celle-ci à leur profit. Toute cette canaille n'a rien à démêler avec les hommes dignes de tenir le timon de l'état, et voilà pourquoi personne ne veut de la république. Tous les raisonnements possibles, mon cher M. Clouet, aboutissent au vôtre ; ils signifient tous : Je ne veux pas d'un ordre de choses qu'il faudrait acheter au prix de mon sang ou de ma fortune, et qui ne tournerait qu'à l'avantage de tel étourdi ou de tel bandit. Parbleu, je le crois bien, je n'en veux pas plus que vous. Ce que je veux, pour parler plus exactement, ce que je désire humblement, ce sont des hommes vertueux, et avec eux la république sera possible. Il ne faut pas prendre les choses sur l'étiquette du sac ; depuis le dernier siècle, on a coutume de mettre bêtement sur le sac de la *convention* le mot république ; si ce mot sacré eût été mis, comme il devait l'être en effet, en tête des premiers livres de la bible, qui nous parlent du gouvernement patriarchal, on regretterait aujourd'hui la république comme on regrette l'âge d'or ; on s'en souviendrait avec amour,

on en parlerait avec orgueil, et on se tournerait vers l'avenir avec quelque espérance.

M. Clouet. — Vous parlez là de ceux qui lisent; c'est très bien. Je conviens avec vous qu'ils n'aggrandissent pas assez leur horizon; mais ce noble instinct, cet instinct généreux de tous les hommes paisibles, qui leur fait venir la chair de poules au seul nom de république, le combattez-vous suffisamment?

M. Guillaume. — Votre expression triviale va me servir pour une comparaison qui ne l'est pas moins, mais qui, j'espère, vous paraîtra fort claire. La révolution a éparpillé de toutes parts le grain ramassé dans la grange; tous les oiseaux de la basse-cour se sont jetés dessus, et ce n'est pas quand ces animaux-là ont le jabot plein qu'ils travaillent à remplir celui des autres. Il faut pour cela une abnégation de soi que vous ne trouverez pas chez les poules avec lesquelles vous assimilez vous-même vos notables. Il est juste que l'intérêt soit le modérateur sensible des choses de ce monde; il servira heureusement le gouvernement habile qui voudra retenir les hommes dans la route frayée, mais il sera tout-à-fait dédaigné de celui qui désirera les faire entrer dans une route nouvelle. La propriété est très-apte à jouir tranquillement dans un état tel quel; mais elle n'est pas propre à se déranger pour faire jouir les autres; les murmures qu'elle fait entendre contre la république sont un peu comme ceux du gastronome qu'on vient déranger à table: il ne faut les prendre que pour ce qu'ils valent. Les seules objections valables sont celles du savoir judicieux et de la conscience éclairée, et où sont-elles, M. Clouet?

M. Clouet. — J'avoue que je ne suis pas assez fort pour discuter avec vous là-dessus. Je ne vois pas trop où elles sont les objections qu'on peut faire à la chose vue dans l'idéal ; dans le réel, vous convenez avec moi qu'elle n'est pas belle : cela me suffit.

M. Guillaume. — Non, M. Clouet, cela ne vous suffit pas ; vous mentez ici à votre conscience ; interrogez-la avec franchise, et elle vous répondra sans subterfuge. Si la divinité nous donnait aujourd'hui seulement le talent de faire usage du feu, refuseriez-vous ce bienfait du ciel, sous prétexte que l'enfant de votre voisin s'en est servi pour incendier votre étable ? Vous distingueriez bien nettement ici la chose de l'abus qu'on a fait. Appliquez cette manière de voir à la religion, à la vertu, à la philosophie, à la république elle-même, et vous les verrez sous leur jour véritable. Vous avez peur des troubles présents, par lesquels il faudrait peut-être acheter un bien à venir ; j'en ai peur comme vous, et peut-être plus que vous. Mais observez que c'est l'impatience de l'homme qui gâte tout; s'il laissait agir la divinité seule, tout viendrait en son temps. Il n'y a rien qu'elle n'amène sur la terre après l'avoir conduit à sa maturité. Entraînées vers le régime républicain, le plus universel, le plus tolérant de tous les gouvernements, les générations qui nous ont précédés n'étaient pas encore assez mûres pour lui ; laissons agir en nous le Dieu qui agit dans toute la nature, et tout sera bien. Il nous prépare une république dont les factions retarderont peut-être le règne, mais qui ne pourra manquer à nos neveux. Pressés de jouir, nous voulons des institutions sociales

pour notre courte vie, et la nature ne compte pas avec l'homme. Le gland semé aujourd'hui ne produira pas dans un printemps le chêne destiné à donner de l'ombre à cet usufruitier que vous appelez le propriétaire. Les nations passent comme l'individu; les institutions dont la divinité dépose le germe dans leur sein ne doivent pas toujours donner leur fruit à l'époque que notre impatience leur assigne. Abandonnez la manière vulgaire de juger le présent par le passé; les événements ne se présentent jamais deux fois de la même manière dans le livre de l'histoire. Si vous n'appréciez ce qui doit être que par ce qui a été, vous ne connaîtrez jamais bien les actes de la Providence. La variété est la source de la puissance immortelle; elle n'a pas produit deux brins d'herbes qui se ressemblent, elle n'enfantera pas non plus deux sociétés semblables. Vous direz peut-être que vous ne voulez pas d'une république qui ressemble à la tyrannie de celle de Venise; soyez bien sûr qu'il y a dans les trésors de la Providence une républiqne qui peut échapper au danger de la domination patricienne. Vous ne voulez pas d'un gouvernement qui vous dispense du respect juré à la famille que vos vœux ont appelée sur le trône; qui vous a dit qu'un roi ne pouvait pas être le chef d'une république? Vous qui jugez par le passé, souvenez-vous que Sparte républicaine avait des rois.

M. Clouet. — Votre républicanisme est si vaste et si tolérant, M. Guillaume, que je me sens disposé à y donner les mains de grand cœur; avec vous, on pourrait presque être royaliste et républicain, comme on est catholique et libéral.

M. Guillaume. — Vous êtes toujours dans les mots, M. Clouet ; élevez votre pensée au-dessus des acceptions locales qu'ont reçues les termes dénaturés par la passion et l'ignorance, et nous ne cesserons jamais de nous entendre. Quel que soit le nom du magistrat, peu nous importe ; ce qu'il importe, c'est l'extinction des priviléges, c'est l'égalité devant la loi, comme devant Dieu dont elle émane ; c'est le respect dû à tous les hommes, nos frères. Il faut que la chose qui appartient à tous ne soit la propriété exclusive et héréditaire de personne; il faut que tous y concourent, et si par désespoir on est obligé d'aller aux voix pour trouver la vérité, il faut prendre garde au milieu du tumulte de la richesse présomptueuse, d'étouffer la voix de l'innocence ou de ne pas faire attention à celles du talent et de la vertu ; il faut que toutes les prières adressées à ce Dieu qui tient en main le cœur de tous les hommes puissent monter librement vers le ciel, sans permettre à l'état d'en dicter la formule ; il faut bien des choses qui ne sont conciliables qu'avec le régime républicain, et ce nom-là, j'espère, ne vous fait plus peur.

M. Clouet. — C'est fort bien, M. Guillaume. En d'autres termes, voici votre déclaration des droits de l'homme. Point de noblesse, point de titres. Vous voulez la démocratie tout entière, une chambre qui admette tout le monde et une religion qui concilie tous les cultes.

M. Guillaume. — Vous avez cru me critiquer, M. Clouet, et votre résumé est un manifeste incontestable. Point de noblesse, dites-vous, et point de titres. En

effet la noblesse qui dans les temps antérieurs était une force armée, n'est plus dans les circonstances présentes qu'un vain nom, et pourquoi conserver les noms quand les choses ne sont plus? Les titres, dites-vous, et pourquoi? pour alimenter l'orgueil, tandis que vous devez l'extirper avec soin; des titres pour qu'il y ait parmi les hommes des supérieurs et des inférieurs, tandis que la loi veut comme la nature, qu'ils soient tous égaux. Vous exciterez par là l'émulation. Mais, prenez garde, l'envie sera là aussi. Le titulaire sera nécessairement un orgueilleux, l'homme auquel il croira inspirer le respect, ne sera qu'un envieux; la société, grâce à vos distinctions, sera encore par le fait partagée en deux classes, ce seront les opprimants et les opprimés sous d'autres noms. Quant à la chambre élective, je ne vois pas pourquoi les gens capables d'éclairer la nation n'y seraient pas admis de préférence même à la propriété. Les Polonais ont demandé à Rousseau son avis sur la forme du gouvernement, et ce publiciste, qui a joint à cette occasion un ouvrage qui éclaire aujourd'hui l'Europe entière, ne serait pas même membre de votre chambre des députés!

M. Clouet. — Un moment, M. Guillaume, vous allez trop loin, votre beau génie vous égare, rentrons dans le positif. Quand j'étais maire, j'avais aussi moi des beaux-esprits dans ma commune. Mais tout le monde m'aurait ri au nez, si j'avais eu la sottise de les préférer à nos bons propriétaires, pour en composer mon conseil municipal. Les intérêts matériels doivent être débattus entre ceux que ces intérêts concernent,

et la chambre des députés est le conseil municipal de la France.

M. Guillaume. — Ce n'est pas cela du tout, M. Clouet. L'habitude des petites affaires vous empêche d'apercevoir les grandes. La patrie n'a-t-elle à défendre que ma propriété? Ne doit-elle pas protéger l'éducation qu'il me plaira de donner à mes enfants, la religion que je voudrai suivre moi-même? Mon pays est dans des relations diverses avec les autres, est-ce un bon propriétaire, comme vous l'entendez qui appréciera bien ces relations? L'intérêt sans doute est appelé à régler nos comptes; mais le patriotisme, la science, la morale, ne doivent pas être laissés de côté. Nous en avons trop besoin.

M. Clouet. — Fort bien, M. Guillaume, je n'y songeais pas. J'avoue que comparaison n'est pas toujours raison. Je sais tout ce que vous allez me dire en faveur de la liberté de conscience en matière religieuse. Vous avez encore là-dessus de grands mots qui forcent la conviction.

M. Guillaume. — Point de plaisanterie, M. Clouet; chargez-vous votre voisin des fonctions de votre estomac? Chargerez-vous davantage un corps quelconque, des fonctions de votre intelligence. Si vous êtes seul responsable devant Dieu de vos actions, vous l'êtes également de vos sentiments. Car celles-là sont manifestement la suite de ceux-ci. Si vous êtes coupable d'avoir agi, vous l'êtes à coup sûr d'avoir pensé; car la pensée précède et enfante l'action. Dieu ne peut imputer le crime ou la vertu qu'à une créature libre,

et pour être puni ou récompensé dans ma croyance, je dois être libre pour la choisir.

M. Clouet. — Allons, M. Guillaume, mettez hache en bois. Puisque vous êtes si fort sur les principes, venez-en promptement à l'exécution; taillez dans le vif, vous êtes maître de la matière et du temps; vous n'avez qu'une chose à trouver, ce sont des hommes vertueux, pour ne pas dire des anges. Je crois bien que cela vous sera aussi facile que tout le reste; quant à moi, j'ai la vue plus courte que vous, et je ne peux me faire une idée de la manière dont vous vous y prendrez pour convertir nos égoïstes et nos orgueilleux du jour en esprits humiliés et désintéressés.

M. Guillaume. — Nous voici arrivés au point de départ, M. Clouet. Nous revenons ici à la religion par laquelle nous avons commencé. L'éducation scientifique, philosophique et morale la plus forte ne produira jamais autant de bien que la religion la plus simple. Tous les hommes, je le sais, sont remplis d'égoïsme et de vanité, l'éducation nous apprendra à dissimuler ces vices pour nous rendre supportables dans la société; il n'y a que la religion capable de les extirper. L'homme naît dans le mal. Ce n'est pas seulement la Genèse qui dit cela. La philosophie le démontre après elle. Nous héritons tous de nos pères d'une nature corrompue, par laquelle nous nous faisons le centre de tout ce qui existe, tandis que la sagesse veut que nous mettions au centre le bien général.

M. Clouet. — J'avais considéré jusqu'à présent la chute de l'homme comme une allégorie biblique; vous en faites une vérité philosophique.

M. Guillaume. — Sans doute, c'est un fait incontestable de la nature humaine. Regardez l'enfant qui n'a pas encore appris à déguiser ses penchants, suivez-le dans toutes les actions depuis sa naissance, vous le voyez tout rapporter à lui seul: il veut qu'on ne fasse attention qu'à lui, qu'on ne s'entretienne que de lui. Il veut qu'on lui donne, et ne veut se dessaisir de rien. La réforme paternelle corrige un peu ses penchants, et le petit égoïste devient avec le temps un charmant hypocrite, qui donne pour recevoir à son tour, qui loue pour être vanté. Vous voyez bien que s'il n'y avait pas pour l'homme une réforme plus radicale que celle-là, nous ne serions jamais dignes d'être des républicains. La religion arrive, et avec elle tout change. Elle exige que l'homme prenne une nouvelle naissance par des combats contre ses penchants naturels, qui tous le portent au mal et à l'erreur; ces combats, M. Clouet, sont les rudes apprentissages de la vertu; l'homme qui s'est régénéré par ce moyen est lui seul vraiment homme. Il sacrifie son intérêt propre au bien commun; il est digne d'être un républicain dans toute la force du terme. S'il remplit une fonction, il n'en considérera pas tant les émoluments et les honneurs que les devoirs qu'elle lui impose. Il se démettra volontiers d'une charge pour que l'état la confie à quelqu'un plus capable de la remplir et plus digne de l'occuper. Ne croyez pas que l'éducation supplée en cela la religion. L'intelligence a beau être éclairée, le cœur n'en poursuit pas moins ce qu'il aime. C'est celui-ci qu'il faut pétrir de nouveau pour que l'homme soit une créature sociable. Le bon La Fontaine a dit avec justice :

« Nous n'écoutons d'instincts que ceux qui sont les nôtres. »

Il faut donc que la vertu devienne chez nous instinctive, pour que nous suivions avec plaisir ses enseignements. Notre instinct naturel aboutit *au moi*. L'instinct nouveau que la religion nous fera acquérir, sera aussi vaste que l'humanité tout entière.

L'éducation peut diriger l'intelligence; mais elle ne corrige pas la volonté. La religion seule a le pouvoir d'opérer cet effet salutaire. Aussi, à mes yeux, tout homme qui fait le bien par tout autre motif que celui-là, ne fait pas le bien absolu. Il est généreux par ostentation, sincère par intérêt, ami dévoué par calcul; il fait entrer le moi dans toutes ses actions; par conséquent, ses actions ne sont pas marquées au coin de la justice. Inspirées par un bas trafic ou par une crainte servile, l'amour qui anime tout y manque. Intérieurement, il est dans le plus complet égoïsme, et ce n'est qu'à l'extérieur qu'il paraît se détacher de lui-même. Devant les hommes, il s'abstient du mal, parce que c'est une chose qui portait préjudice à son honneur ou à son intérêt; mais devant le Dieu, qui lit au fond des cœurs, il commet tous les jours les péchés défendus par le Décalogue. L'envie qu'il porte à son prochain, la haine secrète qu'il voue à ses rivaux ou à ses supérieurs, en fait un homicide, bien qu'il n'ait pas le poignard à la main. Sans autre amour que celui de soi-même, il est dans le mal de la tête aux pieds, car, le mal, c'est la négation simple du véritable amour, d'où résulte cet axiome incontestable : *point de vertu sans religion.*

M. Clouet. — Venez, que je vous embrasse, M. Guillaume. Votre profession de foi est exactement la mienne. Je suis prêt à la signer de mon sang, s'il le faut.

M. Guillaume. — J'aime mieux m'exposer aux risques de perdre votre amitié, M. Clouet, que de ne pas être sincère avec vous. Je n'entends pas par l'axiome qui nous réconcilie tous les deux, que sans *telle forme* religieuse, il n'y ait point de vertus. J'applique ceci à toutes les manières possibles d'adorer Dieu. Dieu est l'unique source de tout amour, par conséquent de tout bien. L'homme ne se constitue pas lui-même organe de la vie : il en est le simple récipient. Quand il se dispose comme receptacle docile de la divinité; elle descend en lui, et lui inspire cet amour universel, dont l'essence n'est pas de s'aimer soi seul, mais d'aimer les autres. Cet amour le porte toujours au bien. C'est ce qui faisait dire à Saint-Augustin : *Aimez, et faites ensuite tout ce que vous voudrez.* Il est clair qu'en aimant, sans retour sur soi-même, on ne peut qu'être vertueux, puisqu'on ne travaille que pour les autres. Les inspirations vertueuses sont donc des penchants d'amour qui descendent dans le cœur épuré du sage. Sous le rapport de l'art, proprement dit, les anciens avaient bien reconnu que l'homme était un simple receptacle; le mot enthousiasme dont ils se servaient pour exprimer l'indice du génie créateur signifie à la lettre : *Dieu en nous.*

M. Clouet. — Vous vous élevez si haut, M. Guillaume, que je ne vous suis plus. Vous voulez dire, je pense, que Dieu est le bien absolu, que l'homme

ne peut rien recevoir qui ne vienne d'en haut, comme l'ont reconnu avant vous tous les moralistes; pour celà j'en conviens. Une fois posé en principe que Dieu est le bien, tout votre verbiage se réduit à dire : point de bien sans Dieu.

M. Guillaume. — Vous avez un talent admirable, M. Clouet, pour résumer en deux mots les questions les plus difficiles. Point de bien sans Dieu, donc comme vous le dites, n'est-ce pas dire point de vertus sans religion. A présent, remarquez bien ceci : si la source unique des biens c'est Dieu, la source unique également du mal, c'est l'homme. En arrêtant sur lui seul les rayons du soleil moral qui échauffent tous les cœurs, l'homme se met par là dans un état négatif; il s'oppose à Dieu même. Que dis-je? il serait à lui-même son propre Dieu. Il s'aime, c'est tout dire : il n'y a plus de place dans son cœur pour les affections généreuses. Il s'aime, il ne peut plus concevoir les charmes de l'amour. Son regard adultère ne peut plus tomber sur la beauté sans la souiller. Il s'aime, et il ne peut embrasser un ami, sans commettre le crime de l'infâme Judas. Serrez sa main, et vous la sentirez sèche comme du bois; elle n'a point vie pour répondre aux étreintes de la vôtre. Il a de l'éducation, des manières, mais prenez-y bien garde, tout celà ne lui sert qu'à mieux cacher son jeu. La vérité ne peut sortir de sa bouche; instrument imparfait, sa langue est condamnée à rendre un son faux. Il a des paroles d'amour, mais elles tuent. Il connaît l'inspiration qui échauffe, mais on reste froid en l'écoutant. Ce n'est plus un homme, c'est

un cadavre : on peut dire de lui ce que disait l'ours de La Fontaine :

Eloignons-vous, car il sent.

Non, mon cher M. Clouet, ne touchez point cette corde; tout mon sang bouillonne à la seule idée de la réforme opérée par l'éducation seulement. En morale, elle fera des hypocrites, en politique des ambitieux, en philosophie des vaniteux qui n'aimeront la vérité que parce qu'elle leur fait honneur, et qui seront prêts à la sacrifier pour le mensonge, si celui-ci les conduit à la considération ou à la fortune.

M. Clouet. — Allez donc parler de cette manière à nos libéraux et à nos républicains du jour, et vous verrez comme vous serez reçu.

M. Guillaume. — Petites gens que tout cela! Et qu'a de commun la république avec ces hommes avides qui appellent de toutes leurs forces les changements pour trouver des places vacantes où s'assied leur avare inutilité? Qu'a de commun la république avec ces orgueilleux qui proclament l'égalité pour monter eux-mêmes, mais qui voudraient qu'on tirât l'échelle après eux. Ce ne sont pas ces cœurs de boue qui pourront jamais concevoir les charmes du dévouement; ce n'est pas cette race illétrée et stupide qui sera jamais capable de se faire une idée précise de la religion sublime que nous professons l'un et l'autre. Les choses sont là, ce ne sont pas les hommes qui les font : ce n'est pas à la taille de nos pygmées qu'il faut les aller mesurer. Il y a de la religion, bien qu'ils n'en veuillent pas; il y a une autre vie, quoiqu'ils ne croient qu'à celle-ci. Laissez vos érudits de village, et interrogez votre cœur

dans le fond de sa conscience, il vous en dira plus qu'eux tous.

M. Clouet. — Le portrait est frappant, c'est bien cela notre époque ; mais, M. Guillaume, votre religion qui s'accommode si bien du libéralisme ; votre république qui reconnaît l'autorité d'un seul ; tout cela ressemble furieusement à la doctrine Saint-Simonienne, et ne craignez-vous pas......

M. Guillaume. — De mettre Saint-Simon en parallèle avec Jésus-Christ ? Dieu me garde d'une telle profanation. Je crois, comme les disciples de Saint-Simon, à une dispensation providentielle qui s'accomplit en notre temps ; je crois le passé tout-à-fait mort ; la société a été renouvelée, l'ancienne a été jugée ; tout est fini pour la religion extérieure, la littérature d'imitation, la philosophie sensualiste ; quelque chose de plus consolant, de plus vrai, de plus grave tout ensemble descend de là-haut dans le cœur humain, et vous en voyez les preuves dans ce zèle religieux commun à toutes les croyances, et qui fait présider le libéralisme chrétien à tous les actes de la philantropie ; vous découvrez la nouvelle ère dans ces chants si vrais et si touchants, inspirés à ceux de nos poëtes qui ont quitté la vieille ornière pour marcher dans le sentier que nos pères n'avaient pas remarqué ; vous vous apercevez que la philosophie est changée en lisant les productions en vogue. Le spiritualisme, hué et sifflé par la tourbe plébéïenne du dernier siècle, préside actuellement à tous les écrits de nos penseurs. L'esprit humain a été mis en possession d'une industrie puissante qui va seconder les efforts de la pensée; toutes les nations européennes, tour-à-tour conquises et conquérantes, ont appris à se

connaître ; elles proclament ouvertement que le règne de tous est venu, que les barrières élevées par l'ignorance et le privilége sont renversées. En un clin d'œil les deux Amériques sont devenues libres, et le nouveau monde offre un asile assuré à la conscience, si celle-ci par hasard ne trouvait plus de refuge dans l'ancien. Le triomphe de la vérité est assuré.

M. Clouet. — Vous voilà sur votre dada. Il n'y a pas d'homme sage qui n'ait sa folie ; la vôtre perce, quoi que vous fassiez, M. Guillaume.

M. Guillaume. — Ne vous pressez pas de me juger ainsi ; votre vue diffère de la mienne, voilà tout. J'aperçois par la vue de l'esprit une modification sociale que vous ne remarquez pas ; êtes-vous en droit, d'après cela, de me traiter de fou ? Il faut plus de charité, M. Clouet ; je vous le répète : Tout est fini pour l'arbitraire et le conventionnel ; une nouvelle ère commence. En germe dans toutes les têtes pensantes, elle fait effort pour se produire au grand jour depuis plus de trois siècles ; elle a émancipé les masses, elle va les instruire, et le genre humain se lèvera bientôt comme un seul homme pour emprunter le langage de la Bible. Dieu a mis la main à son ouvrage, et une révolution morale semblable à celle qui étonna l'univers sous le règne d'Auguste, est prête à se consommer ; nos neveux la reconnaîtront parce qu'ils seront éloignés. Les actes providentiels ne sont jamais reconnus pour tels par ceux qui en sont témoins oculaires ; nous ne voyons la providence qu'après qu'elle a passé. Les contemporains sont comme ces manœuvres qui travaillent à l'édifice sans connaître les proportions de l'ensemble ; c'est quand le monu-

ment est achevé qu'on saisit la pensée de l'artiste qui l'a élevé. Tous les hommes d'aujourd'hui sont des manœuvres; l'architecte suprême s'en sert sans qu'ils le sachent ; instruments dociles, ils se prêtent aux desseins de la providcnce, tout en croyant agir d'après eux-mêmes. La vanité leur fait croire qu'ils suivent leur propre inspiration, et ils se conforment à une pensée supérieure qui les met en place, sans leur permettre d'apercevoir autre chose que la pierre sur laquelle ils appliquent laborieusement le ciseau. Ne voyez-vous pas en effet que les évenement sont plus forts ici que les hommes ? Tout marche vers un but que personne n'a pu apercevoir, et que Dieu seul a marqué. Ce Dieu ne fait pas, comme le dit Bossuet, des automates des agents libres qu'il emploie ; non, dans son gouvernement, il est plus sage que nos rhéteurs ; il n'ôte pas à l'homme sa liberté, il le laisse agir dans son amour dominant, et c'est ce qui fait que celui-ci accomplit avec ardeur des desseins qu'il a ensuite la présomption de croire conçus par lui.

M. Clouet. — Oh ! que vous allez loin, M. Guillaume ! j'ai bien de la peine à présent à vous suivre. Vous ne faites qu'une taupe de l'aigle de Meaux, comment voulez-vous que j'y voie clair ? néanmoins ce que vous prétendez ici à l'occasion de votre nouvelle ère, les Saint-Simoniens le prétendent également.

M. Guillaume. — Ne voyez-vous pas que, quand il s'opère une révolution providentielle, l'atmosphère moral en est rempli, comme l'air qui nous entoure est tout imprégné d'électricité, quand la foudre va se faire entendre. Je vous citais tout à l'heure la mémorable révolution qui a changé l'univers sous les premiers em-

pereurs. Elle n'était pas sans doute au profit du paganisme. Néanmoins, un payen l'a proclamé. Le Pollion de Virgile est une annonce de l'Evangile, comme les écrits de Saint-Simon sont les échos de la nouvelle dispensation. Virgile faisait tourner cela à l'avantage d'Auguste; Saint-Simon applique la révolution à ses idées. Le premier était un flatteur, le second est un voleur. Tous deux, comme des instruments à vent où l'esprit prophétique a soufflé, ont rendu des sons et voilà tout. C'est à nous de comprendre les paroles qu'ils ont prononcées; sans en connaître toute la signification. Du reste le Saint-Simonisme n'est fondé ni sur l'étude du cœur humain, ni sur la connaissance du contrat politique, c'est une extravagante utopie dont le siècle aura bientôt fait justice.

M. Clouet. — Tâchez de persuader à tout le monde ce que vous venez de m'exposer ici et je serai libéral, et même républicain tout ouvertement. Jusqu'à présent, n'ayant pas les moyens de soutenir comme vous la thèse, je craindrais d'être taxé d'extravagance. D'ailleurs, il est difficile à des gens qui n'ont pas votre instruction d'être tout seul de leur avis. Je crois bien qu'à présent ma conscience sera libérale; mais ma bouche a besoin d'une éducation spéciale pour m'accoutumer à prononcer les mots de la langue. J'y parviendrai peut-être, et, dans ce temps là, j'aurai le plaisir d'en causer plus longuement avec vous.

Là-dessus, M. Clouet se retira, et M. Guillaume n'en eut plus de nouvelles. La conviction de M. Guillaume au reste fait son bonheur; il est à craindre que celle de M. Clouet fasse son tourment.

MÉRIADEC.

Quelques Réflexions

SUR L'INSTRUCTION

A donner aux Enfants de la Classe Ouvrière.

L'heureuse influence de l'instruction sur la prospérité des empires n'est point problématique : il est d'une importance bien reconnue de donner à l'instruction toute l'extension convenable dans les diverses classes de la société.

Les classes aisées jouissent d'une foule de moyens pour acquérir une instruction aussi variée que solide, et l'on pourrait démontrer que, jusqu'à un certain point, leurs lumières se réfléchissent sur la classe moins fortunée qui subsiste d'un travail manuel et pénible. Mais ce n'est point assez, il faut que l'on s'occupe d'une manière directe, active, efficace, d'instruire cette dernière classe de citoyens, déjà si fortement attachée à la patrie, et qui, par ses généreux sentiments, mérite de plus en plus qu'on s'occupe de son bonheur.

N'est-ce pas des mains de cette classe que le riche, en échange de son or, reçoit tout ce qui est nécessaire à ses besoins et même à ses plaisirs? S'il s'agit de main-

tenir la paix intérieure, cette classe intéressante ne fournit-elle pas une foule de citoyens bien intentionnés qui veillent avec zèle au maintien du bon ordre? S'il fallait quelque jour repousser les ennemis de la France; s'il fallait consolider par des victoires le glorieux édifice de nos libertés; enthousiaste de la gloire nationale, cette classe aussi ne ferait-elle pas sortir de son sein de nombreux défenseurs, des braves qui s'estimeraient heureux de verser leur sang pour la patrie et de se sacrifier pour la prospérité publique? D'ailleurs, que de fois n'a-t-on pas vu sortir des rangs les plus obscurs des hommes illustres qui ont commandé le respect et l'admiration aux gens des conditions les plus élevées, aux souverains même les plus superbes?

Ici que l'on n'aille pas mal interpréter ma pensée; qu'on n'aille pas croire qu'ennemi de l'ordre public, je veuille par une coupable popularité, en faisant l'éloge d'une classe estimable, lui inspirer un fol orgueil qui lui fasse oublier ses devoirs, et la remplisse des chimères de l'ambition. A Dieu ne plaise que je veuille jamais la pousser au désordre de l'anarchie et la détourner du chemin de l'honneur! Pour avoir de telles vues, il faudrait ne pas comprendre que l'homme, dans quelque condition qu'il se trouve, ne s'honore, ne se rend vraiment estimable, qu'autant qu'il s'acquitte ponctuellement de ses devoirs. L'artisan paisible qui exerce honnêtement sa profession, et qui, en sa qualité de français, sent que désormais la liberté doit être le partage de notre nation, est sans doute un homme utile et digne de l'estime publique; mais il ne doit pas oublier que cette liberté cesserait d'être la liberté,

si elle n'était appuyée sur la charte, sur les lois et par conséquent sur les garanties du bon ordre. Il sera l'objet d'une juste estime ; mais il ne devra pas trouver mauvais que l'homme d'une autre condition que la sienne, jouisse d'une considération acquise par des talents utiles, par d'importants services, par l'exemple du civisme et des vertus sociales. Français de tous les rangs, préservons nos cœurs du venin de l'envie, soyons animés par une bienveillance mutuelle, vouons-nous une estime réciproque en raison du zèle et de l'exactitude avec lesquels chacun de nous remplira ses devoirs de citoyen et les fonctions de son état. Qu'outre ces mots *liberté*, *ordre public*, notre devise porte également ceux-ci *union et force*, car c'est surtout par la concorde que nous affermirons notre bonheur. Imitons les anciens Romains, ces ennemis déclarés du despotisme, ces amis si ardents de la liberté : chez eux le génie et le mérite pouvaient se frayer une voie aux honneurs et aux premières charges ; mais d'ailleurs chacun dans sa condition savait concourir à la prospérité générale. Par l'effet d'une heureuse intelligence, les grands savaient défendre avec énergie les intérêts des citoyens de la classe plébéienne, et ceux-ci, entièrement dévoués à leurs patrons, leur rendaient appui pour appui, bienveillance pour bienveillance. Heureuse Rome, malgré les secousses qui t'agitèrent, ce fut en grande partie à cette échange de bons offices, à ces liens de concorde que tu dus ta puissance et ta prospérité ; ce ne fut que quand ces liens se rompirent que tu vis se hâter ta décadence et ton abaissement.

D'après les principes que je viens d'exposer, on con-

çoit que je ne regarde pas comme admissible l'idée d'une éducation uniforme pour les enfants et les jeunes gens de toutes les classes. Tout le monde ne peut exercer les professions qui exigent la haute instruction ; mais en même temps les laboureurs, les artisans, en un mot les hommes qui exercent des professions manuelles étant d'une utilité bien reconnue, il serait contraire à la raison que le gouvernement ne les envisageât pas avec intérêt et ne travaillât pas à améliorer autant que possible leur position. Ne serait-il pas convenable de leur offrir la connaissance des principaux devoirs qu'ils ont à remplir envers la patrie, des droits fondamentaux que leur donnent nos constitutions, et des moyens propres à leur faire exercer avec plus de succès leurs diverses professions ? Une telle instruction fortifierait dans tous les cœurs l'amour de la patrie, inspirerait le goût de l'ordre et du travail, accélérerait le perfectionnement des arts et des métiers ; et, par une conséquence nécessaire, procurerait à l'homme laborieux et sage une honnête aisance.

Pour arriver à ce but, il me semblerait d'une nécessité indispensable d'établir, aux frais de l'état, des écoles publiques, où l'on enseignerait généralement la lecture, l'écriture et l'arithmétique ; où l'on donnerait quelques notions de géographie et d'histoire de France ; où notre charte constitutionnelle, présentée avec des explications convenables, ferait partie de l'enseignement ; et qui, dans les villes et les endroits populeux, pourraient avoir encore plus d'extension, selon les besoins des localités.

En outre, il serait d'une grande importance de re-

chercher dans ces écoles les sujets doués de qualités heureuses et de dispositions remarquables, pour les admettre à recevoir l'éducation la plus élevée dans nos colléges nationaux. En effet, puisque tous les hommes ont une origine commune et sont égaux devant la loi, ne serait-il pas contraire à la raison, à la justice, que né avec de grandes qualités, doué de dispositions brillantes et animé par le feu du génie, le fils même du plus pauvre citoyen ne pût avoir quelque moyen de s'élancer hors de la sphère obscure où sa naissance la placé.

Que la patrie tende les bras au mérite et au génie; tout en agissant avec justice, elle y trouvera son compte.

Cet enfant, dont la figure barbouillée est accompagnée de deux yeux vifs et brillants, ira, peut-être un jour, comme l'orateur athénien dont le père était forgeron, défendre à la tribune les libertés et l'honneur de son pays. Ce jeune paysan qui, sous son bonnet grossier et sa blouse rustique, excite mon attention par sa vivacité et sa figure hardie; dans la suite, dépouillé de son grotesque accoutrement, paraîtra peut être à la tête de nos invincibles bataillons et saura montrer que sous le chaume peuvent encore naître des héros. Qui sait si cet enfant à physionomie heureuse que j'entends crier par les rues, *Voilà les nouvelles!* Ne pourra pas plus tard, nouveau Franklin, étonner le monde par son savoir et devenir en même temps un des plus fermes soutiens de l'indépendance de son pays? Voyez cet infortuné, fruit d'un amour coupable, qui dès sa naissance délaissé par une mère criminelle est

condamné au mépris et aux rebuffades du monde ; eh ! bien ! il pourra s'y soustraire honorablement. Comme l'illustre d'Alembert, doué d'un goût ardent pour les sciences, il devra à son génie d'être un objet d'admiration et d'estime; sa gloire couvrira la tache de sa naissance.

Il serait superflu d'en dire davantage pour faire sentir combien il serait juste et utile de rechercher le mérite jusque dans les classes les moins fortunées ; cependant ajoutons encore cette remarque dont la force nous semble concluante : si l'on facilitait le développement des heureuses dispositions, les sujets sortis des classes aisées feraient tous leurs efforts pour occuper avec honneur les postes vers lesquels leur naissance les appelle, ils craindraient de se voir supplantés par des hommes nouveaux, et ceux-ci, guidés par l'espoir d'obtenir des marques d'estime ou des places qui ne seraient données qu'aux plus dignes, ne négligeraient rien pour faire valoir leurs moyens et pour l'emporter sur leurs concurrents : il en résulterait une lutte qui aiguiserait pour ainsi dire les talents et le génie, enfin l'émulation, fortement excitée, occasionnerait, pour l'état, des avantages certains, prompts et immenses.

Avoir dans tous les rangs des citoyens dévoués et instruits, élever le mérite et le génie, perfectionner les arts et les métiers, assurer le bonheur individuel, et en même temps consolider la prospérité commune : tels seraient en somme les résultats d'une instruction sagement répandue. Espérons donc que bientôt on s'occupera énergiquement de jeter les bases d'un

enseignement qui, en se proportionnant aux capacités, peut conduire à des résultats aussi heureux et aussi désirables. En attendant, ne refusons pas un juste tribut d'éloges et de remercîments aux départements et aux communes qui ont déjà voté des fonds pour l'instruction primaire.

Un ancien élève du Lycée de Nantes.

MELLINET, IMPRIMEUR-ÉDITEUR.

TABLEAU DES OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES, *faites à Nantes, à 13 mètres d'élévation au-dessus du sol, et 44 mètres, à-peu-près, d'élévation au-dessus des eaux moyennes de la mer. — Baromètre réduit à la température de la glace fondante.*

JUIN 1831.

JOURS DU MOIS	MATIN, à sept heures. Phase de la Lune.	Barom. métriq.	Barom. ordin.	Therm. centig.	Therm. de Réau.	Hygr. à chev.	Vents regnant à midi.	SOIR, à trois heures. Barom. métriq	Barom. ordin.	Therm. centig.	Therm. de Réau	ETAT DU CIEL DURANT LE JOUR.
		mèt.	p. l.					mèt.	p. l.			
1		0,751	27,9,5	+16,2	+ 13	70	nord	0,754	27,10,3	+21,2	+ 17	Brume, nuageux.
2		0,758	28	+ 15	+ 12	63	n. n. e.	0,759	28,0,5	+22,5	+ 18	Soleil, vent, nuages.
3	☾	0,760	28,1	+16,2	+ 13	61	n. e.	0,761	28,1,4	+22,5	+ 18	*Idem, idem.*
4	3 h. 13'	0,762	28,1,9	+17,5	+ 14	59	n. e.	0,762	28,1,9	+26,2	+ 21	Soleil, temps calme.
5	soir.	0,765	28,3,2	+18,6	+ 15	59	n. e.	0,765	28,3,2	+27,5	+ 22	*Idem, idem, idem.*
6		0,762	28,1,9	+17,5	+ 14	60	nord	0,759	28 0,5	+22,5	+ 18	*Idem, idem,* nuages, vent.
7		0,759	28,0,5	+16,2	+ 13	60	n. e.	0,759	28,0,5	+ 20	+ 16	*Idem, idem, idem.*
8		0,759	28,0,5	+17,5	+ 14	58	n. e.	0,759	28,0,5	+22,5	+ 18	*Idem, idem.*
9		0,558	28	+17,5	+ 14	65	n. o.	0,757	27,11,6	+23,6	+ 19	Nuageux, vent, pluie le soir.
10	●	0,557	27,11,6	+17,5	+ 14	70	ouest	0,757	27,11,6	+22,5	+ 18	Nuageux, vent.
11	5 h. 45'	0,757	27,11,6	+18,6	+ 15	70	ouest	0,758	28	+27,5	+ 22	Nuageux, soleil, vent.
12	matin.	0,760	28,1	+ 20	+ 16	65	ouest	0,760	28,1	+27,5	+ 22	Soleil, vent.
13		0,751	28,1,4	+18,6	+ 15	68	n. o.	0,763	28,2,3	+22,5	+ 18	Nuageux, pluvieux, vent.
14		0,763	28,2,3	+17,5	+ 14	65	ouest	0,762	28,1,9	+22,5	+ 18	Soleil, vent, brume.
15		0,758	28	+ 20	+ 16	60	ouest	0,757	27,11,5	+25,6	+20,5	Soleil, vent.
16		0,757	27,11,6	+ 20	+ 16	61	s. o.	0,757	27,11,6	+22,5	+ 18	Nuageux, couvert, vent., pluvieux.
17	☽	0,761	28,1,4	+18,6	+ 15	65	s. o.	0,761	28,1,4	+21,2	+ 17	Nuageux, soleil, pluie, vent.
18	6 h. 53'	0,762	28,1,9	+ 20	+ 16	70	ouest	0,762	28,1,9	+ 25	+ 20	Nuageux, soleil, vent, petite brume.
19	matin.	0,759	28,0,5	+ 20	+ 16	65	ouest	0,759	28,0,5	+25,6	+20,5	*Idem, idem,* petite pluie.
20		0,763	18,2,3	+18,6	+ 15	60	ouest	0,763	18,2,3	+27,5	+ 22	Découvert, soleil.
21		0,763	28,2,3	+ 20	+ 16	58	e. n. e.	0,763	28,2,3	+27,5	+ 22	*Idem, idem.*
22		0,763	28,2,3	+ 20	+ 15	50	n. n. e.	0,763	28,2,3	+ 30	+ 24	*Idem, idem.*
23		0,763	28,2,3	+ 20	+ 16	50	e. n. e.	0,763	18,2,3	+ 30	+ 24	*Idem, idem.*
24		0,762	28,1,9	+17,5	+ 14	57	o. n. o.	0,762	28,1,9	+27,5	+ 22	Nuageux.
25	⊙	0,760	28,1	+17,5	+ 14	65	o. n. o.	0,759	28,0,5	+ 25	+ 20	Nuageux, vent, petite pluie.
26	3 h. 54'	0,755	27,10,6	+16,2	+ 13	65	n. o.	0,754	27,10,3	+ 25	+ 20	Légers nuages, soleil, vent.
27	matin.	0,759	28,0 5	+16,2	+ 13	55	ouest	0,761	28,1,4	+23,6	+ 19	Nuages, couvert, vent, petite pluie.
28		0,738	28	+17,5	+ 14	50	o. n. o.	0,758	28	+23,6	+ 19	Legers nuages, soleil, vent, petite pluie.
29		0,759	28,0,5	+16,2	+ 13	60	n. o.	0,760	28,1	+ 25	+ 20	Nuages, soleil, vent.
30		0,760	28,1,9	+16,2	+ 13	60	n. n. o.	0,762	28,1,9	+23,6	+ 19	*Idem, idem, idem.*

RÉCAPITULATION *jusqu'au 30 Juin 1831.*

Baromètre....	Plus grande élévation............	= 0,763 mili. = 28 p. 2,3 lig.
	Moindre élévation............	= 0,754 mili. = 27 10,8
Thermomètre.	Plus grand degré de chaleur............	— 24 Réaumur. = 30 centigrades.
	Moindre degré de chaleur............	+ 12,5 *idem.* — 15 centigrades.
Hygromètre à cheveux.	Plus grande humidité............	= 70 degrés.
	Moindre humidité............	= 50 degrés.

Jours dont le vent a soufflé.	
Du N..................	5
N.-E..................	5
E..................	2
S.-E..................	0
S..................	0
S.-O..................	2
O..................	12
N.-O..................	4

Nombre	
de beaux jours........	28
de couverts..........	2
de pluie............	8
de grêle............	0
de vent............	22
de gelée............	0
de tonnerre..........	0
de neige............	0
de brouillard........	3

HUETTE, *Opticien.*

MELLINET, IMPRIMEUR-ÉDITEUR.

REVUE

DE

L'OUEST,

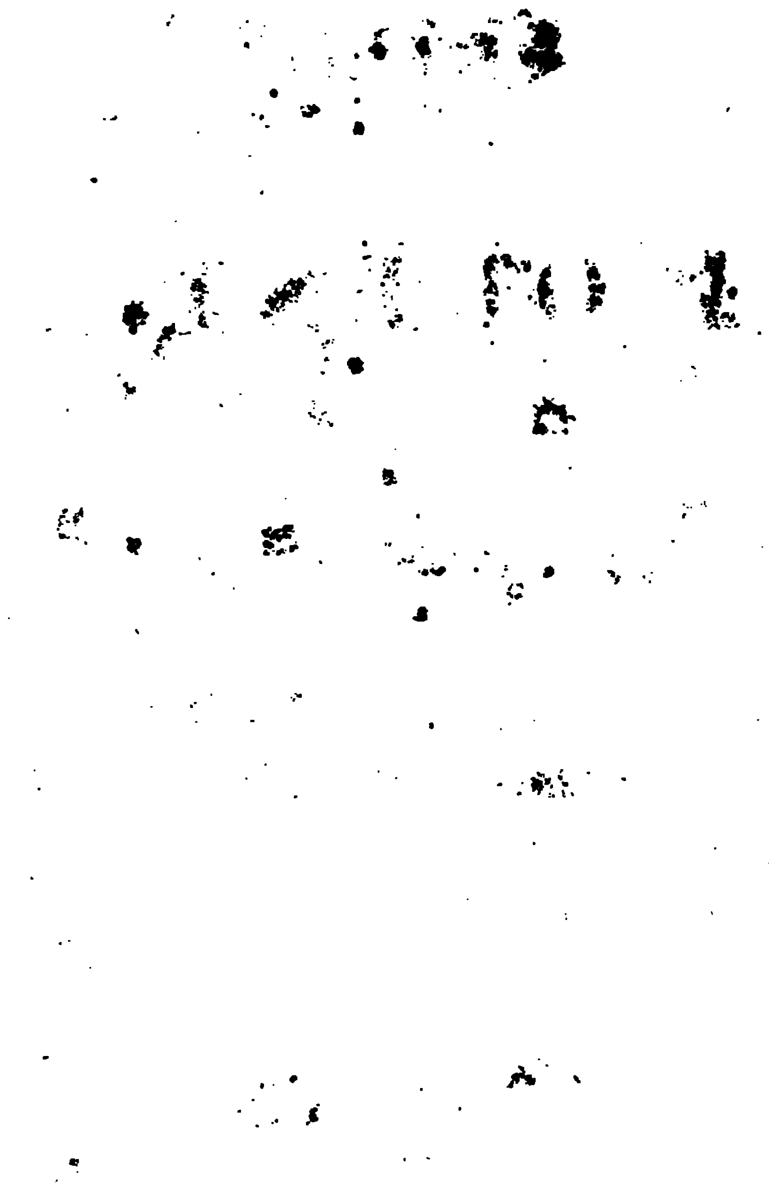
ANCIEN LYCÉE ARMORICAIN,

PUBLIÉ

PAR M. EMILE SOUVESTRE.

PREMIER VOLUME.

Nantes,
IMPRIMERIE DE MELLINET.
—
1831.



AVERTISSEMENT.

Des arrangements ayant eu lieu entre M. Mellinet, fondateur du *Lycée Armoricain*, et M. Emile Souvestre, ce dernier reste exclusivement chargé de la direction de ce journal qui devient étranger à l'ancien éditeur, et qui paraîtra désormais sous le titre que porte ce numéro : REVUE DE L'OUEST, *Ancien Lycée Armoricain*. Des collaborateurs d'un talent éprouvé sont assurés d'avance au nouveau recueil, et rien ne sera négligé pour le rendre digne de l'intérêt des lecteurs.

1.er Volume. An 1831. 1.re Livraison.

Revue de l'Ouest.

Prospectus.

Oh ! quand la liberté, dans l'Europe épuisée,
Mendiait un asyle, errante et déguisée,
Quand son saint nom, par nous, loin de tous les regards,
Se prononçait tout bas, la main sur nos poignards ;
Alors, qu'il était grand, qu'il était doux encore
D'avoir à son chevet son drapeau tricolore,
Caché près d'un mousquet qu'on venait de charger
Prêt à le déployer au moment du danger !
Car jeune, il est si beau, quand le but nous anime,
De se jeter, entier, dans un complot sublime,
D'y répandre son âme et d'y mêler ses jours,
De suivre une pensée en tous lieux et toujours !
Projets, incertitude, épouvante, espérances,
Fièvre du cœur qui fait sentir deux existences,
Sommeils interrompus par un rêve fatal,

Longues nuits que l'on passe attendant un signal !..
Oh ! qu'elle a de plaisirs et de douceur cachée
Cette vie en suspens sur un gouffre penchée,
Palpitante, terrible et telle qu'il la faut
A l'âge où le sang bout, ou dans le cœur trop chaud
La force qui déborde appelle les tempêtes,
Où nous pourrions porter un monde sur nos têtes !
Ah ! que de fois alors aussi moi j'ai rêvé
Ce projet, par le peuple en trois jours achevé !
Que j'eusse alors voulu pour la France trompée
Saisir du moins la plume à défaut d'une épée
Et d'un vers insultant fouettant leur lâcheté
Condamner nos tyrans à l'immortalité !
Mais maintenant que sert à la muse inutile
De poursuivre contre eux une guerre stérile,
De combattre toujours un fantôme éclipsé ?
Où le péril n'est plus, le courage a cessé.
Par les geoliers long-temps nos lyres détendues
Aux barreaux des cachots ne sont plus suspendues ;
Le peuple a replacé ses pavés souverains,
Du sang qui les tachait il a lavé ses mains ;
Comme un lion repu qui, l'œil doux et tranquille,
Sur ses ongles puissants se repose immobile,
Oublieux du passé supportant le présent,
Sans craindre désormais l'avenir, il attend.
Allez donc vous qu'anime une trop vive flamme,
Créer de vains combats, y dépenser votre âme ;
De notre liberté, gardiens inquiets,
Poursuivez un triomphe assuré désormais !
Pour moi, de vos débats spectateur pacifique,
J'abandonne à vos mains la plume politique ;

Lorsque la paix revient, laissant votre drapeau;
Soldat obscur, je puis rejoindre mon hameau,
Retrouver du passé les molles habitudes,
Nos jours entremêlés de repos et d'études,
Et, reprendre à l'écart des deux camps éloignés,
Mes travaux et mon luth long-temps abandonnés. (1)

Mais, tandis qu'un écho de nos derniers orages
Gronde encor sourdement, vous qui loin des rivages
Abritez vos loisirs de la foudre et des vents,
D'un culte qui délaisse adorateurs constants;
O mes premiers amis, ô mes jeunes poëtes (2),
Je reviens partager vos travaux, vos retraites;
De vos muses, encore, ouvrez-moi les trésors,
Unissez vos talents à mes faibles efforts;

Ah! venez, s'il se peut, rendre à notre Lycée
Ses succès d'autrefois et sa gloire éclipsée;
Vieux breton qui naquit dans de plus heureux temps,
A vous jeunes Bretons, il tend ses bras mourants!
Qu'il soit un dernier port aux lettres exilées:
Quelques âmes encor dans la foule isolées
Qui se lassent aux cris des partis en fureur
Peut être de vos chants aimeront la douceur.

Venez donc souvenirs, esquisses du génie,
Récits tristes ou gais, hélas! comme la vie,
Ah! venez vous presser, ah! tombez de leurs cœurs
Ou colorés d'amour, ou pâles de douleurs;
Faites-moi retrouver dans leurs œuvres amies

---

(1) M. *Emile Souvestre* a abandonné la rédaction d'un journal politique pour s'occuper entièrement de travaux littéraires.

(*Note de l'ancien éditeur.*)

(2) *Edouard Turquety*, *Hypolite Lucas*, *Evariste Boulay-Paty*, etc., etc.

Lorsque ... votre drapeau,
... mon hameau
... (1)

Ce charme qu'exhalaient leurs longues causeries,
Quand, penchés sur mon bras, tout bas ils me parlaient,
Que dans leurs voix, leurs yeux, des cœurs d'hommes
[brillaient
Quand leur accent plus vif exerçant son empire
Provoquait à leur gré mes pleurs ou mon sourire,
Et qu'ardents ils montraient à mon œil éperdu
Un avenir brillant... qu'hélas je n'ai point vu !
Et vous qui respirez comme une fleur la vie,
Qui ne cherchez partout qu'amour et poésie,
Vous qu'un bal énivrant dans ses flots [illegible]és
Entraîne quelquefois insouciants, charmés;
Puis qui, les bras croisés et vos têtes penchées,
Le soir aimez marcher sur des feuilles sechées,
Qui venez au foyer, l'hiver, au bruit du vent,
Ecouter une vieille en berçant un enfant,
Ou pensifs, près des flots, suiv e au loin dans l'espace
Une voile qui fuit, un nuage qui passe;
Qui, loin de tout fracas, doux oiseaux des forêts
Ne cherchez que des fleurs, des chants et de la paix;
Ah! c'est à vous surtout que ce recueil s'adresse,
A vous étincelants de force et de jeunesse,
Qui sentez, qui pensez, et dont le cœur ardent
Résonne comme un luth sous chaque sentiment;
A vous ce livre, à vous !....
Quand la route trop rude,
Ne vous montrera plus que pleurs et lassitude;
A ces heures d'angoisse, où dans le cœur flétri,
Sous le vent du malheur l'espérance a tari;
Alors, vous le lirez! Alors sa voix amie
Vous parlera tout bas d'espoir et d'harmonie,
Et nous endormirons votre cœur dans un chant,

Comme une jeune mère endort un jeune enfant !....
Mais quelquefois, pourtant, ces esquisses légères
Laisseront une place aux essais plus sévères ;
La tranquille raison, sérieuse et sans art,
(Comme un de ces discours que parfois un vieillard
Vient jeter au milieu des entretiens frivoles)
A ces chants mêlera quelques graves paroles ;
Car, près de l'avenir, en face du passé,
Entre deux infinis dans le présent placé,
De pensers inquiets qui pourrait se défendre,
Quand les peuples partout grondent, lassés d'attendre,
Et que d'un long travail le vieux monde agité
Enfante dans le sang la jeune liberté ?
Mais pures, même alors, de passions haineuses,
Lorsque pour un instant nos pages moins rêveuses
Parleront des progrès d'un monde positif,
Qui, toujours arrêté, cherche un élan plus vif ;
En appelant la foule à penser, à connaître,
En formant quelques vœux, quelques projets peut-être ;
Nous n'oublierons jamais qu'aux partis étranger,
L'esprit doit de plus haut voir le monde, et juger ;
Nous n'oublierons jamais, loin de notre montagne,
La franchise de cœur de la vieille Bretagne ;
Car, hommes du désert et grandis près des flots,
Nul ne nous enseigna l'art de ce monde faux ;
Mais nous avons appris, tout enfants, de nos mères
Ces mots que nos aïeux traçaient sur leurs bannières,
Dont l'on entend encor nos rochers retentir :
« Mourir plutôt que s'avilir (1). »

E. SOUVESTRE.

---

(1) *Potius mori quàm fœdari* : C'est une vieille devise bretonne.

Musique.

L'ORGANISTE DE SAINT-POL-DE-LÉON.

Vous voyez de loin une petite ville apparaître sous un ciel bleuâtre, avec ses cinq clochers de granit dentelé, ses petites maisons jaunies, ses vieux manoirs aux portes cochères, ses rues mal pavées et ses calvaires couverts de mousse.

Et là, il y a de belles jeunes filles aux yeux noirs comme des Andalouses, qui vont à la messe pour voir de jeunes séminaristes, et qui disent bien dévotement leur rosaire en écoutant une déclaration d'amour.

C'est Saint-Pol-de-Léon, au fond de notre brave Bretagne, Saint-Pol de-Léon, où les jeunes gens font maigre, et ont des maîtresses.

Que j'avais pensé de fois à cette bonne ville; dans mes courses avantureuses, que de fois j'étais retourné en idée à ce *champ de la Rive*, où j'étais venu si souvent tendre des gluaux et agacer les jeunes filles qui gardaient les troupeaux! Et j'allais le revoir! J'approchais... J'approchais.... Je voyais déjà à ma droite le cimetière avec ses trois bouleaux et ses niches de granit; le pavé résonnait sous les pas de mon cheval.... J'étais arrivé.

C'était Saint-Pol-de-Léon, c'était ma bonne vieille ville telle que je l'avais laissée ; des prêtres qui passaient sur les places, des enfants en prière aux pieds d'une croix, et de vieilles femmes filant sur le seuil des portes. Costumes, maisons, habitudes, rien n'avait changé ; depuis cinq cents ans, tout était là à la même place. On eût dit une ville du XV.e siècle oubliée par le temps dans un coin de l'Armorique.

Rien n'était changé !... que les êtres que j'avais connus. Une génération avait disparu depuis mon départ ! Je passai devant la porte de ma vieille nourrice.... Ma vieille nourrice était morte.... Je pressai le pas de mon cheval, et j'arrivai à l'auberge de la grande place.

Rien n'était changé.... Et cependant comme tout me paraissait différent ; ces maisons qu'enfant je trouvais si belles, qu'elles me semblaient chétives maintenant ! Mais aussi, n'avais-je point vu tous les prodiges de nos grandes villes, les palais de nos Rois, les Panthéons de notre capitale ? — Le seul effet de l'expérience est de nous ôter les naïves et faciles admirations du berceau.

Je quittai bientôt l'auberge ; je voulais visiter tous les endroits qui me rappelaient quelques souvenirs. Mes pas se tournèrent d'abord vers l'église : c'était là que bien jeune j'avais prié près de ma mère. Je me souviens encore du bonheur que j'éprouvai le jour où l'on me donna un livre de messe avec de belles gravures coloriées. Comme j'y lisais avec ardeur, comme ma foi était vive! Lorsque j'avais fâché ma mère et qu'elle avait

refusé de m'embrasser comme je demandais à mon bon ange de ne plus m'abandonner ! J'étais là encore comme autrefois assis près d'un des piliers verdâtres de *Kersautou*; mais le vent du monde avait soufflé sur mon âme ; il y avait éteint la foi Ce n'étaient pas des consolations que je venais chercher dans cette église, car j'avais oublié à prier, mais seulement quelques souvenirs d'enfance auxquels je pusse réchauffer ma pauvre vie si froide et si décolorée. — Oh ! pourquoi n'avais-je point gardé mes croyances d'alors ! Qu'avait mis la raison à la place des rêves consolants de ma religion d'enfant? Quel plaisir avait remplacé ceux de ces jours où je venais le soir écouter les chants du *Salut* et l'orgue de ma paroisse ? Une orgue.... je n'en avais point entendu depuis ce temps, et pourtant rien n'avait pu me faire oublier l'impression que produisait autrefois en moi sa simple harmonie. Il était encore là cet orgue qui avait charmé mon enfance; mais muet et noirci par le temps. Avait-il donc aussi lui perdu sa voix qui autrefois vibraient si claire, si jeune, si mélodieuse ? avait-il vieilli comme moi ?....

J'aurais donné tout au monde pour l'entendre alors : Je restai malgré moi les yeux fixés sur le fond de l'église où il était suspendu.

J'avais la tête penchée, l'œil fixe, et j'étais plongé dans une profonde rêverie.... Mon âme, emportée dans le passé, s'était rajeunie à la fraîcheur de ces voûtes saintes ; elle entendait encore comme un retentissement lointain de cette harmonie sacrée que j'avais tant aimée.

Tout à-coup..... Ce n'était pas une illusion !.... Des sons réels, mais lents, éloignés, entrecoupés, se font entendre..... Je lève la tête.... C'était au-dessus de moi.. C'était de cet orgue! — Je sentis mon cœur battre aussi vivement, que si une douce main de jeune fille eût furtivement effleuré la mienne.

Les sons, d'abord faibles, incertains, avaient pris peu à peu plus d'énergie, et formaient une sorte d'introduction large et majestueuse. Une marche savante de basses appuyait quelques notes simples, mais heureusement jetées sur ce magnifique accompagnement. Bientôt le caractère grave des intonnations sembla fléchir sous une pensée plus tendre et plus triste. Quelques transitions chromatiques vinrent en altérer la majestueuse régularité, et tout-à-coup du milieu de cette austère mélodie, un *motif* suave, mélancolique, ravissant, chanté par les plus douces voix de l'orgue, s'éleva mollement ; vous auriez dit un refrain de pâtre romain tombant avec le vent du haut des monts Aventins sur les campagnes latines : les notes s'éloignaient, se rapprochaient aiguës ou basses, lentes ou pressées ; par instant, on eût cru qu'elles s'égaraient au loin au milieu des feuillées et des cascades pour revenir bientôt plus folâtres, et comme imprégnées de la fraîcheur du soir et des brises odorantes du Tibre. Puis un accent plus vif, plus ingénu, vint se mêler à leur mollesse, les légers nuages de tristesse s'en effacèrent; et vague, incertaine, fluide, l'harmonie prit je ne sais quelle douceur éolienne: c'était quelque chose déchevelé, d'aérien ; il y avait dans tout cela du Bengali, de la jeune fille, et du Rossignol.

Les derniers sons avaient cessé de vibrer depuis long-temps, que j'étais encore là dans l'extase de la surprise et du ravissement, la tête penchée, la poitrine haletante : Qui avait pu deviner ainsi mes désirs ? Quelle main invisible avait crée cette admirable composition qui était venue saisir mon âme au moment de l'attendrissement, avec une sorte d'intelligence surnaturelle. Ah ! cette improvisation si soudaine, si passionnée, si savamment gracieuse, si délicatement profonde, ce ne pouvait être l'ouvrage que d'un ange ou d'une femme. !

Une femme !..... Cette idée seule gonflait ma poitrine !..... — Tout-à-coup, j'entends le bruit d'une porte qui se ferme, on descend l'escalier de l'orgue, je vais voir l'enchanteresse !.....

Je m'élance, je monte trois marches d'un seul bond. — Et je recule épouvanté.

J'avais reconnu le vieil organiste de la cathédrale.

Qui n'a connu *Santerre* le vieil organiste ; *Santerre*, l'ivrogne, comme disaient les bonnes femmes du quartier ; *Santerre*, le grand musicien, comme répétaient les chantres de la paroisse.

Qui ne s'est amusé, au moins une fois dans son enfance, à accrocher à sa perruque de laine rousse une queue de papier artistement frisée ?

Qui n'a ri de voir sa grosse figure barbouillée de tabac, son chapeau de marguillier, ses deux bras arqués, qu'on eût pris pour deux doubles croches, et ses jambes gracieusement arrondies comme deux clefs *de fa* renversées ?

Et pourtant quelques vieillards assuraient qu'autre-

fois *Santerre* avait été tout autre ; qu'il y avait eu un temps où l'on disait de lui : le beau *Santerre*, le spirituel *Santerre* ; car alors il était riche, il était jeune, et il entendait la voix du génie qui l'appelait à être quelque chose. Il avait parcouru l'Allemagne et l'Italie pour étudier la musique à son berceau. Mais là il avait connu une femme ; il l'avait aimée de cet amour que l'on n'a qu'une fois dans la vie (quand on l'a une fois) et tous ses projets de gloire avaient été oubliés.

Plus tard, cette femme mourut : alors Santerre, après avoir long-temps cherché en vain à remplir le vide horrible qui s'était fait dans sa vie, l'avait comblé avec de la boue : il s'était fait ivrogne pour noyer son âme et ses souvenirs.

Et au bout de quelques années Dieu lui avait fait la grâce de devenir presque fou, et de plus, organiste de la cathédrale de Saint-Pol-de-Léon.

C'était une belle histoire qu'on m'avait souvent contée dans mon enfance.

Je renouvelai connaissance avec l'organiste, et je le menai à mon auberge.

. . . .

Il eût fallu nous voir, les deux coudes appuyés sur une table, ayant entre nous une bouteille de vin de Bordeaux, et causant du temps où *Santerre* m'apprenait à jouer de la guitare pour accompagner ma cousine, qui chantait si bien ; ma belle cousine dont le cœur était si noble, l'esprit si élevé, et que j'avais vu marier à un commis à cheval des droits réunis ! Ce souvenir m'arracha un gros soupir, et Santerre avala un grand verre de vin.

Puis, de sujets en sujets, nous vînmes à parler musique, et je demandai à ce pauvre organiste ce qu'il pensait de la régénération musicale en France ; car, au fond de la Bretagne, à Saint-Pol où il n'y a que trois jeunes personnes qui pincent de la guitare, et un officier de santé qui joue de la flûte, Santerre, l'organiste, s'était tenu au courant de tout ce qui avait paru à Paris.

Mais quand je lui vantai avec enthousiasme mes auteurs de prédilection, il haussa les épaules, cligna de l'œil, balança trois fois son verre demi-plein, l'avala d'un seul trait, et fit claquer sa langue contre son palais.

C'était une profession de foi, je la compris : Santerre n'aimait pas la nouvelle musique.

Alors, je lui parlai de Rameau, de Lulli, de tous nos vieux compositeurs, et le vieil organiste recommença sa profession de foi.

Santerre n'aimait pas non plus la vieille musique.

Qu'aimait-il donc ?.....

— Oh ! Il faut l'avoir vu la perruque renversée, les lunettes de travers, sur son menton une roupie et une tache de vin, il faut l'avoir vu, le vieil organiste, à demi-ivre et ses paupières rouges écarquillées par l'enthousiasme, parler de musique comme il l'avait sentie dans sa jeunesse, comme il la comprenait encore quand la chaleur factice du vin faisait circuler plus vite le sang de ses vieilles veines.

Et qui pourrait espérer de rendre ces paroles vives et ardentes sortant d'une bouche sans dents, cette exaltation de poëte habillée en chapeau à trois cornes et en

culotte courte, ces expressions de fraîches et virginales rêveries vous arrivant avec les bouffées d'une haleine enivrée ?...

C'était une scène à la *Shakespeare*, à la *Walter Scott*, à la *Victor Hugo*; l'âme de *Dona Sol* (1) dans le corps *de Quasimodo* le sonneur de cloche. (2)

Et pourtant j'ai retenu quelque chose de ce qu'il me dit, et je le rapporterai. — Mais, hélas! pauvres pensées, je n'ai gardé que vos silhouettes, il fallait vous voir en face et coloriées d'inspiration comme je vous vis à cette table d'auberge qui n'avait que trois pieds et sur laquelle je m'appuyais avec Santerre l'ivrogne. N'importe je continuerai. . . . .

. . . .

La musique, me dit-il après un silence, est comme la religion. Ceux qui s'en occupent le plus sont ceux qui la comprennent le moins. Il y a beaucoup de dévots et peu de cœurs religieux, beaucoup de musiciens et peu d'artistes...... — La musique, c'est l'âme révélée par ses cris, c'est la nature exprimée par ses voix mystérieuses. Partout où il y a un bruit et dans ce bruit un langage, là il y a de la musique. Elle est dans les murmures de nos baies, dans les bruissements de nos bruyères dans les plaintes de nos goëlands marins; dans la voix de la jeune fille qui vous dit *à demain*! en vous suivant de yeux. Malheur à celui qui ne

---

(1) Personnage de *Hernani*.

(2) Personnage de *Notre Dame de Paris*.

comprend pas cette langue secrète que parle la nature autour de lui. Malheur à lui si chaque émotion, en tombant dans son cœur, n'y réveille pas comme un écho harmonieux. Au-delà du monde réel dont les images frappent nos sens, dont les conséquences s'expriment par notre langage il est une autre sphère de sentiments vagues et insaisissables, de pensées sans représentations matérielles; un autre monde de rêves, de fantômes, où tout flotte comme d'obscures reminiscences d'un passé incertain; un univers d'anges de démons, d'espérances, d'amour où rien n'a de nom connu dans les langues humaines; et c'est cet univers dont la musique est le langage. Expression ardente de tout ce qui est vague dans la nature de l'homme, langue sans mots où chaque son est une âme entière, écho du ciel laissé sur la terre comme pour lui révéler une sphère supérieure! ah! si les hommes avaient su le comprendre, s'ils ne lui avaient point ôté le caractère de sa sublime origine..... s'ils n'avaient point fait un art de ce qui était inspiration, un métier de ce qui était un art. Ou sont-ils ceux qui connaissent encore cette langue d'idéalité et de songes? Qui sait encore la parler? — Et pourtant il y a de par le monde environ trois mille encaisseurs de notes qui savent faire leurs quatre règles avec des noires et des croches, battent la mesure aussi exactement qu'un balancier de machine à vapeur, qui font des majeurs et des mineurs, comme on fait des souliers pour homme et pour femme! Qui composent un poëme musical aussi régulièrement qu'une St. Polaise broche une paire de caleçons...... Et ces hommes-là s'appellent des artistes, et ce qu'ils font s'appelle de la musique!

Mais prenez l'un d'eux par le bouton de l'habit, je dis l'un des plus illustres, l'un des plus chauds de jeunesse et de succès ; menez-le dans une embrasure de fenêtre, et demandez-lui où il a étudié la vie humaine, où il est allé écouter les voix murmurantes de la nature, comment il s'y est pris pour faire résonner les fibres du cœur comme les touches d'un piano !... Et vous le verrez, le fier jeune homme, sourire avec dédain dans son col empesé, et il vous parlera du conservatoire, de contre-point et de renversements des basses ; car des maîtres qui ont transmis l'art comme une étude d'avoué, il s'est trouvé musicien après avoir étudié cinq ans sous M. Fétis, comme on se trouve avocat au bout de douze inscriptions.

Mais le poëte-musicien, celui qui parle avec des sons, qui pleure, qui rit avec des notes, ne le cherchez pas au milieu de notre société de gaze et de paille de riz ; ne le demandez pas dans nos écoles, où l'on démontre le génie ; dans nos salons, ou l'on enseigne la grâce ; allez plus loin, dans les lagunes de *Venise*, sous le ciel si chaud, si brillant d'Italie, dans cet *Eldorado*, où semble toujours résonner un atmosphère harmonieux ; allez au milieu des vallées rêveuses de l'Allemagne, au fond de ces universités, monastères de la pensée, où tant de jeune exaltation fermente au milieu d'une vie grave et recueillie ; c'est là que vous trouverez ceux qui savent encore bégayer quelques mots de cette langue perdue ; c'est là que vous rencontrerez encore de ces âmes qui s'usent à sentir et à chercher, et qui se consument dans la solitude comme les lampes du sanctuaire.

. . . .

Dans cette mansarde enfumée, le voyez-vous ce pauvre jeune homme assis devant son piano ouvert ? La maladie a amaigri les doigts qui se promènent engourdis sur les touches d'ivoire. Ses yeux sont caves, son front pâle et penché. Le soleil vient de se lever, un peuplier se balance devant la fenêtre, et un oiseau matinal chante à la cime. L'artiste sent encore en lui quelque chose qui remue, qui palpite; il a retrouvé son cœur pour un instant. — D'abord, quelques accords mélancoliques, doux, pensifs, se succèdent.... confusion harmonieuse d'une âme malade qui retourne un moment à la vie; encore faible, languissante: mais elle a senti l'air de l'existence.... Elle s'anime.... Les accords deviennent plus vifs, plus pressés, plus palpitants : c'est un réveil. L'artiste a relevé sa tête de la tombe.... Hélas! elle est courte cette exaltation de la muse affaiblie... Bientôt de plus doux pensers sortent de cette tumultueuse résurrection. — Un souvenir pénètre, se glisse doucement dans son âme, et pendant que les cordes basses murmurent encore sourdement, comme une mer qui s'appaise par degré, un air suave, champêtre, surnage, s'élève.... Un air qui parle d'enfance, de fleurs, de patrie, de premiers attachements; un air qui dit : J'ai eu une mère qui m'a endormi sur ses genoux, une petite maisonnette près d'un bois, et une jeune fille qui a passé sa main dans mes cheveux. Comme elles sont légères et simples les notes qui chantent ces doux souvenirs; comme elles glissent avec un gracieux abandon sur ces basses veloutées et régulières comme des jours heureux. Puis entendez-vous insensiblement cette harmonie s'échauffer ?

. . . .

comme le mouvement se presse, comme le chant parcourt des intervalles plus grands ? La passion est venue se jeter au milieu des molles rêveries : c'est la jeunesse dans toute sa fougue, dans toutes ses ardentes palpitations ; c'est le souvenir de ces jours où l'artiste voyait dans la foule deux yeux noirs fixés sur lui seul, et au loin une couronne. Mais tout meurt par degré ; l'âme exaltée est retombée sur elle-même ; à peine quelques accords mornes et fatigués se traînent encore....Enfance, jeunesse, mère, amante, tout est passé. L'artiste sent la langueur qui parcourt tout son être ; l'avenir s'est refermé pour lui : une tombe est là sous ses pieds ! — Oh ! Comme elle sera accablante cette pensée de la mort, au moment où tant de vivantes illusions enchantaient la vie.... Comme le chant d'adieu de l'artiste deviendra triste et attendrissant ; comme il aimera à revenir souvent sur la même pensée, à répéter *adieu* à chacun de ses rêves, à chacune de ses espérances ! — Puis enfin, quand il aura épuisé toutes les formes du regret, laissez son harmonie s'éteindre entrecoupée et plaintive ; laissez-la s'affaiblir, se perdre comme les derniers soupirs d'un mourant !

Ce jeune homme, c'est *Hayden*, pauvre et malade dans un grenier de l'hôtel de *Niccolo de Martines* à Vienne ; c'est *Weber* obscur encore, et sentant sa gloire qui lui échappe avec la vie.

Le vieil organiste s'était ranimé en parlant ; ses lunettes étaient retombées sur l'extrémité de son nez taillé en coloquinte ; sa perruque rousse s'était à demi-retournée, et laissait passer trois mèches blanches de cheveux gras.... — Je restai partagé entre l'impression

poëtique qu'avait faite en moi sa véhémente improvisation, et l'impression nouvelle que produisait son attitude grotesque.... Et malgré moi, un rire retenu vint entr'ouvrir mes lèvres.... Je ne sais si le vieux Santerre l'aperçut ; mais tout-à-coup le feu qui brillait dans ses yeux s'éteignit.... Il fit un mouvement de dépit, comme s'il eût eu honte de s'être ainsi abandonné à des rêves depuis long-temps délaissés. — Je suis fou murmura-t-il en haussant les épaules, à boire: et il me tendit son verre, que je remplis.

Je ne pus obtenir de lui un mot de plus sur la musique; il continua à boire jusqu'à ce qu'il se fût endormi sur la table de l'auberge.

. . . .

Au moment où j'écris cet article, *Santerre* le musicien est mort depuis trois ans à l'hôpital. Il y a environ six mois que, me trouvant à Saint-Pol-de-Léon, je voulus connaître le lieu où il avait été enterré ; mais un fossoyeur me dit que ses os avaient depuis longtemps été exhumés pour faire place à un autre cadavre, vu que personne n'avait payé l'emplacement de son tombeau.

Ainsi les pauvres n'ont à eux aucune place sur cette terre, pas même celle d'une tombe !....

E. SOUVESTRE.

Un Salon Classique à Paris,

[redacted] 1829.

C'était encore en 1829 un sepctacle curieux qu'un salon classique à Paris. Vrai musée conservateur de nos anciemnnes gloires, là toutes les réputations vieillies depuis cinq ans, tous ces génies qui avaient eu trente ans le monopole de la célébrité venaient se remuer, se confondre.

Et tous ces grands débris se consolent entre eux.

Vieux fournisseurs, vieux généraux, vieux peintres, vieux musiciens vieux poëtes, vieux savants; presque tous académiciens, tous hommes qui avaient vu quatre gouvernements, dont plusieurs avaient eu quatre opinions et qui, restes vivants d'une époque qui appartenait déjà à l'histoire, semblaient n'avoir vécu jusqu'alors que pour voir s'ajouter à tant de destructions celle de la monarchie des arts dont ils avaient été si long-temps les fonctionnaires privilégiés. Je me rappelle encore avec quelle chaleur, quelle indignation on parlait dans ces réunions des efforts tentés par l'école romantique. Quelques hommes, tels que Duval, Perceval, Andrieux mettaient dans leurs attaques de la bonne foi et du bon sens, mais chez la plupart perçait le dépit jaloux d'écrivains habitués au succès, et que la vogue abandonne tout-à-coup.

Les autres sont comme les coquettes, ils leur faut une cour, même quand ils ont vieilli : bien peu savent prendre leur parti là-dessus.

Parmi les plus acharnés ennemis du romantique se trouvait M. *Arnault* père, qui, encore tout doré de la gloire d'un exil récent, promenait alors dans les salons de Paris les souvenirs de son infortune avec une dignité toute tragique. On eut dit *Marius* de retour des marais de *Minturnes* J'avais déjà vu M. *Arnault* au foyer du Théâtre Français, où j'avais été à même de remarquer sa tête carrée, ses formes d'auvergnat, son tout impérieux et emporté. Peu d'hommes possédaient aussi peu que lui le talent de se faire aimer. Il y avait dans ses habitudes, dans toute sa p ersonne quelque chose d'égoïste, de roi d'Alexandrin comme dans ses vers; peut-être la persécution avait-elle aigri son caractère. Quoi qu'il en soit, je me souciai peu de faire sa connaissance, et quoique j'eusse occasion de le rencontrer souvent, je ne me rappelle pas lui avoir adressé une seule fois la parole. J'avoue cependant que la première fois que je le vis, j'éprouvai un mouvement de curiosité et d'intérêt : Je me rappelais avoir vu son nom sur le testament de *Napoléon*.

Venait ensuite pour contraste de l'auteur de *Germanicus*, le bon *Andrieux*; maigre, grêle, pointu comme une épigramme de quelque côté qu'on le prît ; parlant si bas qu'on l'entendait à peine, et qui, comme le disait *Alexandre Duval*, paraissait depuis vingt ans prêt à recevoir *l'Extrême-Onction*. Il s'occupait alors à refaire quelques vers du *Lutrin* de *Boileau*; un mot le peindra tout entier : on disait qu'il travaillait depuis

dix ans à une tragédie (*Junius Brutus*), et vivait trois jours avec un œuf mollet. Mais la douceur des mœurs et la bonté du cœur tempérait chez lui l'ardeur classique; et de tous les anti-romantiques, c'était peut-être le plus raisonnable. Ami des jeunes gens, il causait volontiers avec eux; c'était un vrai bavardage de vieillard, mais spirituel, indulgent et facile. Il contait bien, quoiqu'un peu longuement, et avait la mémoire riche d'anecdotes littéraires. Il avait été ami de *Ducis* et de *Colin d'Harleville* dont il ne parlait jamais que les larmes aux yeux.

Près d'*Andrieux*, et sur la même ligne, je placerai *Drooz*, grand, sec, pâle, métaphisicien sentimental et excellent homme, qui parlait peu, ne pensait guère et ne riait plus. Il avait acquis parmi les vieilles illustrations une de ces froides réputations résultant de ce que l'on appelait *des succès d'estime*. Son essai *sur le bonheur* passait pour un ouvrage pur et académique, et l'on sétait plu à y retrouver l'élégance grammaticale de *Fontane*. Du reste, l'on disait le *bon Drooz*, comme le *bon Andrieux*, et sa figure grave et honnête ne démentait pas cette honorable épithète.

Je l'ai rencontré plusieurs fois dans les sallons, mais je ne me rappelles pas l'avoir entendu parler.

En récompense, M. Jouy ne déparlait pas. M. Jouy, doué d'une éternelle jeunesse et d'une éternelle faconde, qui, après *M. Casimir Périer*, avait les jabots les mieux empesés de *Paris* et dont la grosse et joyeuse figure entourée de boucles grisonnantes, ne perdait jamais je ne sais quelle grâce classique, quelle galanterie de Madrigal qui lui convenait à ravir. *M. Arnault* et lui

ne se parlaient qu'avec une sorte de vénération réciproque fort plaisante, et ne s'écrivaient jamais sans mettre au haut de la lettre : *mon illustre ami.* Quand *Racine* écrivait à *Molière*, disait à ce sujet Andrieux, il l'appelait tout simplement *mon cher Poquelin.* Du reste, les plaisanteries ne manquaient pas à l'auteur de *Sylla.* Ses confrères répétaient tout bas avec une sorte de compassion maligne qu'il s'était ruiné en imprimant ses œuvres complètes, et l'on riait de bon cœur de son nouveau roman (*Cécile ou les passions*), qu'il avait annoncé lui-même comme quelque chose de supérieur à la *nouvelle héloïse.* J'entendis cependant M. *Kératry* lui faire compliment sur cet ouvrage, espérant en retour qu'il lui parlerait de *son dernier des Beaumanoir;* mais l'amour propre est égoïste. M. *Jouy* reçut le compliment de notre pauvre compatriote comme le paiement d'une dette et non comme un prêt; et ne dit pas un mot de la *tour d'Elven.*

Puisque j'ai écrit le nom de M. *Kératry*, disons-en de suite quelque chose.

Quel Breton ne connaît pas l'habit marron de M. Kératry? Il est presque aussi célèbre que ses ouvrages; ajoutez-y une culotte de nanquin, des bas chinés, des souliers carrés, et sur tout cela une figure représentant assez exactement une poire ridée, vous aurez M. *Kératry* tout entier. On ne ne peut reprocher à l'honorable député ni modestie, ni éloquence ; car c'est le *moi* chanté sur tous les tons et dans la plus pauvre musique!.... Une sorte de courage parlementaire qu'il s'était fait à grand' peine et en vainquant son naturel peureux, avait acquis à cette époque à M. *Kératry* une

petite popularité qu'il a perdue depuis assez maladroitement. M. *Kératry*, maintenant ennemi si prononcé de cette jeunesse séditieuse des Écoles, la défendait alors, et paraissait en faire un cas tout particulier. Je me rappelle encore les ovations qu'il se faisait préparer par nous, chaque année, au *Banquet Breton* dont il s'était créé le président perpétuel.

(*La suite au prochain numéro*).

Le Pouvoir des Fables,

CONTE POUR LES JEUNES GENS A MARIER.

Alfred avait une belle main, faisait des romances, peignait des fleurs, et jouait de la flûte; enfin, c'était un jeune homme accompli; aussi, sa vieille mère, qui ne savait que lire et écrire tout juste, avait souvent prédit à ses voisins que son fils était destiné à quelque chose d'important dans le monde, et elle l'avait répété tant de fois que le jeune homme s'était persuadé que cela devait arriver aussi incontestablement que la fin du monde. Cependant, il se trouvait âgé de 24 ans, sans fortune et sans emploi, attendant toujours que son ange gardien le conduisît par la main à quelque ministère ou à quelque direction générale. Rien n'attriste comme l'oisiveté, aussi Alfred se promenait-il toujours la tête baissée et la main dans le gilet; comme un poëte écossais, poussant les feuilles mortes devant lui. — Ce qui augmentait encore ses soucis, c'est qu'il était amoureux. Il avait remarqué vis-à-vis de la fenêtre de sa mansarde, au même étage que lui, une charmante tête d'ange qui se glissait doucement derrière

les rideaux, dès qu'il commençait à jouer de la flûte, et qui se retirait précipitamment, dès qu'il s'approchait pour la regarder. Alfred se rappela la bergère de Virgile qui agace un jeune berger :

Et qui fuit aussitôt, désirant qu'on la voie.

Il lui sembla que la figure de Chérubin faisait exactement de même, et il en conclut que l'on prenait quelqu'intérêt à lui, et que l'on voulait être remarqué; dans cette idée il rechercha toutes les occasions de voir la jolie voisine Il n'avait qu'à prendre sa flûte, et à l'instant il apercevait une petite main blanche, soulever à moitié le rideau, deux yeux noirs briller derrière une des vîtres, puis toute la tête se montrer d'abord timide, ensuite plus assurée. Il parvint ainsi à lier une espèce de connaissance avec la jeune fille. Bientôt elle ne s'effaroucha plus de ses regards. Ils restèrent des heures entières tous deux assis à leurs fenêtres travaillant et se regardant. Cet état dura plusieurs mois, et, quoique les deux jeunes gens ne se fussent jamais parlé, tous deux savaient qu'ils s'adoraient réciproquement. Mais Alfred avait pris des informations, il se trouvait malheureusement que la jeune fille était aussi pauvre que lui et qu'ainsi toute union était pour le présent impossible. Cette pensée poursuivait partout le pauvre jeune homme, il avait beau jouer de la flûte, peindre des fleurs, rien ne pouvait le distraire; il avait déjà fait six romances daus lesquelles il annonçait sa mort, mais tout cela ne l'avançait à rien; pendant qu'il était dans cette triste situation, il reçut d'un de ses parents une lettre dans laquelle celui-ci lui pro-

posait le bureau d'octroi de la ville qu'il habitait. Le bon parent ajoutait à sa proposition quelques remontrances sur l'oisiveté dans laquelle Alfred était resté jusqu'alors, avec prière d'accepter l'emploi qu'on lui offrait. Alfred fut un instant au comble de la joie ; il allait donc pouvoir accomplir son vœu le plus cher, s'unir à celle qu'il aimait ! quelque petite que fût la maison du receveur de l'octroi, elle était assez grande pour eux deux ; le ménage était peu de chose, ce qu'il avait déjà était suffisant. Qu'importe, se disait, Alfred, que nous n'ayons qu'une chaise ; *Marguerite* se trouvera tout aussi bien assise sur mes genoux, la fenêtre de notre petite maison a beau être étroite, nos deux têtes y passeront bien, et elles seront plus près l'une de l'autre.. — Mais, au milieu de ces pensées délicieuses, le souvenir de la prédiction de sa mère vint tout à coup éteindre sa joie, il allait donc renoncer à l'espoir d'un brillant avenir. Lui, réservé à de si hautes destinées, devait-il languir dans la petite cahute de bois des barrières. Etait-il condamné à rester toute sa vie dans un espace de huit pieds carrés, entassé avec des livres de déclaration et des permis d'entrée ? Cette pensée l'arrêta tout court ; il se demanda si ce n'était pas une lâcheté de se laisser entraîner ainsi par la passion et d'y sacrifier ses espérances de fortunes et l'ambition, parlant pour un instant plus haut que tout autre sentiment, il résolut encore d'attendre. Il n'était point tranquille pourtant ! incertain, inquiet, il avait essayé à travailler et n'avait pu y réussir ; il était sorti, puis rentré, puis sorti de nouveau, enfin il entra dans un cabinet de lecture, il avait déjà feuilleté plusieurs livres sans

pouvoir arrêter son attention sur aucun. Lorsque, parmi *des fables russes* qu'il parcourait, un titre le frappa : *Où est le bonheur*! Alfred cherchait depuis long-temps la résolution de ce problême ; il fut curieux de voir ce qu'en disait le poëte russe, il lut donc ce qui suit :

OU EST LE BONHEUR.

Fable.

« Depuis long-temps je cherchais où est le bonheur, » lorsque je me trouvai transporté en songe au palais » des Destins. On voyait, dans ce palais, beaucoup de » miroirs magiques suspendus, et chacun d'eux lors- » qu'on s'y regardait, vous montrait dans une situa- » tion différente En se mirant dans les plus grands, » on se voyait Boyard, premier ministre, prince du » sang ; dans d'autres, on était gros commerçant, ri- » che banquier ; dans d'autres, brave militaire, grand » auteur. Il y avait là beaucoup d'hommes à qui l'on » avait permis de choisir le miroir qui leur convien- « drait, leur promettant de réaliser pour eux la vie » qu'ils y voyaient, et la plupart choisissaient des mi- » roirs où ils se voyaient puissants, riches ou célè- » bres et ils les emportaient. Mais, peu après, je les » voyais rentrer pour demander qu'on changeât leur » miroir ; ministres, grands hommes, millionnaires, » tous se trouvaient malheureux, tous pleuraient et » demandaient au Dieu une autre sort. Parmi tous ces » gens, je vis un homme qui ne demandait rien, lui » seul parmi la foule était content et regardait son

» miroir sans en demander d'autre. Je m'approchai, » je n'y vis qu'une maisonnette, quelques arbres, et » une jeune femme assise à la porte près de son mari; » c'était l'image d'une vie obscure : alors je compris » où était le bonheur. »

Et moi aussi, s'écria Alfred, je comprends maintenant où est le bonheur; je veux aussi avoir ma maisonnette et ma jeune femme; et, sans plus attendre, il s'élance hors du cabinet de lecture, arrive à sa mansarde, et écrit à son parent qu'il accepte l'emploi qu'on lui offrait.

Un mois après, Alfred était assis dans sa petite maison de bois et la tête de chérubin était à ses côtés, il vécut long-temps heureux et toutes les fois qu'il trouvait un jeune homme qui ne savait à quoi se décider, il lui répétait sa fable russe, qu'il savait par cœur, et lui montrait son bureau d'octroi.

Charles BOUDIER.

TABLEAU DES OBSERVATIONS METEOROLOGIQUES, *faites à Nantes, à 25 mètres d'élévation au-dessus du sol, et 44 mètres, à-peu-près, d'élévation au-dessus des eaux moyennes de la mer. — Baromètre réduit à la température de la glace fondante.*

JUILLET 1831.

JOURS DU MOIS.	MATIN, à sept heures. Phase de la Lune.	Barom. métriq.	Barom. ordin.	Therm. centig.	Therm. de Réau.	Hygr. à chev.	Vents régnant à midi.	SOIR, à trois heures. Barom. métriq.	Barom. ordin.	Therm. centig.	Therm. de Réau.	ETAT DU CIEL DURANT LE JOUR.
		mèt.	p. l.					mèt.	p. l.			
1		0,762	28,1,9	+16,2	+ 13	55	n. e.	0,761	28,1,9	+23,6	+ 19	Nuages, soleil, vent.
2	☾	0,762	28,1,9	+ 15	+ 12	55	n. o.	0,762	28,1,9	+22,5	+ 18	*Idem*, *idem*, *idem*.
3	11 h. 34'	0,761	28,1,9	+17,5	+ 14	65	ouest	0,762	28,1,9	+23,6	+ 19	Petite pluie, nuages, soleil, brume.
4	soir.	0,764	28,2,8	+18,6	+ 15	60	e. n. e.	0,764	28,2,8	+26,2	+ 21	Soleil, vent.
5		0,704	28,2,8	+ 20	+ 16	58	e. n. e.	0,764	28,2,8	+28,6	+ 23	Soleil, vent.
6		0,706	28,3,6	+22,5	+ 18	58	n. e.	0,763	28,[illegible],6	+28,5	+ 23	*Idem*, *idem*.
7		0,764	28,2,8	+23,6	+ 19	55	n e	0,762	28,1,9	+31,2	+ 25	*Idem*, *idem*, orageux.
8		0,762	28,1,9	+21,2	+ 17	55	n. e.	0,760	28,1	+31,2	+ 25	Orageux, petite pluie, tonnerre, soleil, vent.
9	●	0,562	28,1,9	+21,1	+ 17	60	e. n. e.	0,760	28,1	+32,5	+ 26	Orage, tonnerre, pluie.
10	1 h. 41'	0,560	28,1	+21,2	+ 17	60	e. n. e.	0,760	28,1	+31,2	+ 25	Nuageux, soleil, vent.
11	soir.	0,758	28	+ 20	+ 16	55	n. o.	0,756	27,11,2	+26,2	+ 21	*Idem*, *idem*, *idem*.
12		0,752	27,9,5	+ 20	+ 16	60	o. s. o.	0,749	27,8,2	+ 20	+ 16	Nuageux, pluvieux, soleil.
13		0,750	27,8,6	+ 20	+ 16	60	s. o.	0,751	27,9,5	+22,5	+ 18	Nuageux, pluvieux, soleil, vent.
14		0,752	27,9,5	+ 20	+ 16	65	ouest	0,755	27,10,8	+22,5	+ 18	Brumeux, pluvieux, vent.
15		0,755	27,10,8	+ 20	+ 16	68	ouest	0,755	27,10,8	+22,5	+ 18	Pluvieux, tonnerre, soleil, vent.
16	☽	0,757	27,11,6	+18,6	+ 15	65	ouest	0,758	28	+23,6	+ 19	Nuageux, soleil, vent.
17	5 h. 56'	0,751	28,1,4	+17,5	+ 14	60	ouest	0,763	28,2,3	+ 25	+ 20	Soleil, nuages, vent.
18	soir.	0,763	28,2,3	+18,6	+ 15	65	ouest	0,761	28,1,4	+ 25	+ 20	*Idem*, *idem*, petite brume.
19		0,760	28,1	+18,6	+ 15	65	o. s. o.	0,760	28,1	+26,2	+ 21	Petite brume, nuages, soleil.
20		0,759	28,0,5	+18,6	+ 15	60	ouest	0,759	28,0,5	+ 25	+ 20	*Idem*, nuages, vent.
21		0,758	28	+21,2	+ 17	70	s. o.	0,758	28	+26,2	+ 21	Nuages, couvert, pluvieux, vent.
22		0,759	28,0,5	+17,5	+ 14	65	s. o.	0,760	38,1	+26,2	+ 21	Couvert, pluie, vent.
23		0,757	27,11,6	+18,6	+ 15	70	s. s. o.	0,757	27,11,6	+21,2	+ 17	Couvert, pluie, vent.
24	⊙	0,755	27,10,8	+18,6	+ 15	70	o. s. o.	0,754	27,10,3	+ 25	+ 20	Nuageux, soleil, vent.
25	8 h. 58'	0,757	27,11,6	+18,6	+ 15	70	n. o.	0,757	27,11,6	+23,6	+ 19	*Idem*, *idem*, petite brume.
26	soir.	0,760	28,1	+17,5	+ 14	72	nord	0,761	28,1,4	+ 25	+ 20	*Idem*, *idem*, vent.
27		0,764	28,2,5	+17,5	+ 14	65	nord	0,764	28,2,8	+28,6	+ 23	Soleil, légers nuages, vent.
28		0,762	8,1,9	+18,6	+ 15	55	n. e.	0,762	28,1,9	+28,6	+ 23	Soleil, vent.
29		0,760	28,1	+21,2	+ 11	58	n. e.	0,759	28 0,5	+31,2	+ 25	*Idem*, *idem*.
30		0,760	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	28 0,5	[illegible]	[illegible]	[illegible]

RÉCAPITULATION jusqu'au 31 Juillet 1831.

Baromètre	Plus grande élévation	= 0,765 mill.	= 28 p. 3,2 lig.
	Moindre élévation	= 0,748 mill.	= 27 7,6
Thermomètre.	Plus grand degré de chaleur	+ 25 Réaumur.	= 31,2 centigrades.
	Moindre degré de chaleur	+ 12 idem.	= 15 centigrades.
Hygromètre à cheveux.	Plus grande humidité	= 74 degrés.	
	Moindre humidité	= 54 degrés.	

Jours dont le vent a soufflé.		Nombre de beaux jours	27
Du N.	5	de couverts	4
N.-E.	6	de pluie	7
E.	5	de grêle	0
S.-E.	1	de vent	18
S.		de gelée	0
S.-O.	2	de tonnerre	2
O.	9	de neige	0
N.-O.	1	de brouillard	15

Il est tombé 0m. 076 mill. de pluie sur la plate-forme de l'observatoire, du 1.er au 31 août.

HUETTE, *Opticien.*

1.er Volume. An 1831. 2.e LIVRAISON.

REVUE DE L'OUEST.

Le Retard du Courrier,

ou

Il est bon de ménager la Chèvre et le Chou.

PROVERBE POLITIQUE.

PERSONNAGES :

MM. RAFFLARD, *épicier-percepteur (juste-milieu).*
BENOIT, DIT BENONO, *fiancé de Jenny (caricature).*
STANISLAS, *vieux grognard, oncle de Benono.*
FLEURAND, *apothicaire.*
LECLERC, *maître d'école (républicain spéculation).*
CHRISTOPHE, *maréchal-ferrant.*
JULIEN, *commis-voyageur.*
LE CURÉ.
M.me RAFFLARD.
JENNY, *fille de M.me Rafflard.*

(Un gros bourg de France sur la route de Paris.)

(18 SEPTEMBRE 1831.)

LE RETARD DU COURRIER,

PROVERBE

(La scène se passe dans la boutique de M. Rafflard, dont un des côtés est transformé en espèce de cabinet de lecture. Au fond une arrière-boutique avec porte vitrée.)

SCÈNE I.re

STANISLAS, BENOIT, *bouquet au côté*.

STANISLAS.

Où sont-ils donc chez ton beau-père ?

BENOIT.

Ils sont à s'habiller pour la cérémonie.

STANISLAS.

Ils ne se pressent pas. — Eh ça réfléchis bien, Benono, il est encore temps.

BENOIT.

Ma foi, mon oncle, tout est réfléchi. A propos, une chose dont vous me feriez plaisir, ce serait de ne plus me nommer Benono. A la bonne heure quand j'étais petit. Maintenant que je vais me marier, ça nuirait à mes prérogatives. Vous sentez vous le ridicule, si ma femme allait m'appeler de même : Benono par ci, Benono par là. On me prendrait pour un enfant. Appelez-moi Benoit. Le nom est agréable en lui-même. Je ne sais pas pourquoi vous ne vous y faites pas.

STANISLAS.

J'essaierai Benono.

BENOIT.

Mais vous m'appelez encore Benono.

STANISLAS.

Vrai ?

BENOIT.

Parole d'honneur.

STANISLAS.

C'est plus fort que moi. C'est le nom que te donnait ma défunte sœur.... Quoi qu'il en soit, mon garçon, si tu voulais suivre mes conseils, tu n'épouserais pas Jenny. La fille de la mère Lelièvre est mieux ton fait.

BENOIT.

Vous dites ça parce que la mère Lelièvre vous offre toujours un verre de rhum quand vous passez.

STANISLAS.

Je ne suis pas indifférent à un verre de rhum, ni à un bon procédé, mais sans compter que comme la diligence descend dans son auberge, tu serais bien nourri !...

BENOIT.

Les Rafflard se nourrissent bien !

STANISLAS.

N'importe, j'ai un soupçon. (*Il s'approche de la croisée*). Reconnais-tu ce pignon-là, au coin de la rue ?

BENOIT.

Parbleu ! c'est mon pignon. A-t-il bonne mine d'ici, mon oncle, regardez donc.

STANISLAS.

Eh bien ! c'est à lui que tu dois la fille du père Rafflard.

BENOIT.

Pour ça, c'est très-possible, les parents en sont là. Si on n'est pas un bon parti tous les autres avantages qu'on a reçus de la nature, zéro : Quant à Jenny, c'est différent. Elle m'adore pour moi-même.

STANISLAS.

Jenny.... c'est encore à savoir. Tu souffres dans la maison un gringalet de commis-voyageur ; méfie toi-des commis-voyageurs ; en général, ils ne déplaisent pas à la beauté.

BENOIT.

M. Julien est un jeune commis, plein de principes, et qui m'honore de son amitié. C'est celui qui a paru prendre le plus d'intérêt à mon mariage. Encore hier, il m'a dit en me serrant la main avec effusion : Benono, tu seras.... (Car il a aussi lui la mauvaise habitude de m'appeler Benono.)... Benono tu seras.... (*Stanislas s'assied et étend sa jambe de bois.*) Prenez donc garde, mon oncle vous allez salir mes bas de noces avec votre jambe de bois.... Comme je vous le racontais, c'est le seul qui m'ait dit: Benono, tu le seras, tu es bien fait pour l'être.

STANISLAS.

Mais quoi ? qu'est-ce qu'il t'a dit que tu serais.

BENOIT.

Heureux, mon oncle ; est-ce que j'ai oublié le mot ?

STANISLAS.

Tu avais oublié le mot imbécille.

BENOIT.

Du reste, mon oncle, tout ce que vous m'objecterez à présent, c'est comme si vous ne disiez rien. Je ne suis pas un ingrat ! Jenny est payée de retour. Je ne l'aime, peut-être pas autant que j'en suis aimé, parce que je ne me passionne pas si vite, mais ça viendra.

STANISLAS.

Si tu l'aimes, c'est une autre histoire. Que ne le disais-tu tout de suite ? L'amour est un enfant gâté et capricieux auquel on ne peut rien refuser.

BENOIT.

Vous avez donc connu l'amour, mon oncle.... et ses tourments ?

STANISLAS.

Si je l'ai connu, blanc-bec, dans les quatre parties du monde. J'ai aimé au milieu des glaces du Nord, sous les feux du tropique, et en Egypte auprès de l'embouchure du Nil.

BENOIT.

Au fait, vous avez dû être l'idole des femmes, car vous êtes bien pris aussi vous.

STANISLAS.

Mais je n'en ai pas manqué. Je me rappellerai toujours ma dernière passion. Dieu, la belle créature; 5 pieds 3 pouces. Elle avait été tambour-maître dans un régiment de grenadiers, où el' s'tait engagée par suite de contrariétés domestiques. C'est moi qui la découvris le premier sous son déguisement héroïque, et qui lui dis : « Ton sexe délicat n'est pas fait pour le métier » des armes. Vénus n'a jamais pris la lance de Mars. Fais- » toi cantinière, et suis-nous. » Cette chère Adèle !.... Je l'ai perdue dans la déroute de Waterloo, le jour où mon empereur perdait son trône.

BENOIT.

A-propos de votre Empereur, savez-vous que la France va aller chercher ses cendres; car c'est encore un des agréments de la maison Raffard, mon oncle, on y lit les journaux, et vous entendrez parler souvent ici de l'état de l'Europe auquel vous vous intéressez.

STANISLAS.

Je m'intéresse à l'Europe, c'est vrai, j'y ai été assez de temps en garnison; tu dis donc qu'on va aller chercher ses cendres.

BENOIT.

C'est le bruit (*Se croisant les bras*). Croyez-vous que les Anglais les rendent, vous.

STANISLAS (*se levant brusquement*).

S'ils ne les rendaient pas, on irait les prendre; ce serait une expédition pour les invalides.

BENOIT.

Parbleu on vous fera une guerre exprès aussi ; il faut que vous ayez été ensorcelé par ce diable d'homme, mon oncle, pour l'avoir si avant dans le cœur. Moi qui suis votre néveu, le fils unique de votre sœur, vous ne m'avez jamais porté le quart d'affection....

STANISLAS.

Toi, Benono, vois-tu, s'il m'avait dit : Stanislas, car il me connaissait par nom, il connaissait toute l'armée par son nom, s'il m'avait dit : prends quatre hommes et fusille-moi ce lapin-là....

BENOIT.

Vous m'eussiez fusillé.

STANISLAS.

Ça n'aurait pas souffert de difficulté.

BENOIT.

Eh bien ! c'est mal entre si près parents. Moi j'y regarderais à deux fois avant de vous fusiller.

STANISLAS.

Je le crois bien, un oncle, j'aurais eu de la peine aussi moi à fusiller mon oncle.

BENOIT.

C'est étonnant comme quelquefois vous ne raisonnez pas ; car, enfin, de l'oncle au nevéu, ou du neveu à l'oncle, c'est toujours le même degré.

STANISLAS.

C'est possible, mais j'ai été élevé dans le respect de mes oncles ; au lieu que toi, je t'ai vu un mioche. Je me souviens, comme si j'y étais, du temps où je t'envoyais ma botte au derrière, quand tu me cassais mes pipes : c'était à mon dernier congé, te le rappelles-tu?

BENOIT.

Si je me le rappelle. C'était de la jambe que vous n'avez plus.

STANISLAS.

C'est vrai : c'te pauvre jambe, toutes les fois que j'y pense, j'en ai la larme à l'œil.

BENOIT.

Ma foi, mon oncle, ça me fait presque le même effet. — C'est peut-être une punition du ciel.

STANISLAS.

Benono, ne plaisantez pas avec la jambe de votre oncle : si je l'avais, je pourrais être soldat encore, et je serais en Pologne.

SCÈNE II.

Les précédents, FLEURAND, LECLERC.

FLEURAND.

Bonjour père Stanislas, bonjour Benoit. Eh bien mon garçon, voici le grand jour, le plus beau jour de ta vie.

LECLERC.

Avez-vous vu la feuille aujourd'hui, vous autres, qu'est ce qu'il y a de neuf?

BENOIT.

Je ne sais pas, M. Leclerc, je n'ai pas eu le temps de m'occuper de politique ce matin.

FLEURAND.

Je te crois bien, tu as autre chose en tête.

LECLERC (*cherchant sur les tables*).

Où se sont-ils donc fourvoyés les journaux.

SCÈNE III.

Les précédents, RAFFLARD.

RAFFLARD.

Il n'y en a pas aujourd'hui, M. Leclerc, le courrier a manqué.

LECLERC.

Allons : une roue cassée, ou une nouvelle révolution

RAFFLARD (*aigrement*).

Une nouvelle révolution? En vérité, vous ne rêvez que le désordre, M. Leclerc; à la moindre chose, vous avez maintenant ces mots-là à la bouche. Une nouvelle révolution? Croyez-vous qu'on en fait tous les jours?

LECLERC.

On doit achever celles qu'on commence au moins.

RAFFLARD (*comme plus haut*).

Vous parlez bien comme toutes les ambitions déçues. Si vous aviez pu me souffler ma perception, vous seriez peut-être moins exagéré dans vos principes.

LECLERC.

Mes principes n'ont jamais été guidés par mon intérêt personnel, M. Rafflard. On ne m'a jamais vu en place sous tous les régimes. Je suis maître d'école et indépendant; voilà.

RAFFLARD.

Si j'ai occupé des fonctions publiques sous plusieurs gouvernements, M Leclerc, c'est que je n'ai jamais considéré que le bien de mon pays, et non les opinions du pouvoir.

LECLERC.

Je ne vous ai pas nommé, Mr. Rafflard.

FLEURAND.

Voyons. Allez-vous recommencer vos hostilités, un jour de noces où la joie doit régner dans une maison.... Leclerc.....

LECLERC.

Ce n'est pas moi qui l'ai cherché!

RAFFLARD (*à Stanislas*).

Pardon! Monsieur Stanislas, je venais vous dire que ma femme

désire vous voir avant que nous allions à la Mairie, elle vous réserve un bouquet.

STANISLAS.

A son service, père Rafflard; c'est aux dames qu'il sied de donner les fleurs.

RAFFLARD.

Toujours galant.... Tu peux entrer Benoît, Jenny est presque achevée.

BENOIT.

Il y a assez long-temps que je suis de piquet, toujours.

RAFFLARD.

Ces diables de femmes n'en finissent pas. (*A part, en regardant Leclerc*) Je ne sais pas pourquoi il me vient; il y a des gens qu'il faudrait mettre à la porte par les épaules, pour s'en débarrasser.

SCÈNE IV.

LECLERC, FLEURAND.

LECLERC.

Ne s'est-il pas mis dans la tête que j'étais envieux de sa perception; certainement, quant à l'opinion, je la méritais mieux que lui, et quant à la capacité.....

FLEURAND.

Oh! quant à la capacité, on sait que vous en êtes pourvu. — A propos de capacité, vous qui lisez la nouvelle religion, et qui y donnez, à ce qu'on dit, comment va-t-elle?

LECLERC.

Mais vous êtes bien bon, elle se soutient.

FLEURAND.

Aujourd'hui qu'il n'y a pas de *Constitutionnel*, expliquez-moi donc un peu ce que c'est, afin que je m'en fasse une idée.

LECLERC.

Je veux bien. Asseyons-nous. D'abord, voyez vous, voici le fond de la chose. N'y a plus d'hérédité.

FLEURAND.

Ça regarde les Pairs.

LECLERC.

Les pères, comme les mères, et les enfants aussi.

FLEURAND.

Comment les mères. Est-ce qu'il y a une pairie de femmes.

LECLERC.

Vous n'y êtes pas! Il s'agit de vous et de moi, de tous; en un mot n'y a plus de succession.

FLEURAND.

Quelle bêtise? qu'est-ce que deviendrait mon fils Jérôme, si je ne lui laissais pas ma boutique de pharmacie, nous qui sommes apothicaires de père en fils, depuis nombre de générations.

LECLERC.

Il deviendrait *ce qu'il serait né*. S'il était né apothicaire, comme il y a espoir, d'après ce que vous dites, il serait conservé apothicaire. S'il était né pape, il serait pape, *on est ce qu'on est né*.

FLEURAND (*étonné*).

Comment, il pourrait être pape?

LECLERC.

Ça dépendrait de sa capacité. Promet-il l'enfant?

FLEURAND.

L'enfant est assez précoce.

LECLERC.

A son sujet, père Fleurand, vous m'aviez promis de le mettre au latin cette année.

FLEURAND.

C'était bien mon intention, si on avait diminué les impôts; mais....

LECLERC.

C'est qu'il commence à être grand temps pour le petit bonhomme.

FLEURAND.

Il n'a encore que onze ans.

LECLERC.

J'en ai de son âge qui répondent déjà joliment la messe.

FLEURAND.

Pour en revenir aux enfants de St.-Simon, comme vous les appelez, je me suis laissé dire qu'ils se faisaient en commun, est-ce que c'est vrai?

LECLERC.

Non pas, ils s'élèvent en commun. C'est bien différent, et autrement moral.

FLEURAND.

A la bonne heure!

LECLERC.

Voyez-vous. Il y aura de grands établissements où des femmes qui auront du lait et des hommes qui auront de la science, seront chargés de les élever aux frais de l'état.

FLEURAND.

Ça soulagera terriblement les familles, et donnera du beau temps aux femmes.

LECLERC.

Les femmes auront d'autres occupations; elles deviendront égales à leurs maris, et seront tenues de faire leur besogne en cas d'absence ou d'indisposition. Chacun prendra une femme de son métier.

FLEURAND.

Sous ce rapport-là, c'est encore avantageux. On ne serait pas forcé d'être toujours à la maison. Ma femme n'entend rien aux drogues depuis le temps que nous sommes mariés. Cependant, dites-donc, je voulais vous demander, abolissez-vous là confession ?

LECLERC.

Entièrement.

FLEURAND.

C'est encore une bonne innovation, il n'y a pas moyen de tenir chez nous, quand ma femme revient de confesse, elle a le diable au corps. Tenez, moi, je suis de l'avis de Voltaire, la confession n'est plus en harmonie avec les progrès de la raison.

LECLERC.

C'est une fameuse vérité !

LE CURÉ (*passant au raz de la fenêtre, et entendant les dernières phrases*).

Quelle abomination ? Deux marguilliers !

FLEURAND.

Hem ! Quest-ce que vous dites ?

LECLERC.

Je ne dis rien, et vous ?

FLEURAND.

Ni moi non plus.

SCÈNE. V.

Les précédents, CHRISTOPHE.

CHRISTOPHE.

Vous ne savez pas ce qui se passe à Paris. Une chaise, que je viens de raccommoder, m'en a appris de belles ! Le peuple crie ven-

geance après les ministres, parce qu'ils ont laissé supprimer la Pologne. les Russes ont pris Varsovie....

LECLERC.

C'est ce que je disais; je pressentais un événement. Ce courrier....

CHRISTOPHE.

Oh! quant au courrier, c'est son avant-train qui s'est brisé à dix lieues d'ici.

LECLERC.

C'est égal! J'aurais parié qu'il y avait quelque chose. Dit-on que le gouvernement soit à bas?

CHRISTOPHE.

Pas encore, mais ça ne tardera guères; les républicains sont comme des enragés.

LECLERC (*à part*).

Maître Rafflard, nous verrons si tu garderas encore ta perception!

FLEURAND.

Ça va-t il faire de la peine à Stanislas ces nouvelles de Pologne, lui qui aime tant ce pays là. Justement, le voici.

SCÈNE VI.

Les précédents, BENONO, STANISLAS (*un bouquet au côté*).

STANISLAS, *à la Cantonade.*

Dépêchez un peu vos femmes, M. Rafflard, le maire va s'ennuyer d'attendre.

BENOIT.

J'ai donné une jolie corbeille à Jenny, tout de même, mon oncle, j'ai été généreux.

STANISLAS.

La générosité est une des vertus de l'amour, mon neveu.... Eh

bien ! qu'est-ce que vous avez donc, père Fleurand ? vous me regardez d'un air de compassion.

FLEURAND.

C'est que Christophe nous a raconté des choses qui ne vont pas vous égayer ; il n'y a plus de Pologne, et par notre faute encore ; les ministres l'ont laissé périr.

STANISLAS.

Que dites-vous ? Elle a succombé ! Vous avez eu tort de m'apprendre cela aujourd'hui, père Fleurand, pour me couper toute la satisfaction d'un jour de noces. — Pauvre peuple malheureux ! — Va, ils t'absorberont donc tout entier ; tu as beau être le plus brave de la terre, tu seras rayé du cadre. — Savez-vous bien ce que c'est que le Polonais, vous autres ? Je le connais, moi ; j'ai été son camarade de lit, j'ai bu dans sa tasse, j'ai fumé avec sa pipe ; le Polonais, c'est tout cœur et toute âme ; çà se bat dix contre cent, et quand çà tombe, çà meurt en s'écriant : Pologne, tu ne périras pas !

BENOIT.

Ne parlez pas ainsi, mon oncle, vous allez me faire pleurer.

STANISLAS (*ému*).

Pleure, Benono, pleure sur l'honneur français : il a une fière tache à laver.

BENOIT, *avec exaltation.*

C'est avec du sang qu'il faudrait la laver.

STANISLAS (*attendri*).

Fils de ma sœur, viens m'embrasser ; je reconnais le mien : tu es plus sublime que je ne croyais, Benono.

BENOIT.

On ne se fait pas une idée de l'exaltation de mon caractère, mon oncle, aussi je crains de m'y livrer : çà me donne après des palpitations.

CHRISTOPHE.

Vous qui avez vu des Russes, Stanislas, tiennent-ils beaucoup de l'homme ?

STANISLAS.

Ils en ont assez le physique, Christophe, quant au reste, ils ne sont guère plus civilisés que vos chevaux.

FLEURAND.

Était-ce un Russe que vous avez si bien soigné en 1815.

STANISLAS.

Non, c'était un Prussien.

CHRISTOPHE.

Vous ne m'avez jamais conté comment çà s'était passé.

STANISLAS.

C'est un rien. Je revenais de l'armée de la Loire avec mon aigle dans mon havresac, et ma cocarde tricolore à mon bonnet à poil ; les Prussiens étaient partout. Subitement, j'en vis se dessiner sur ma route une demi-douzaine qui étaient là à prendre l'air et le soleil ; c'est bon, dis-je, on va voir ceux qui se dérangeront ; j'avançai : ils se mirent sur deux rangs pour me laisser passer, je ne dis rien. V'là-t-il pas que le dernier se permet de porter la main à son schakos. — Tu me salues, Jean-F... que je lui dis en m'approchant de lui ; qu'est-ce qui t'en a prié. — En même temps, je lui détachai une manière de soufflet qui l'étendit d'une façon un peu rude à la vérité ; les autres ne bougèrent pas, et je continuai mon chemin.

CHRISTOPHE.

C'était pourtant la preuve d'un naturel honnête, ce qu'il faisait.

STANISLAS.

C'est vrai ; mais je ne voulais pas avoir de rapports d'honnêteté avec ces animaux-là.

FLEURAND.

Vous devez avoir connu l'empereur des Russes, vous.

STANISLAS.

Si je l'ai connu ! J'étais de faction à l'entrevue de Tilsit, où il n'était pas gros seigneur.

FLEURAND.

Que de choses changées depuis ce temps-là.... Sans compter ce qui changera encore.... V'là Paris en révolution.

STANISLAS.

Vrai ?....

FLEURAND.

Et les républicains qui en préparent une soignée.

STANISLAS.

Pas possible.

LECLERC (*à part*).

Puisque la république a des chances, il faut que je me fasse des antécédents, (*haut*) pourquoi s'en étonner. Le vœu de la France, n'est-il pas de confier le pouvoir à des mains populaires.

CHRISTOPHE.

Est-ce que vous êtes républicain, vous.

LECLERC.

Je ne m'en cache pas, tous les esprits généreux le sont, où l'ont été. — Stanislas lui-même l'a été.

STANISLAS.

C'est vrai, je l'ai été.

BENOIT.

Vous avez été républicain, mon oncle.

STANISLAS.

Tant que la république a duré, mon neveu.

BENOIT.

Au fait. Je suis bon enfant, est-ce que je ne vous entends pas fredonner tous les jours : (*il chante*),

La république nous appelle,
Un Français doit vivre pour elle.

SCÈNE VII.

Les précédents, RAFFLARD *entrant précipitamment et sans habit.*

RAFFLARD.

Qu'est-ce que j'ai entendu? qui se permet chez moi des chants séditieux? (*Avec indignation à Benoit qui finissait* : « POUR ELLE UN FRANÇAIS DOIT MOURIR. ») Comment Benoît, c'est toi.

BENOIT.

Qu'est-ce que vous avez donc, beau père; vous n'avez pas encore passé votre habit?

RAFFLARD.

C'est toi.... Malheureux, tu chantes la république, et tu veux ma fille.

BENOIT.

Qu'est-ce qu'il y a donc d'incompatible, beau père? ce sont de vieux refrains à mon oncle.

RAFFLARD.

J'allais donner ma fille à un républicain.

LECLERC.

Voyez le mal.

RAFFLARD.

C'est vous M. Leclerc qui lui avez mis ces idées dans la tête; homme pernicieux.

LECLERC.

Moi, demandez-lui....

RAFFLARD.

Ecoute, Benoit; songe bien à ce que tu vas répondre. Es-tu républicain, ou ne l'es-tu pas?

BENOIT (*embarrassé*).

Beau-père.... vous êtes singulier.

RAFFLARD (*avec une fureur concentrée*).

Réponds-moi.

BENOIT.

A-t-on idée d'une pareille colère, mon oncle.

STANISLAS (*bas à Benoit*).

Ne te laisse pas molester par ton beau-père, dès le commencement. Réponds-lui que tu l'es. N'y a pas de crime.

RAFFLARD.

Me répondras-tu ?

BENOIT (*d'un air décidé*).

Eh bien ! oui, je le suis.

RAFFLARD.

Ah ! tu l'es, traître; tu avais dissimulé; mais, misérable, sais-tu ce que c'est que la république ?

BENOIT.

Ce que c'est ?.... c'est un état où il n'y a pas de Roi.

RAFFLARD.

Sais tu ce qu'il y a à la place d'un roi.

BENOIT.

Un gouvernement quelconque !

STANISLAS.

Il y a une nation.

BENOIT (*un peu effrayé*).

Il y a une nation.

RAFFLARD.

Il y a un échafaud.

BENOIT (*plus effrayé*).

Ne faites donc pas des plaisanteries comme çà. C'est déplacé.

RAFFLARD.

Tu crois que je plaisante, demande-lui le sang qui a coulé pendant sa républiqüe.

LECLERC.

C'était du sang impur après tout.

RAFFLARD.

C'était toujours du sang, homme de 93.

LECLERC.

Je ne vous insulte pas, M. Rafflard....

RAFFLARD.

Pourquoi m'avez-vous désorganisé mon gendre, M. Leclerc ? — Eh bien, es-tu encore republicain ?

STANISLAS (*à part*).

Si çà pouvait rompre le mariage, moi qui avais pris des engagements avec la mère Lelièvre (*à voix basse à Benoit*) ne va pas changer d'opinion tout de suite, tu aurais lair d'une girouette.

RAFFLARD.

Reponds, l'es-tu encore ?

BENOIT (*avec une dignité comique*).

Je le suis toujours.

RAFFLARD.

C'est fini alors, plus rien de commun entre nous, va-t-en chercher un autre beau-père, ce ne sera pas moi.

BENOIT.

Hein ! qu'est-ce que vous dites ?

RAFFLARD.

Je dis que vous n'aurez pas ma fille.

BENOIT.

En voilà une forte, beau-père, vous n'y songez pas.

RAFFLARD.

Ce qui est dit est dit : je ne prendrai jamais pour gendre un republicain.

BENOIT.

Si je m'attendais à celle-là par exemple !

STANISLAS, *avec dignité.*

Voilà une épisode, comme je n'en avais pas encore été témoin. Ignorez-vous que vous nous faites une espèce d'affront, père Rafflard? Du reste, on ne tient pas à votre fille ; Benono, par ses avantages physiques et son éducation, sans parler d'autres choses, en trouvera tous les jours de plus huppée qu'elle...

RAFFLARD.

Allez la chercher !

STANISLAS.

On y va, M. Rafflard, viens-t'en Benono chez la mère Lelièvre.

RAFFLARD (*à part*).

J'allais faire une jolie bêtise, ma perception était flambée avec ce mariage-là. Le gouvernement qui ne peut pas souffrir les républicains. (*Il rentre.*)

SCÈNE VIII.

Les précédents, excepté RAFFLARD.

LECLERC (*à part*).

S'est-il enfoncé, v'là ce que c'est que de ne pas être au courant des choses. Il faut que j'aille faire une petition, moi.

STANISLAS.

Allons, Benono, du cœur.

BENOIT.

Je suis confondu, mon oncle.

CHRISTOPHE.

Vous en venez-vous vous autres, il va y avoir des scènes de famille. Rien n'est plus insipide quand on cause politique (*Ils sortent, excepté Stanislas et Benoit.*).

SCÈNE IX.

STANISLAS, BENOIT.

STANISLAS.

Allons donc, Benono, il faut aller décommander M. le Maire et le repas de noces.

BENONO.

J'en ferai une maladie, c'est sûr, la colère et l'indignation me suffoquent trop.

SCÈNE X.

Les précédents, JENNY, *accourant.*

JENNY.

Où est-il! où est-il?

STANISLAS (*à part*).

Diable! Jenny?

JENNY.

C'est vous, M. Benoit qui nous faites des traits pareils.

BENOIT.

Ce n'est pas moi, M.lle Jenny, c'est votre père qui ne se trouve plus de mon opinion.

JENNY.

Est ce que vous devez en avoir aujourd'hui des opinions, le jour de votre mariage.

STANISLAS.

Un homme ne doit jamais se déposséder des siennes, M.lle Jenny.

JENNY.

Soutenez-le, avec votre république et votre Empereur, vous lui avez bouleversé l'imagination.

STANISLAS.

Vous ne pouvez pas comprendre ces choses-là, vous autres femmes.

JENNY.

Ce que je comprends bien, M. Stanislas, c'est qu'un honnête homme ne doit pas manquer à sa parole. Il a promis de m'épouser et il m'épousera.

BENOIT (*la larme à l'œil*).

Cette femme-là m'idolâtre, mon oncle, elle va y mettre de l'acharnement.

STANISLAS (*bas*).

Tiens bon.

JENNY.

Après tout ce que j'ai fait pour lui, quand j'ai presque compromis ma réputation. — Dieu, ai-je été abusée!

BENOIT.

Ah! vous exagérez, Jenny, vous savez bien que je n'ai jamais abusé.....

JENNY.

Taisez-vous, vil séducteur!

BENOIT.

Je suis un vil séducteur à present. J'en perdrai la tête, ne la croyez pas mon oncle. — Est ce que j'ai l'air d'un séducteur.

JENNY, *pleurant*.

Suis-je, malheureuse?

BENOIT. (*attendri*).

Pauvre infortunée.... Voilà le fruit des discordes civiles... Deux cœurs faits pour s'unir, séparés par des haînes politiques.....

STANISLAS.

Sois homme, ne faiblit pas.

BENOIT (*avec un mouvement tragique*).

Adieu.

JENNY.

L'ingrat. Il veut ma mort (*Elle fait semblant de s'évanouir*).

BENOIT.

Mon oncle, elle se trouve mal.

STANISLAS (*l'entrainant*).

Viens donc, profite de l'occasion.

BENOIT.

Dieu! être aimé d'une femme si attachée, et ne pas pouvoir faire son bonheur. (*Stanislar l'emmène*).

SCÈNE XI.

JENNY (*seule*).

Que va dire M. Julien, quand il va apprendre que mon mariage a manqué avec cet imbécille de Benoit, moi qui me mariais exprès pour lui faire plaisir. Ce n'est pas ma faute toujours, j'ai fait ce que j'ai pu.

SCÈNE XII.

JENNY, JULIEN.

JENNY.

Ah! Monsieur Julien, vous voici.

JULIEN.

Eh bien, mon enfant, ton mariage est donc rompu?

JENNY.

Vous savez....

JULIEN.

Leclerc et les autres m'ont tout conté.

JENNY.

J'en suis bien fâchée à cause de vous, M. Julien, mais.....

JULIEN.

Mais, ma petite Jenny, le malheur peut se réparer, rien n'est encore désespéré.

JENNY.

Ne me prenez donc pas la taille ainsi. On peut nous voir.

JULIEN.

Je vais parler à ton père, et lui faire entendre raison.

JENNY.

Finissez donc, vous m'exposez.

JULIEN.

Tu ne veux pas m'embrasser.

JENNY.

Dépêchez-vous alors; papa peut venir; justement, l'entendez-vous?

RAFFLARD (*en dehors*).

Madame Rafflard, vous m'ennuyez.

JULIEN.

Je vais le faire revenir, ton père.

JENNY.

Çà vous regarde, point de mariage, point.....

JULIEN.

Laisse-moi faire, friponne.

SCÈNE XIII.

Les précédents, RAFFLARD.

RAFFLARD.

Jenny, rentrez, allez adoucir votre mère, ... si vous pouvez,.... elle est d'une aigreur......

JENNY.

C'est votre faute aussi, papa.

RAFFLARD.

Taisez-vous (*Jenny sort*).

SCÈNE XIV.

RAFFLARD, JULIEN.

RAFFLARD.

Vous voilà, M. Julien, nous avons du changement....

JULIEN.

Je viens exprès pour cela, M. Rafflard, vous ne savez pas que vous vous êtes terriblement aventuré.

RAFFLARD.

Qu'est ce que vous dites ?

JULIEN.

La république est proclamée. Un de mes amis qui vient de passer en poste, me l'a annoncé tout à l'heure.

RAFFLARD.

Est il possible ? Seigneur Dieu !.. qu'est-ce que vous me dites là.

JULIEN.

Les faubourgs se sont levés en masse.

RAFFLARD (*tremblant*).

Comme en 93.

JULIEN.

On a planté l'arbre de la liberté.

RAFFLARD (*plus tremblant*).

Encore comme en 93.

JULIEN.

On a démoli les Tuileries, et on les a jetées dans la rivière.

RAFFLARD (*éperdu*).

Ah ! Grand-Dieu.... c'est pis qu'en 93.

JULIEN.

Enfin, quand mon ami est parti de Paris, tous les fonctionnaires portaient le bonnet rouge.

RAFFLARD.

Les fonctionnaires des bonnets rouges... Ah! nous sommes perdus... des bonnets rouges... et je n'en ai pas ici... et je me suis compromis ! Dieu ! Dieu ! j'en ai dit assez pour me faire perdre la tête.

JULIEN.

Non pas, mais pour vous faire perdre votre place. Leclerc compte bien en profiter.

RAFFLARD.

Je suis un homme ruiné.

JULIEN.

Il y a encore moyen de rarranger les choses.

RAFFLARD.

Ah ! M. Julien, vous seriez mon ange sauveur.

JULIEN.

Comme Benoit est un républicain de première qualité à ce qu'il paraît, s'il devient votre gendre, en sa faveur, on pourra vous conserver.

RAFFLARD.

Ce cher Benoit, moi qui l'ai traité,..... il ne reviendra jamais.

JULIEN.

Je me charge de la réconciliation, attendez-moi.

RAFFLARD.

Que de bonté..... (*Il sort*).

SCÈNE XV.

RAFFLARD *seul.*

Excellent jeune homme!..... Dans quel guêpier je m'étais fourré... Qui diable aurait pu penser..... Je ne me suis pas méfié assez du retard du courrier..... Il faut que j'aie un bonnet rouge.... Que je lise *la Tribune*..... Quels événements, quels événements!.....

SCÈNE XVI.

RAFFLARD, M.me RAFFLARD, JENNY.

M.me RAFFLARD.

Père absurde qui sacrifie le bonheur de sa fille à des terreurs chimériques.... Où retrouver un Benoît, ma fille.

JENNY (*larmoyant*).

Il n'y en a pas deux comme lui dans le monde, ma mère.

M.me RAFFLARD (*larmoyant davantage*).

Doux, rangé, et près de 1200 livres de rente.

RAFFLARD.

Allons, consolez-vous toutes deux, on peut encore se raccommoder avec lui.

M. RAFFLARD.

Tenez, voici M. Julien qui nous le ramène.

M.me RAFFLARD.

Quel service il nous rendrait ce bon M. Julien.

SCÈNE XVII.e

Les précédents, JULIEN, BENOIT, STANISLAS.

JULIEN (*à Stanislas*).

Vrai tabac de la Havane, parole d'honneur! je vous en ferai goûter.

STANISLAS.

Vous me ferez plaisir.

JULIEN.

Allons, mes amis, un nuage a obscurci ce beau jour, ce n'est rien; quel jour n'a pas ses nuages, que la joie revienne, oubliez ce qui s'est passé, et accomplissons le bonheur de ce jeune couple.

BENOIT.

Tenez, beau-père, pardonnez moi.

RAFFLARD.

Comment donc, mon gendre, c'est à moi de demander pardon.

BENOIT.

Faut-il vous le dire, là franchement. Je ne suis pas républicain.

RAFFLARD (*vivement*).

Au contraire, mon ami, au contraire, je veux que tu le sois. Je ne veux pas que tu me fasses des concessions.

BENOIT.

Mais, beau-père....

RAFFLARD.

Encore une fois, reste ce que tu es; moi-même, qui sait, par la suite... maintenant même.... certainement la république... est un gouvernement.. . un gouvernement comme un autre.

BENOIT.

Puisque çà vous est agréable à présent, je serai républicain,

mais je vous avoue que je n'y tiens pas du tout, et que c'est un peu de hasard et d'entêtement.....

RAFFLARD (*avec vivacité*).

Reste républicain, je te dis, je le veux.

BENOIT (*à part*).

Est-il capricieux cet homme-là. J'aurai de la peine à m'y habituer.

JULIEN.

Regarde donc ta fiancée, Benono, comme elle est jolie... avec ses yeux rouges.... tu ne l'embrasses pas?

BENOIT.

Si fait, si fait, M. Julien. Vous êtes un bien digne garçon, vous. Vous viendrez nous voir dans notre petit ménage, n'est-ce pas? — Eh ça dans vos tournées, je ne souffrirai pas désormais que vous descendiez autre part que chez moi. Vous aurez toujours un lit à la maison.

JULIEN.

Je l'espère bien.

M.me RAFFLARD.

Et chez nous aussi, M. Julien.

JULIEN.

C'est trop de reconnaissance, Madame Rafflard, vous m'accablez. Vous ne dites rien, père Stanislas.

STANISLAS.

Je pense à votre tabac de la Havane.

JULIEN.

Vous en aurez, foi de voyageur.

STANISLAS (*à part*).

La fille de la Lelièvre lui aurait mieux convenu, enfin n'y pensons plus. (*Haut*) Voyons, il est temps d'en finir, allons à la municipalité; nous pourrons nous vanter d'avoir fait monter une fière faction ua maire.

BENOIT, (*à part*).

Vous ne venez pas, M. Julien, vous ne voulez pas signer à mon contrat.

JULIEN.

Non, j'ai pour habitude de ne jamais signer les contrats de mariage.

BENOIT (*en riant*).

Vous aimez mieux y donner des coups de canif?

JULIEN.

Farceur!

(*Ils sortent tous excepté Julien.*)

SCÈNE XVII. ET DERNIÈRE.

JULIEN *seul*.

Ce pauvre garçon, je me ferais un cas de conscience de signer son contrat (*On entend des coups de fouet*). Tiens, voilà le courrier qui passe, va-t-il être attrapé le père Rafflard quand à son retour il ne va pas trouver la république.

Ils sont droles ces braves gens, les journaux leur ont tourné la tête. On ne parle plus on ne rêve plus ici que politique...... Le moindre village est devenu aussi absurde que Paris. Mais c'est égal, la civilisation marche, et le père Rafflard ne s'en est pas plus mal tiré que nos grands hommes d'état lui aussi l'entend la vraie politique du jour, et est de l'avis du vieux proverbe :

Il est bon de ménager la chèvre et le chou.

HYPPOLITE LUCAS.

MORALE ET POLITIQUE.

Du Saint-Simonisme.

Depuis quelques années le monde entier ressemble dans sa marche incertaine et tremblante à un proscrit que l'on poursuit, et qui se jette de tous côtés sans apercevoir nulle part une issue. Fuyant devant l'avenir qui le presse, le traque au milieu de ses routes sans but, il est arrivé à un tel point d'inquiétude, que l'effroi trouble sa vue, et lui fait voir partout un obstacle, partout un ennemi. Il n'est aucun homme de bon sens et de bonne foi qui n'ait reconnu ce malaise général de la génération actuelle, et ce besoin d'une réorganisation complète de la société. Les améliorations libérales, proposées jusqu'à ce jour comme propres à conduire les nations vers un état meilleur, n'ont pas rempli ce but, elles ne le rempliront pas. L'édifice a besoin d'être repris à sa base; les badigeonnages constitutionnels, dont on le fatigue depuis vingt ans, n'ont rien produit pour le bonheur général. Rien de stable, rien de fort n'existera tant que les fondements vermoulus de notre société n'auront pas été changés. Que les gouvernements de l'Europe ne s'y trompent pas;

aucun d'eux n'a passé bail avec le peuple ; tous nos Rois sont en chambres garnies sur leurs trônes, et à la fin de chaque mois on peut les mettre à la porte : c'est une vérité qui n'a pas besoin de démonstration, les faits sont là.

Dans un tel état de choses, s'il est une doctrine qui montre un but à notre incertitude, et qui propose une organisation quelconque il nous semble qu'elle doit devenir pour tous un sujet d'attention et d'étude. Nous avons donc cru utile d'offrir aux lecteurs de la *Revue* un aperçu rapide, mais aussi clair qu'il nous a été possible, de la *religion Saint-Simonienne*. Quoique tout le monde en parle ; bien peu se sont donné la peine d'aller en chercher l'explication dans les ouvrages et les journaux des religionnaires. Nous ne prétendons pas donner le résumé suivant comme un exposé entièrement satisfaisant de la doctrine ; nouveaux nous-mêmes dans une telle étude, nous avons pu passer bien des choses, en mal comprendre d'autres ; mais, du moins, nous croyons avoir resserré, dans un cadre étroit, les principales idées, professées par les disciples de Saint-Simon.

L'histoire du passé est une preuve pour l'histoire de l'avenir. Les Saints-Simoniens l'invoquent fréquemment. D'après eux, les âges écoulés peuvent se partager en *organiques* (c'est-à-dire où la société a formé un être collectif, et où l'*union* de ses membres sous une autorité *aimée*, formait des hommes un *tout organisé*); et en âges *critiques*, c'est-à-dire en siècle où l'*organisation* précédemment indiquée étant devenue insuffisante pour les besoins d'une société plus avancée,

celle-ci commença à détruire elle-même sa COLLECTIVITÉ, et à laisser régner l'égoïsme et l'isolement.

Dans les époques *organiques* la puissance « *doit* » *être la réalisation de ce qu'il y a de plus fort, de* » *plus savant et de plus moral dans la société*; elle » doit être *ce qu'il y a de plus propre à en satisfaire* » *les besoins, de plus compétent pour en diriger toutes les activités. Alors, cette puissance est acceptée, on y croit, on l'aime; alors, il y a vraiment liberté, car la soumission est volontaire, empressée; la conviction y a plus de part que la force. C'est surtout sous cet aspect que se présente l'autorité du clergé catholique au moyen age.* En effet, à cette époque, toute la puissance fut aux mains du clergé (1), qui, malgré ses vices, était encore ce qu'il y avait de plus *fort*, de plus *savant* et de plus *moral* en Europe. Mais, plus tard, le clergé n'ayant pas suivi le progrès des idées, sa suprématie fut contestée, parce que la conviction de sa supériorité disparut; c'est alors qu'il fit alliance avec la force brutale pour maintenir son autorité. il s'en suivit une lutte entre les gouvernants et les gouvernés; l'*organisation* fut détruite, et un âge *critique* commença, parce que chacun trouva son intérêt séparé de celui du pouvoir.

---

(1) Châteaubriant dit, en parlant du moyen âge : Si l'on veut avoir une idée juste de ces temps, sans y chercher des nouveautés qui n'y sont pas, il faut reconnaître que la société entière prit la forme ecclésiastique. Tout s'y gouverna par l'Église et pour l'Église, depuis les nations jusqu'aux Rois, dont le sacre était purement le sacre d'un évêque.

Le caractère nécessaire et frappant d'une époque *critique* est *l'individualité*, qui travaille alors la société, et fait de chaque homme un être indifférent ou ennemi par rapport aux autres hommes. Nous ne pouvons nier que telle est la situation actuelle de la société dans toute l'Europe. La politique, basée partout sur le système de bascule, c'est-à-dire sur l'opposition réciproque et permanente des différents pouvoirs, le commerce appuyé sur la concurrence, c'est-à-dire sur la guerre des capitaux et des industries, tout porte ce cachet d'hostilité perpétuelle de l'homme contre l'homme, qui mérite à une époque le nom de *critique*. Les Saint-Simonistes prouvent, il me semble, d'une manière aussi éloquente qu'invincible, que les prétendues améliorations de notre siècle n'ont rien de réel; que tous les perfectionnements partiels inventés n'ont rien changé à l'organisation de la société; que toujours c'est un petit nombre qui jouit et le grand nombre qui souffre et travaille. Les hommes à capitaux ont seuls gagné à l'invention des machines; ceux qui n'avaient que leurs bras sont restés dans une situation semblable, sinon pire, que par le passé; enfin rien n'a été fait pour arriver à la franche réalisation de cet axiôme :

Toutes les institutions sociales doivent avoir pour but l'amélioration du sort MORAL, *physique et intellectuel de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.*

Dans ce principe, aussi incontestable que fécond en conséquences, se trouve toute la doctrine de Saint-Simon. De son application dépend l'avenir des peuples et le changement de notre époque *critique* en un âge *organique : pour un âge de ce genre, il faut un centre*

où toutes les lumières, toutes les vertus aboutissent. L'humanité est maintenant affranchie des préjugés qui lui avaient été nécessaires ; il faut qu'elle se groupe désormais, qu'elle se concentre autour d'une doctrine d'amour et de confiance ; il faut que cette doctrine lui donne pour directeurs ceux qui lui seront dévoués ; alors, leur dévoûement réalisant complétement l'ancienne charité, en l'élargissant, aura toujours pour objet L'AMÉLIORATION DE LA CLASSE LA PLUS NOMBREUSE. *C'est vers cet objet que tenderont tous les efforts ; c'est pour lui que se produiront toutes les théories, que s'échaufferont tous les sentiments ; ce sera la règle qui coordonnera les divers modes de l'activité humaine, et qui en jugera tous les résultats.*

On voit, d'après ce passage, que les Saint-Simoniens établissent une autorité conductrice de l'humanité; et, en effet, là où il y a organisation, il y a hiérarchie, il y a nécessairement des chefs et des inférieurs. Cette autorité conductrice existe en Europe; elle est basée sur le hasard de la naissance et sur la richesse ou le cens; c'est ce que les Saint-Simoniens appellent la suprématie de la matière ou le *matérialisme politique*. Dans leur opinion, c'est l'intelligence et la charité qui doivent être la base de cette autorité : ainsi, la société entière, au lieu d'être conduite par les plus riches, devrai l'être par ce qu'elle aurait en elle de plus *intelligent* et de plus *moral*. Le pouvoir politique ne serait plus au *cens*, mais aux *capacités*, qui toutes se rattacheraient à trois catégories : *la religion*, *la science*, *l'industrie*. Par *religion*, il faut entendre la réunion de tout ce qui est sympathique, tendre, poétique; en un mot,

tout ce qui tient au sentiment : ainsi, les capacités *religieuses* sont appelées par les Saint Simoniens du nom général *d'artistes* ; *la science* et *l'industrie* comprendraient toutes les capacités purement d'intelligence ; car il ne faut pas oublier que nous entendons ici par *industriels*, non ceux qui appliquent des capitaux à une industrie ; mais ceux dont l'intelligence la dirige ; c'est dans ce sens que les Saint-Simoniens ont dit que le règne de l'industrie était proche, et qu'il détruirait le *matérialisme politique*.

De ce principe découle plusieurs importantes déductions. Quand le pouvoir sera aux capacités, les lumières seront répandues, mais seulement les lumières vraies et profitables ; la partie la plus morale et la plus intelligente de l humanité étant chargée de tout diriger, doit empêcher qu'on n'égare dans de fausses routes les classes les moins éclairées : ainsi sont renversées nos idées de libertés en instruction publique. Le pouvoir directeur et conservateur que les Saint-Simoniens établissent à la tête des nations ne doit pas plus permettre l'empoisonnement des esprits que celui des corps. Revêtu de la force et de la raison, il doit veiller sur les plus faibles et les moins sages. L'industrie, les sciences seraient soumises à la même règle ; on n'aurait point *le droit de se ruiner*, parce que, d'après la doctrine, aucun membre de la société n'est isolé; le pouvoir est pour chacun comme un père prêt à opposer sa prudente autorité aux folles entreprises. En un mot, l'homme n'aurait jamais la liberté de se nuire à lui-même, parce que cela est contraire à l'organisation des sociétés, où il faut que le bonheur de tous se forme

du bonheur de chacun; on ne dirait plus : *si le producteur se trompe et se ruine... tant pis. – S'il meurt.. qu'il meure.*

Reprenons le principe d'où nous sommes partis,

L'époque *organique* à laquelle nous touchons devra être guidée par une puissance intellectuelle et morale formée *d'artistes*, de *savants* et *d'industriels*.

Alors aura lieu l'application de cette formule de la doctrine :

A chacun selon sa capacité ; à chaque capacité selon ses œuvres.

Si la société doit à chacun *selon sa capacité*, le fils *inhabile* d'un homme *supérieur* devra-t-il hériter de la situation brillante de son père qu'il n'a mérité d'aucune manière? Le hasard de sa naissance est-il un droit? Nous avons reconnu depuis long-temps que la noblesse du père ne pouvait passer au fils sans absurdité; pourquoi en serait-il différemment pour la fortune : là où il est donné à chacun selon ses œuvres, le mérite du père ne peut être un titre pour le fils. Ainsi, dans l'époque organique qui se prépare, l'hérédité sera détruite pour l'avantage du plus grand nombre. La société devra à tout homme les moyens de vivre ; mais chacun se fera à soi-même, selon sa capacité, une vie plus ou moins douce, plus ou moins honorée. Ce qui est vrai pour l'hérédité le serait également pour tous les autres priviléges : les femmes ne resteront pas condamnées à une condition inférieure et humiliée, parce qu'elles aussi peuvent prétendre à la royauté des capacités, et que la supériorité du sexe est encore un privilége.

Ainsi, résumons en quelques mots tout ce que nous avons dit de la doctrine.

« Toutes les institutions sociales doivent avoir pour » but l'amélioration du sort moral, physique et intel- » lectuel de la classe la plus nombreuse et la plus » pauvre.

» Cette amélioration ne peut avoir lieu que sous le » règne des *capacités*.

» Les capacités *religieuses*, *savantes* et *industrielles* » gouvernant la société, la liberté de s'égarer ne sera » laissée par elles à personne.

» A chacun sera donné selon sa capacité ; à chaque » capacité selon ses œuvres.

» D'où il résulte l'abolition de l'hérédité et de tous » les priviléges qui ne tiendraient pas aux capacités. »

Nous n'ajouterons aucune réflexion à cette analyse incomplète sans doute, mais qui peut-être fera naître à ceux qui la liront le désir de connaître une doctrine que l'on a jugée généralement dans le monde par une plaisanterie sans bonne foi de M. Dupin (1) et quelques plates pasquinades du *Figaro*.

A l'heure où l'avenir et le passé nous pressent dans un présent toujours plus étroit, il n'est plus temps de rire, mais de réfléchir : les sociétés ne se refondent pas avec des épigrammes, et il nous semble que l'âge de la virilité et des pensées sérieuses doit être venu pour la France.

E. SOUVESTRE.

---

(1) On sait que M. Dupin a expliqué la doctrine de Saint-Simon à la tribune, en disant que c'était *la communauté des biens et des femmes*.

Le Cor.

LÉGENDE BRETONNE.

Le désir n'est jamais assoupi : que de fois, au milieu des plus grandes joies, l'homme forma un vœu qui devait le perdre ! (Inédit.)

La fenêtre était entr'ouverte, la lune se montrait au haut des vieilles touffes de lierre de la tour en ruine, et tout le vallon de Penhouët se dessinait vaguement au loin avec ses berceaux de saules et ses guirlandes de houblon. Ils étaient là tous deux à demi-cachés sous les plis d'un rideau blanc. Les mains d'*Anna* dans celles de son fiancé et se regardant de ce long regard d'amant qui fascine l'âme et la plonge dans je ne sais quelle stupeur enchantée. Le lendemain ils devaient être l'un à l'autre !. . Tous deux s'abymaient dans cette pensée d'un bonheur incommensurable, comme dans un océan sans bornes de rêveries et d'affections. Le jeune homme le premier se leva : ses traits charmants peignaient une de ces joies immenses que le cœur ne peut porter, une de ces joies qui débordent et qui nous font désirer de presser le monde entier dans nos bras. Il avait une main posée sur la tête de la jeune fille, l'autre sur le balcon

Il resta quelques instants muet, contemplant le vallon, *Anna*; le ciel; et, comme si cette vue eût tout-à coup reveillé dans sa mémoire un souvenir, il se mit à répéter à demie-voix ces vers da *Donna Sol* dans *Hernani* :

Pas un nuage au ciel, tout comme nous repose,
Viens, respire avec moi l'air embaumé de rose !
Regarde : plus de feux, plus de bruit, tout se tait ;
La lune, tout à l'heure, à l'horizon montait,
Tandis que tu parlais, sa lumière qui tremble
Et ta voix, toutes deux m'allaient au cœur ensemble.
Je me sentais joyeuse et calme, ô mon amant !
Et j'aurais bien voulu mourir en ce moment.

. . . .

Ce silence est trop noir, ce calme est trop profond,
Dis, ne voudrais-tu pas voir une étoile au fond.

. . . .

Un rossignol perdu dans l'ombre et dans la mousse,
Ou quelque flûte au loin ! car la musique est douce,
Fait l'âme harmonieuse et comme un divin chœur
Eveille mille voix qui chantent dans le cœur.

Puis, après un court silence; si le son du cor pouvait s'élever là tout-à-coup, ajouta : *Alfred* capricieusement. — Oh ! ne dis pas cela, mon *Alfred*, s'écria la jeune fille avec effroi. Tu ne sais donc pas que le bruit du cor dans la vallée est l'annonce d'un malheur pour celui qui l'entend ? — Alfred sourit. — Ne souris pas bien-aimé! Tu sais, quand j'ai perdu ma mère. — Les yeux de la jeune fille se remplirent de larmes. — J'étais ici de même... lorsque j'entendis les sons d'un cor lointain !... Ah mon ami, rien ne peut te rendre l'effet incompréhensible de ces notes tristes et mystérieuses qui venaient mourir à mon oreille. Je fus saisie malgré moi d'une terreur puissante, d'une tristesse inexprimable,

les sons pénétraient dans mon cœur comme des pointes acérées... C'était une sensation de froid, de douleur aiguë .. et entre chaque son, le silence même était terrible.. J'aurais voulu fuir, et une puissance secrète m'arrêtait là malgré moi... mon *Alfred*.. le lendemain... à la même heure... ô mon Dieu! — La pauvre enfant sanglottait. — Mon *Anna*, ô mon *Anna*! — La joue du jeune homme était contre celle de la jeune fille, et il buvait les larmes qui tombaient de ses yeux... Il y eut un silence. Puis avec une voix tendrement grondeuse. — Mais tu es folle, mon *Anna*;... un conte de foyer dont une nourrice a bercé ton enfance... quel pouvoir le son d'un cor peut-il avoir sur notre vie... superstitieuse enfant .. Il l'attira dans ses bras. — Tiens, comme cela, pressée sur ma poitrine, ta main dans mes cheveux, crains-tu encore pour notre bonheur. — *Anna* sourit à travers deux larmes qui coulaient encore le long de son visage charmant... — Vois donc comme la nuit est belle. — Et comme si ç'eût été pour lui un plaisir délicieux d'alarmer cette âme de colombe. — Ah! oui, répéta-t-il, je voudrais de cette coulée ombreuse entendre sortir la voix d'un cor... — Il avait à peine achevé de parler qu'un son lent, doux, solennel retentit au loin. — Les deux jeunes gens, serrés l'un contre l'autre, frémirent comme un seul corps. — Ecoute, *Alfred*, murmura la voix étouffée de la jeune fille .. écoute. — Le son se répéta plus distinct, plus fatal.

— C'est lui, c'est le même... Je le reconnais; et elle chancelait, déjà pâle et éperdue. — Un nouveau son se fit entendre. — *Alfred*, s'écria la jeune fille en jetant ses deux bras autour de son cou et le pressant sur son sein avec une puissance surnaturelle .. tu

l'entends ; c'est la mort... *Alfred*... la mort... — Malgré son incrédulité le jeune homme s'était senti froid jusqu'au cœur... — Il voulut parler à *Anna*.. Mais elle ne l'entendait plus. — Tous deux la tête penchée écoutaient immobiles et haletants. Tout se tut dans le vallon!..

. . . .

Le lendemain ils étaient encore à la même place, près de la fenêtre entr'ouverte ; ils étaient unis et cependant une inexplicable tristesse s'était emparée de leurs âmes; *Anna*, souffrante, sentait une sorte de froide stupeur parcourir tous ses membres, son cœur bondissait comme effrayé de quelque fatal avenir.... O *Alfred*, je ne sais ce que j'éprouve, murmura-t-elle, mais je souffre. J'ai peur. — De quoi, bien-aimée? — Je l'ignore, mais je suis sans force, il me semble que mon bonheur présent m'écrase, je ne puis y croire. Hier, tu l'as entendu ce son terrible et prophétique? — Enfant, encore cette folie, dit *Alfred* en riant. Quoi ! un cor dans la vallée. — Oh ! *Alfred*, ne blasphème pas. — Non, mon ange, non.. mais pourquoi des larmes... Viens sur mes genoux, repose ta tête sur mon épaule. reste ainsi. Tu es lassée des émotions de ce jour. dors !. — et comme obéissant à cette prière les yeux de la jeune fille se fermèrent ses membres s'assouplirent ; sa tête se pencha. Le jeune homme contemplait avec des regards enivrés cette ravissante créature endormie dans ses bras. Il approcha ses lèvres de son front. — Tout à-coup il jette un grand cri.. l'appelle, la relève... — Dans ce moment le son du cor mystérieux se faisait entendre au vallon. — *Anna* était morte.

CHARLES BOUDIER.

L'Attente.

Quand je ne te vois pas, le temps m'accable, et l'heure
A je ne sais quel poids impossible à porter ;
Je sens languir mon cœur qui cherche à me quitter ;
Et ma tête se penche, et je souffre, et je pleure.

Quand ta voix saisissante atteint mon souvenir,
Je tressaille, j'écoute.... et j'espère immobile ;
Et l'on dirait que Dieu touche un roseau débile ;
Et moi, tout moi répond : Dieu ! faites-le venir !

Quand sur tes traits charmants j'arrête ma pensée,
Tous mes traits sont empreints de crainte et de bonheur ;
J'ai froid dans mes cheveux ; ma vie est oppressée,
Et ton nom tout-à-coup s'échappe de mon cœur !

Quand c'est toi-même enfin ! Quand j'ai cessé d'attendre,
Tremblante, je me sauve en te tendant les bras ;
Je n'ose te parler, et j'ai peur de t'entendre ;
Mais tu poursuis mon âme, et toi seul l'obtiendras.

Suis-je une sœur tardive à tes vœux accordée ?
Es-tu l'ombre promise à mes timides pas ?
Mais je me sens frémir : moi, ta sœur ? Quelle idée !
Toi, mon frère ? O terreur ... dis que tu ne l'es pas !

M.me DESBORDES-VALMORE.



1.er Volume. An 1831. 3.e Livraison.

REVUE DE L'OUEST.

Premières Amours.

Que le printemps est beau! que sa jeunesse est douce
Quand l'aube fait éclore une première mousse;
Quand le frêle bouton s'entr'ouvre et devient fleur!...
Pourtant il est un charme, une grâce ingénue
Plus séduisante encor, c'est l'ivresse inconnue,
C'est le premier réveil du cœur;

C'est quand la jeune fille, abandonnant l'aïeule,
Au plus profond des bois court rêver triste et seule;
Quand elle va cherchant un secret dans les fleurs;
C'est quand, au souvenir d'une image lointaine,
Elle marche confuse et s'arrête, incertaine
Entre le sourire et les pleurs.

Alors si rien n'émeut cette vierge naïve,
Rien que le bruit charmant d'une onde fugitive,
Rien que le vol léger des colombes d'amour;
Si cette âme est troublée aux seules harmonies
Que fait naître le soir, rumeurs indéfinies
Où vient mourir chaque beau jour,

Oh ! c'est l'heure d'aimer; c'est alors que se glisse
Un sentiment confus, qui se change en délice,
Le cœur se berce enfin d'un songe moins amer;
Et s'il parle, et s'il trouve un autre pour l'entendre,
Ce n'est plus une amie, il faut un cœur plus tendre,
Qui comprenne un secret plus cher.

Et quel bonheur alors! comment dire les charmes
De cet âge éphémère où tout plaît, jusqu'aux larmes?
Oh! pourquoi s'en va-t-il?....où chercher cette fleur,
Cette fleur odorante, à peine respirée?
Où retrouver surtout la grâce tant pleurée
De ce premier réveil du cœur?

Ed. Turquety.

Rêverie

Oh ! si j'avais encore mes dix-huit ans !

Si je sentais encore au fond de mon âme cette fraicheur de pensée, cette vivacité d'enthousiasme qui m'animaient à cette époque de la jeunesse et que ma vie a successivement perdues.

Si le charme des illusions ne s'était pas éteint pour moi, si le bonheur m'apparaissait encore comme ces aubes du printemps qu'on admire à genoux, belles de parfums et de rayons :

Oh ! ce ne serait pas dans les villes que je puiserais ma félicité, la félicité telle que je la rêve ; ce ne serait point parmi les hommes que je chercherais l'atmosphère qui convient à ma poitrine. Montrez-moi plutôt un horizon immense où s'égarent de blanches nuées, où des clochers solitaires étincèlent au soleil couchant.

Que je choisisse là un asile selon mon cœur. Quelque pauvre chaumière perdue au fond des bois, comme un nid dans les mousses, et à l'entour un petit nombre de saules inclinés vers le ruisseau ;

Plus loin une prairie bien verte et bien silencieuse, environnée d'arbres sombres et par-dessus tout un ciel bleuâtre.

Et c'est là que je voudrais vivre et mourir.

Mais j'aurais encore quelque chose à demander à la terre ; ce ne serait point une vaine opulence, elle sied mal dans les hameaux; seulement une femme, un ange...

Où le trouver cet ange ?...... mon cœur m'a déjà répondu.

Ce ne serait point la jeune fille aux yeux noirs, vive, légère, capricieuse, qui ne songe qu'au bal folâtre, et dont la main tremble dans la main qui la presse,

Ni celle dont le regard est un perpétuel sourire et qu'un chant d'amour a toujours laissée froide et insensible comme la pierre ;

Ce ne serait pas non plus cette brillante beauté à la chevelure soyeuse, à la démarche imposante, et qui compte de loin avec orgueil ses nombreux adorateurs.

Mais il est là bas près du sentier obscur une blonde fille, simple, modeste, abandonnée, et qui n'a d'autre compagne que sa mère.

La candeur embellit ses lèvres. Je ne sais quelle grâce l'environne comme un parfum suit la fleur, et la suavité de son visage, l'innocence de son regard, tout dit qu'elle n'a que quinze ans.

Elle s'avance, et le bruit de ses pas me trouble, et quand sa robe m'effleure je respire à peine. Elle s'agenouille aux pieds des autels ; elle mêle aux hymnes sacrées la mélancolie de sa voix, et ce n'est plus la blonde fille timide, tremblante ; à la vivacité de ses yeux, à l'expression céleste de sa figure, vous diriez une âme prête à fuir de la terre.

Et c'est alors que je l'admire, moi désenchanté du

monde et de la vie, moi qu'une profonde douleur ramène dans le temple, et qui sens le besoin de pleurer devant Dieu.

Elle ne sait pas que je l'aime; mes lèvres n'ont point trahi le secret de ma pensée. Elle ne me connaît que de nom, mais elle n'ignore pas ma vie, elle sait que j'ai souffert, et je l'ai vue se détourner un jour pour me suivre des yeux.

Elle et une chaumière..... Concevriez-vous mon bonheur?

Savez-vous ce que la solitude renferme de trésors et de délices quand elle est partagée avec l'objet aimé?... Entretiens secrets, douces confidences, promenades au tomber du jour, rêveries de cœur quand la lune tremble aux cieux, deux âmes ne formant qu'une âme!

Oh! si j'avais encore mes dix-huit ans!

ALFRED KERSAINT.

Correspondance.

Vous m'avez demandé de vous composer un quatrain, je ne le puis en vérité; priez Benserade de s'en occuper.

(Correspondance du temps de Louis XV.)

Eh! Quoi! Faire des vers! Bon Dieu quelle sottise!
J'ai vraiment du mépris pour cet art délaissé;
Eh! Quoi! chercher des mots que l'esprit symétrise,
Restreindre sa pensée en un cercle tracé!
Comme un enfant bouillant, enfermé dans sa chambre,
Frappant les murs, afin d'avoir sa liberté,
J'irais, mordant mes doigts, me tirant chaque membre,
Laissant tomber mon front sur mon bras agité,
Me fatiguer en vain à chercher une rime,
M'enlacer d'un lien inutile, insensé,
M'arrêter tout-à-coup dans mon élan sublime,
Pour trouver mon discours pâle, mais cadencé!...
Non, non, j'ai plus de goût. Ah! laissons le génie
S'épandre à volonté, hautain, capricieux,
Planer d'un vol hardi, trouver une harmonie
Hors les règles qu'ont fait des savants ennuyeux.
Avez-vous jamais lu (je crîrais ô merveille!)
Un poëme en entier? N'avez-vous pas maudit

Le vers qui vient toujours vous sonner à l'oreille,
Tel que l'eau d'un moulin dont le bruit assourdit;
Enfin, pour ennuyer, j'irais, pauvre poëte,
Dépenser des instants, qui ne reviendront plus,
Pour vous dire moins bien ce que je vous répète
En prose nette et clair, et non en vers diffus?
Je suis là, seule, assise, en appuyant mon coude,
(Afin que dans ma main mon front soit soutenu)
J'écris ce qui me vient, je ris, ou bien je boude,
Ma plume trotte, court, met ma pensée à nu,
Sans compter chaque mot pour que mon hémistiche,
Arrive à point nommé, comme le veut Boileau?
Qu'importe que mon style en soit un peu moins riche;
Qu'il sorte sans effort de mon simple cerveau.
Je vous épargne alors une peine réelle,
Presqu'un travail d'esprit; vous lisez couramment
Ce que je vous écris, et la rime rebelle
Ne vient point me gêner dans mon épanchement.
Il est vrai, de rimer jadis j'eus la manie,
Dans cet âge où le cœur a besoin de parler;
Où tout est joie et peine, où la feuille jaunie
Vous fait rêver sans but en venant à rouler;
Où notre œil suit long-temps sa course vagabonde;
Dans cet âge d'erreur où tout est coloré;
Où le ciel bleu, l'air pur, tout vous rit dans le monde,
Où l'avenir promet un bonheur ignoré;
Alors j'aimais les vers, quand je sentais dans l'âme
Un mal qu'on ne peut dire et qui vous fait pleurer;
Quand le soir arrivait, quand une voix de femme,
D'un ton bas et senti savait les murmurer:
Ainsi je savourais cette douce musique;

J'écoutais les oiseaux qui chantaient dans les airs,
Je me laissais bercer par un charme magique,
Mon cœur fondait en joie, oubliant l'univers!
Cette molle langueur, cette extase muette,
Passaient comme un instant, doux, rapide et fatal;
Puis la vie arrivait, positive, inquiète,
Réveiller tous mes sens plongés dans l'idéal!....
Mais, depuis, j'ai vieilli, j'ai traité de folie
Tous ces beaux sentiments froidis et suspendus;
Hugo, *Tastu*, *Guirault*, dont j'étais assaillie,
Sont jetés dans un coin et ne sont jamais lus.
Il faut dans notre temps une langue plus claire;
N'ai-je pas vu cent fois, pour un grave journal,
Laisser une élégie, une pièce légère,
Discuter sans raison, s'ennuyer au total!...
Mais, qu'importe! Avant tout, le siècle est prosaïque.
Rêver, poëtiser, deviendraient un travers;
Dans la rue, au salon, partout ou politique:
Il faudrait être fou pour composer des vers.

ADÈLE JANVIER. (1)

---

(1) M.me Adèle Janvier est l'auteur des *Poësies d'une femme*, recueil plein de vers ravissants, dont les journaux et les salons de Paris ont retenti, il y a environ deux ans.

Le Clou,

CONTE FANTASTIQUE.

J'aimais ce cimetière : non plus pour y venir à minuit peser la vie et la mort, comme Yong, dans le silence et l'obscurité; la foi était éteinte dans mon âme ; le doute commençait à succomber. Le néant s'était présenté à moi, et j'avais lutté avec lui : semblable à ces spadassins qui combattaient en même temps de l'épée et du poignard, et atteignaient traitreusement avec celui-ci, pendant qu'on se garantissait de l'autre; ou comme le Parthe qui décochait une flèche en s'enfuyant il m'avait laissé l'indifférence. Convaincu que je ne pouvais rien savoir, que la nature ne révèle ses secrets à personne, à quoi m'eût servi de me déranger pour méditer sur l'existence, assis sur un tombeau? Encore si la demeure des morts, si redoutée des vivants aux heures des ténèbres, eût conservé ses terreurs fantasmagoriques! Mais non ; les rayons blafards de la lune, glissant à travers les cyprès, ne prêtaient plus une forme humaine aux marbres éclairés à demi; le bruissement des vents dans les longs rameaux du saule pleureur n'imitait plus à mon oreille une voix plaintive; la fuite du lézard sur les feuilles

séchées ne me semblait plus un pas de spectre; je ne tressaillais plus, je ne frissonnais plus; une froide sueur ne me glaçait plus à chaque instant; je détournais la tête sans crainte de rien rencontrer derrière moi. Que serais-je allé faire la nuit dans un cimetière? Je te le demande, mon cher ami.

J'aimais celui-là, en plein midi, au soleil, semé de fleurs et de bosquets, varié comme un jardin anglais, et à la porte de ma maison. Il était devenu ma promenade favorite. J'en connaissais les moindres croix, toutes les colonnes et les urnes funèbres : — A l'égard de ces dernières, je me suis souvent demandé pourquoi on en mettait encore sur nos tombeaux, alors qu'on ne brûle plus les morts? Nous serons donc éternellement copistes, et dans tous nos arts? Urne sans cendres, que tu me sembles bien l'emblème de notre tragédie classique!

Plusieurs fois j'avais compté les fosses. Tous les matins après mon déjeûner, comme un amateur de tulipes va voir dans son parterre s'il lui en est éclose depuis la veille, j'allais reconnaître si je n'avais pas de tombes de plus. Ma curiosité satisfaite, je me promenais un livre à la main, jouissant de l'ombre et de la solitude du lieu, aussi insouciant du reste que les fossoyeurs eux-mêmes. Récemment, sous une motte de gazon, au pied d'une croix, j'avais trouvé un nid d'allouettes, avec quatre petits. Cette rencontre m'avait fait sourire un moment.

Depuis quelque temps, une chose me déplaisait : on *retournait* mon cimetière; on déterrait mes vieux morts pour en mettre de nouveaux. J'avais réclamé auprès

du conseil municipal, afin que l'on achetât un champ voisin; mais ma demande avait été repoussée, à raison d'économie, et j'avais cela sur le cœur. — Honneur à la civilisation! Les sauvages emportent avec eux les os de leurs pères partout où ils vont : nous, nous jetons au vent ceux des nôtres, lorsqu'il ne reste que cela de nous..... peut-être! On a transporté à la mort les usages de la vie : une tombe est une maison où se succèdent divers locataires. Je me disais tout cela (car tu sais combien je suis fort sur le monologue), en froissant à chaque pas sur mon chemin quelques os qui se réduisaient en poussière, et dont le craquement produisait sur mes nerfs un effet inconnu, que j'attribuais à la contrariété que j'éprouvais.

En vain, je tournais de moments en moments les feuilles d'un livre; si l'on m'avait interrogé sur ce que je lisais, j'aurais pu répondre comme le prince de Danemarck : *des mots, des mots, des mots!* .. Il n'en ressortait aucune idée pour moi. Mon œil même souvent, à l'écart, s'occupait moins de syllabes que des crânes amoncelés dans le sentier. Je retombais malgré moi dans ces idées de philosophie dont je ne voulais plus m'occuper. — Où est la pensée qui animait ces ossements, et qui leur donnait toutes les passions qui m'agitent? N'existe-t-elle plus? s'est-elle réunie aux éléments comme le croyaient les anciens? Est-il un séjour où elle s'en va en abandonnant la matière, ainsi que le pensent les peuples modernes? Si cela est, la punit-on, la récompense-t-on comme un messager qui s'est bien ou mal acquitté de sa mission? car, c'est-là que viennent aboutir tous les rêves d'un autre monde. La vie est une farce, a dit *Montaigne*, je

grois; *paie-t-on en sortant?* voilà la question!.. — Tout-à-coup j'avisai un crâne auquel restaient encore quelques cheveux. C'était une chose commune, et pourtant cela me fit froid. J'approchai : une étrange émotion me saisit en face de ce crâne. On m'eût dit : c'est le crâne de ton père, que je n'aurais rien senti de plus. Je pressentais, je ne sais pourquoi, un mystère terrible dans cette tête qui, seule, parmi les autres, conservait quelque chose de l'existence. Long-temps je n'osai y toucher, et cependant un violent désir me poussait à le faire. Enfin, je la pris entre mes mains, je l'examinai avec attention, et, plus maître de moi, je l'apostrophai de ces vers de Childe-Harold :

(1) Yes, this was once ambition's airy hall
The dome of thought, the palace of the soul.

Lorsque mes doigts se crispèrent, mon sang se figea; un réseau de fer saisit tous mes muscles!... Je venais de découvrir, sous les cheveux, un long clou qui traversait le crâne à l'occiput!...

Le fossoyeur était là!... Sais-tu à qui a appartenu ce crâne? — Au président A..... Ce matin, quand j'ai entrepris sa fosse, j'aurais parié qu'il avait encore des cheveux. C'est l'homme à qui j'ai connu la tête la mieux garnie. — Sais-tu de quelle maladie il est mort? — D'une apoplexie foudroyante.... dans une nuit.... C'est une mort qui a terriblement affligé son épouse. Il y a

---

(1) Oui, c'était là, autrefois, la demeure orgueilleuse de l'ambition, l'asile de la pensée, le palais de l'âme.

cinq ans : pendant six mois, il ne s'est pas passé de jour où elle ne soit venue sangloter sur sa tombe. — Et maintenant ? — Maintenant elle est remariée..... — Remariée !.... je sentis plus froid. — Remariée à un jeune homme qu'elle avait jadis aimée, dit-on..... C'est une histoire..... la femme de chambre de la maison m'a conté çà autrefois. — Assez, assez.... — Je m'en allais avec le crâne. — Hé bien ! s'écria le fossoyeur, vous emportez mon crâne ! — Et que veux-tu en faire ? — Je l'avais mis de côté ce matin pour le faire voir à ma famille. — Au fait, il lui appartient à plus de titre qu'à moi ; et dégageant le clou, je lui jetai le crâne.

Je m'enfuis !... Quel sombre mystère !... Est-ce le hasard, est-ce la providence qui me le révèle ?... Vient-on mettre fin à mes doutes, à mes impiétés ? Le ciel veut-il me montrer que la victime peut sortir de la tombe pour accuser, et que le crime ne saurait être impuni un jour ?...

Que faire de ce clou ?... Je le renfermai dans mon secrétaire avec plus de soin que je n'y cachai jamais les cheveux d'une femme. Il me semblait que quiconque le verrait devait comprendre son infernal secret. Qu'en faire ?... Je ne suis pas le procureur-général de la société. Elle ne m'a pas remis ses droits. Non, certes, je ne livrerai pas les coupables à la justice humaine. — Alors une voix me criait : Le remords au moins ; le remords, tu peux le jeter, horrible, dans leur cœur, s'il n'y est pas entré !.. Tu peux,... et c'est sans doute la volonté de Dieu, les forcer au repentir, en suspendant la punition sur leurs têtes. — Puis la voix ajoutait plus bas : Ce serait un spectacle à voir que le visage d'une

femme au moment où se découvre un crime comme celui ci. Il y a là du drame, une scène d'Hamlet.

Toujours, toujours cette idée, debout à mes côtés, couchée à mon chevet!... Plus de lecture, plus de méditation, plus d'études possibles, plus de plaisir même. Ce clou, ce fatal clou était là... Sans cesse... Partout.... Mes parents, mes amis me demandaient: — Qu'as-tu? Fais-tu un plan de tragédie?... As-tu été trahi par ta maîtresse?... — Qu'aurais-je répondu?... Le clou!... L'horrible clou!....

Enfin, je n'y tenais plus. Un soir, je m'habillai, je me fis indiquer la demeure de M. R...., et je m'acheminai de ce côté. En arrivant au pied de la maison je m'arrêtai.... Il y avait un escalier à monter. Après quelques moments d'hésitation, je montai; mes jambes défaillaient. « Je n'oserai jamais frapper.... Je n'oserai jamais! » — Ah! combien de fois lorsque j'aimais, me suis je vu ainsi?.... Je ne pouvais voir Amélie tous les jours, je le savais; tous les jours cependant je montais son escalier; je cherchais un prétexte pour entrer, le plus léger; et, n'en trouvant pas, j'étais forcé de redescendre avec la satisfaction du moins d'un homme qui n'a rien à se reprocher.... Mais ici, quelle différence!.... Le courage ne me manquera-t-il pas? Ma main s'arrêta au moment de saisir le cordon de la sonnette, et j'avais déjà fait un pas en arrière, lorsque la porte s'ouvrit devant moi. Une femme qui sortait, me vit immobile sur le pallier, le bras droit encore en l'air dans la direction de la sonnette. — Que désirez-vous, Monsieur? — J'étais pris à l'improviste, sans réflexion. — M.me R.*** — Elle y est, entrez.... Un coup de foudre ne m'aurait

pas plus étourdi. J'entrai pourtant. Je me laissai conduire à l'appartement de Mme R***, comme un condamné que l'on traîne au supplice.

Madame R.*** était assise sur un sopha dans une molle et délicieuse attitude ; soutenant d'une main sa tête à demi-renversée, et de l'autre bouclant les cheveux blonds d'un petit garçon de six à sept ans, penché sur ses genoux. Son air d'abandon avait un mélange de sensibilité et de tristesse indéfinissable. On eût dit la mélançolie jouant avec l'innocence. Je n'avais jamais vu Madame R.*** ; jamais je n'avais contemplé cette délicatesse de formes, cette exquisse harmonie de ses traits, cette blancheur de sa peau, cette pureté de son regard bleu, cette suavité de sa taille souple et presque frêle. Je voyais une de ces femmes que les poëtes nomment des anges et dont les peintres disent : C'est une vierge de Raphaël.

Pensive, elle ne s'était point aperçue de mon entrée. A mon approche, elle se leva soudainement, mais avec grâce. Sa main me montrait un siège.... et je me trouvai un moment après assis en face d'elle : elle, attendant une explication de ma visite ; et, moi, dans le plus grand désordre d'esprit où j'aie été et je serai de ma vie.

Ne riez pas de la question que je lui adressai, la réponse est terrible ! j'étais là, immobile, stupide... J'empruntai au conscrit de *Charlet* son commencement de conversation avec les bonnes du jardin des plantes.

— Madame, vous avez un bien joli enfant ! Elle me regarda d'un air surpris. — Est-il de votre premier mariage ? — J'essayais à me remettre. — Sa surprise re-

doubla. — Est-il de votre premier mariage? répétai-je comprenant cette fois toute la portée de mes paroles : — Oui, Monsieur — Quelque agitation se peignit sur sa figure; elle embrassa son enfant pour me le dérober. — L'enfant de son premier mari! et elle le caresse.... Une femme est toujours mère.... Il y eut un silence.... un long silence.

— Monsieur, me dit-elle enfin, que me voulez-vous? — Madame, j'ai à vous faire une restitution. — A moi, une restitution!... Qui vous en a chargé? — La tombe, repart s-je d'un ton sépulchral!!..

La grande scène commençait..... Nous étions au point culminant du drame.

Elle frémit de tous ses membres; je frémis aussi moi: cependant j'osai lui présenter la boîte; elle la saisit et l'ouvrit...... Un cri...... Un cri qui réunissait tout ce que l'âme humaine a d'horreur, d'épouvante, de déchirements!..... Ses deux mains convulsives portées sur ses yeux!..... J'avais deviné juste.... Le crime avait été commis.....

Au même instant un homme se précipite dans la chambre. — Qu'as-tu, Léonie? — Le clou! le clou!.... — Il y avait dans son accent quelque chose d'impossible à décrire. — Elle s'évanouit. Le jeune homme resta pétrifié. Le clou était tombé à terre; le petit garçon le ramassa, et se mit à jouer avec lui. J'aurais pu supporter le reste; mais cela!.... — Je me sauvais de cette scène d'horreur; M. R*** s'élança sur mes pas; il m'arrêta sur le bord de l'escalier : — Monsieur (et il me secoua t violemment le bras), vous possédez un secret terrible! Ou vous, ou moi, devons cesser d'exister

qu'il soit une heure. — Je n'avais pas envisagé sous ce point de vue, les conséquences de mon action, aussi fus-je un peu étonné. — Monsieur, vous êtes assez puni; jamais ce secret ne passera mes lèvres. — Êtes-vous un lâche? s'écria M. R.***, avec une fureur concentrée. — Je suis à vous dans une heure, Monsieur, et je vous laisse le choix des armes. — Le pistolet. — Le pistolet. — Nous convînmes du lieu.

C'est bien fait, disais-je, en m'y rendant: pourquoi me suis-je mêlé d'une affaire qui ne me regardait pas. Que me faisait à moi le président?.... Était-il mon parent? était-il mon ami? J'ai cédé à une fantaisie, à une curiosité d'artiste. J'ai voulu voir si nos comédiens nous reproduisaient bien la terreur sur une figure humaine. Folle et misérable envie! Il peut m'en coûter la vie! c'est bien, très-bien fait!

J'arrivai au lieu du rendez-vous. M. R.*** ne se fit pas attendre. Il était sans témoins; je n'en avais pas non plus. — Les motifs de ce duel ne pouvaient être confiés à personne. — Deux soldats revenaient de la promenade. Nous les priâmes de nous servir de seconds. Ils consentirent.

M. R.*** avait apporté des pistolets. Nous nous plaçâmes à dix pas l'un de l'autre. Il fit feu le premier.... Le trouble où il était me sauva; la balle traversa la boutonnière de mon habit. C'était mon tour. J'allais tirer en l'air. Il s'en aperçut. — Tirez sur moi, s'écria-t-il. Nous recommencerons jusqu'à la mort. — Je le visai à l'épaule.... Je voulais seulement le blesser.... — Fatalité! — Je l'atteignis au cœur.... Cinq minutes après il n'existait plus!

On le remporta chez lui; sa femme le reçut et ne le reconnut pas..... Elle avait perdu la raison !.....

Mon œuvre d'une heure ! un homme tué ! une femme folle ! et dans mon cœur un enfer !.........................

....

Tout-à-l'heure je passais dans la rue. Un enfant s'est écrié : Voilà l'assassin de mon père et de ma mère! Tous les yeux se sont tournés sur moi. J'aurais voulu être à cent pieds sous terre. — C'est pourtant cet enfant que j'ai vengé. — Que le tonnerre m'écrase, si je remets jamais les pieds dans un cimetière......... avant ma mort.

Hippolyte LUCAS.

Ma Pensée.

.... C'est elle qui fait sortir la pensée d'un cercle étroit pour l'exalter et la transporter dans une région élevée au-dessus de la nature commune.

(Composition d'une petite fille.)

O dites-moi, avez-vous été ainsi aux jeunes années de votre vie, avez-vous eu une pensée fixe et vivante devant vous, marchant sur vos pas, dormant la nuit à vos côtés; une pensée devenue toute votre existence, toute votre âme, toute votre intelligence, qui ait détruit tout ce qui n'était pas elle, et dans laquelle vous vous soyez enseveli comme dans un linceul? Eh bien, moi, je l'ai cette pensée qui est tout mon être; cette pensée, c'est: *qu'elle soit à moi.*

Elle, toujours, partout.... *Elle*, c'est la nature entière en ce qu'elle a de plus touchant, c'est tout ce qui fait pencher la tête et rêver l'âme. De grands arbres qui sifflent sous le vent.... Le soir un chant sur une barque qui s'enfuit, le bruit d'un baiser sortant des feuillées: tout me parle d'*elle*.. Tout ce qui est beau, tout ce qui est poëtique, tout ce qui est attachant.

Dans la veille, dans le sommeil, cette pensée seule me poursuit, cette pensée a pris un corps. Elle est là, devant mes yeux... Elle me suit comme un ange gardien. Douce image!.. — C'est son œil noir, son pâle visage, ses boucles d'oreille de perles blanches. Je souris, et elle sourit; je pleure, et elle pleure, je dis: *Marie* et elle répond: *Charles*! le soir les yeux demi-fermés, je l'entends parcourir ma chambre, comme une jeune épouse, murmurer une prière, mettre ses papillottes puis... tout près de moi à mon oreille, une voix m'appelle bien bas par mon nom, et une main agaçante passe dans mes cheveux.

Et c'est *elle*, encore, toujours!

Ma solitude en est peuplée. Je vois son chapeau violet suspendu au-dessus de mon piano ouvert, ses gants jetés sur mes livres et ses ouvrages de femme dans la corbeille que je lui ai donnée.

Elle partout, partout!

Et maintenant, je comprends pourquoi je suis né; j'aime à vivre; je trouve la terre plus verte, le ciel plus vaste, l'air plus pur; maintenant je marche le front levé, et je vois un but à mes jours: *Elle à moi!*

Elle à moi! elle à moi! dites, ce mot résonne-t-il à votre oreille comme à la mienne? *Elle!* bonheur, caresses, causeries du soir!... *moi!*.. tristesse, souffrance, abandon!

Elle à moi!

Oh! depuis que cette pensée est écrite partout autour de moi, dans mes romances, dans mes fleurs, sur les étoiles; depuis que le monde entier me la crie dans le cœur, combien j'ai formé de vœux qui m'étaient inconnus!

Quelquefois je voudrais être riche comme un sultan des mille et une nuits : je la mettrais dans un palais d'Italie, entouré de marbres, de statues, d'eaux jaillissantes ; dans un palais où le jour ne lui arriverait qu'à travers les fleurs et les rideaux de soie, où ses pieds ne reposeraient que sur des tapis plus doux sous les pas que la neige qui tombe, où ses yeux ne rencontreraient que moire, bronze, peinture; et là je l'entourerais de blondes, de velours, d'oiseaux du Paradis, je la noierais dans les cachemires, dans l'or et dans les pierreries ; je l'éblouirais de jouissances et de bonheur, pour qu'au milieu de tant d'éclat je pusse voir son sourire fatigué dire en me cherchant : *Je n'aime que toi.*

Ou bien je voudrais avoir un de ces noms célèbres qui laissent un long retentissement sur la terre. Je voudrais être grand pour lui faire un piédestal de ma gloire. J'attacherais à son front une étoile brillante, je l'abriterais dans mon génie, je la mêlerais à ma vie jusqu'à ce que son nom ne pût jamais être séparé du mien. Elle marcherait dans la foule, la fière jeune fille, glorieuse et honorée ! chaque murmure lui renverrait au cœur le nom du bien-aimé, chaque œil de femme lui dirait qu'elle est heureuse, chaque front se découvrirait à son approche, chaque voix répéterait *c'est elle* ; les mères la montreraient à leurs enfants pour qu'ils pussent dire un jour qu'ils l'ont vue !...

Et moi, la cause de ce culte, moi, indifférent aux hommages, j'irais m'asseoir à ses pieds, appuyer ma tête sur ses genoux, j'irais déposer près d'elle mon auréole de poëte, et ses mains ceindraient mon front comme une couronne d'amour !...

Et quand le monde répèterait au loin avec des acclamations énivrantes mon nom et le sien, sourd à ses cris admirateurs, insouciant de gloire, je chercherais le ciel dans ses yeux noirs, et je redirai encore ces mots qui sont ma vie : *Elle à moi.* . . .

Que de vœux pareils j'ai formés, que d'autres vœux encore que l'amant seul peut comprendre, vœux de dangers et de douleur; où je pusse l'entourer de ma force et la couvrir de mon amour.

Quelquefois je désirerais l'emporter à travers le fer et le feu sur un pont tremblant sous mes pas, la couvrir de mon sang et la jeter évanouie aux bras de son père, en lui criant : Ne pleure pas, vieillard, c'est mon sang!

Je voudrais, roulé sous la lame furieuse, l'élevant d'un dernier effort sur le sommet des flots, la sentir enlevée par une main protectrice et entendre retentir en disparaissant dans l'abyme ce seul mot : *Sauvée*,

Ou bien au fort d'un incendie, la tenant serrée sur ma poitrine, je voudrais sentir craquer sous mes pieds les poutres enflammées, entendre, au fond du gouffre, la foule hurler *pitié!* et moi tranquille, fier, sûr de la sauver, descendre avec elle les étages croulants, la berçant dans mes bras comme une mère son enfant endormi.

Oh! tout ce que je voudrais Dieu seul peut le savoir, Dieu seul pourrait l'exprimer!

Mais il est un seul mot qui dit, qui comprend tout, c'est ma pensée : *elle à moi.*

Et cette pensée pourtant, je l'ai toujours gardée ensevelie dans mon cœur, elle-même ne la connaît pas peut-être, ou si elle la connaît elle n'y croit pas sans doute. Je ne suis pour elle qu'un de ces noms vulgaires que

l'on écoute sans trouble; que l'on prononce sans rougeur!

Ces lignes que je trace il se peut qu'elle les lise sans les comprendre; peut-être, même feuilletant ce recueil d'une main distraite, les passera-t-elle sans que mon nom y arrête ses yeux!

Et pourtant je les ai écrites d'une main agitée, le cœur bondissant, l'œil voilé de larmes; et, en les traçant, tous mes artères, tout mon être, toute ma vie criait: *Elle à moi!*

— Va donc ma pensée, et au moment où son œil indifférent tombera sur cette page, dresse-toi devant elle comme une révélation; colore-toi des vives teintes d'un rêve de jeunesse!

O ma pensée unique, deviens vivante à ses yeux, et répète-lui, à demi-voix, tout ce que tu contiens d'amour et de bonheur, tout ce que tu m'inspires quand je vais songer d'elle sous les saules, au doux tomber du jour.

EMILE SOUVESTRE.

Une Nouvelle Bête de l'Apocalypse.

DISSERTATION PHILOSOPHIQUE, RELIGIEUSE ET POLITIQUE.

Vous l'avez vu, n'est-ce pas, suspendu à la boutique du marchand d'estampes, et entouré d'une foule qu'amuse sa laideur et son cynisme? C'est *Mayeux*, garde national; *Mayeux*, petit maître; *Mayeux*, artiste; mais *Mayeux* toujours le même, toujours type sublime de grotesque et de désharmonie.

Qui ne connaît maintenant sa monstrueuse tête de crapaud, ses yeux ronds, ouverts et insolents, sa large bouche, sa double bosse, ses maigres bras, ses jambes frêles et prêtes à fléchir?

Eh bien, je vous le dis en vérité, jamais aucune des bêtes de l'*Apocalypse* ne fut une personnification aussi vivante, de l'un des grands empires, que ce monstre ne l'est de notre société actuelle!...

Oui, *Mayeux*, c'est le dix-neuvième siècle incarné, le siècle laid, le siècle bossu!

Et si vous en doutez encore, faites le paralèlle..

Dites-moi, cette tête démesurée n'est-ce pas le parlant symbole de la tête de notre société? tête composée de professeurs, d'avocats, de diplomates, de métaphi-

siciens ; toute gonflée de doctrines et de principes ; cahos de pensées sans action, vrai cerveau d'hydrocephale qui épuise un corps affaibli ?...

Ces yeux effrontés, ouverts, ne peignent-ils pas bien la surveillante hostilité, la vigilance insultante qui fait de la génération actuelle un argus à 64 millions d'yeux ?

Cette bouche immense, grimaçante et injurieuse, n'est-ce pas tout le siècle ? siècle de discussions cancanières et d'avocaceries, siècle *langard*, comme aurait dit *Rabelais*, où l'humanité tout entière a coiffé le bonnet carré pour plaider et accuser, où la terre habitée est devenue un barreau sans juges où tout le monde parle à la fois.

Regardez, mes amis, regardez bien, tout cela n'est-il pas aussi clair qu'une démonstration de géométrie ou qu'un vers de M. Despréaux ?

Oui, la puissance gouvernementale, c'est la tête de *Mayeux*, difforme et bavarde : ce sont les deux chambres avec leurs parodies cicéronniennes, les ministres avec les mensonges académiques, les gazettes avec leurs impudentes criailleries, le chef de l'état avec sa cour brodée sur toutes les coutures, et ses équipages à six chevaux.

Oh ! quelle tête, mes amis, quelle tête !

Venons à la double bosse.

Vous savez, n'est-ce pas, comment naquirent ces merveilleuses proéminences ? M. *Audibert* vous l'a dit : la sensibilité qui débordait dans le for intérieur de *Mayeux*, ne trouvant pas d'issue, produisit cette boursouflure hideuse, à-peu-près comme les feux internes du monde *ante-diluvien* créèrent les montagnes, d'après le système de M. *Cuvier*.

Eh bien, mes amis, le même phénomène s'est reproduit dans la constitution sociale. Là aussi une puissance terrible et remuante s'agitait intérieurement : C'ÉTAIT LA LIBERTÉ !... elle chercha long temps en vain une sortie ! Enfin, ne pouvant se faire jour, elle forma ces exubérances appelées chartes, constitutions, système représentatif. Ce sont là les bosses du siècle ! véritables déviations de l'épine dorsale de la société, ex-croissances ridicules produites par la liberté qui s'agite, ensevelie sous leur masse informe.

Ah ! reconnaissez-le donc tous avec moi, lecteurs du *Journal des Débats*, du *Messager des Chambres*, du *Constitutionnel !*..

Hélas ! la société a le dos de *Mayeux !*

Quant à la maigreur des bras de notre héros, vous en comprenez la signification, vous qui regardez passer sous vos fenêtres le peuple déguenillé, le peuple hâve et affamé ! Les bras de notre société sont maigres aussi, car ils travaillent douze heures par jour, et jeûnent sept jours par semaines !... Mais qu'importe à la grosse tête et au large buste..... les bras ne sont-ils pas faits pour travailler et souffrir ?...

Enfin, dites-moi, mes amis, et ce sera la fin de ma comparaison, ces jambes frêles qui peuvent à peine porter *Mayeux*, ne sont-elles pas une énergique image des faibles bases sur lesquelles repose notre société actuelle ? n'est-ce pas là notre lourde humanité perchée en équilibre sur ses codes, ses galères et sa guillotine ? jambes faibles et vacillantes qui ne peuvent supporter un poids pareil et qui tôt ou tard fléchiront sous le fardeau.

Ainsi, vous le voyez, depuis la racine des cheveux jusqu'à la plante des pieds, *Mayeux*, c'est notre génération. *Mayeux* est la bête de l'apocalypse oubliée par St-Jean pour figurer notre époque tordue, risible et désharmonisée.

Mais consolez-vous, braves gens, car voici qu'un homme s'est trouvé devant notre pauvre humanité, et qui a juré dans son cœur qu'il la redresserait.

Et déjà les lits de force sont prêts, les élèves du grand médecin social entourent la couche du patient. Peuples, dressez la tête et regardez; voici le traitement orthopédique de la société exécuté par Saint-Simon et ses disciples.

Ayez confiance, car les machines sont dressées, les cablés tendus. La tête difforme sera réduite, le buste applati s'alongera dans de plus justes proportions, les bras mieux nourris et plus puissants ne se dresseront plus avec fureur contre la tête pour en arracher les cheveux, les jambes s'harmoniseront avec le corps, plus fortes et plus grâcieuses.

Alors chacun de nous fera partie d'un grand tout admirable dans son ensemble et dans ses détails.

Et l'humanité sera la parlante représentation de *l'Apollon* du Belvedère et de *la Diane* chasseresse.

Ayez donc foi, mes amis, et laissez au traitement toute sa liberté. Le prospectus du grand médecin a promis la guérison, et vous savez que les prospectus ne mentent pas.

Mais d'ici là n'ayez, point d'illusions, et lisez avec moi ces mots tristement vrais, écrits sur le frontispice de notre édifice social.

SIÈCLE MAYEUX !!!

Hospitalité d'un noble Lord

RACONTÉ PAR UN OFFICIER DE L'ARMÉE ANGLAISE.

La brillante conduite des troupes portugaises à la bataille de Busaco, pendant la guerre de la péninsule, engagea le ministère (*anglais*) a décorer leur chef, le maréchal Beresford de l'ordre *du Bain*. Lord Wellington, généralissime, résolut de célébrer avec pompe le jour où les insignes de l'ordre seraient remis au maréchal; et, à cet effet, fit insérer dans son *ordre du jour*, que tous les officiers de l'armée qui ne seraient pas de service au jour fixé, étaient invités au banquet qu'il donnait en l'honneur du maréchal.

Bien que nos cantonnements fussent à environ vingt milles de la petite ville de Mafra, où la fête devait avoir lieu, un de mes camarades et moi nous résolûmes de nous rendre à l'invitation du noble lord, et de rompre un instant la monotonie habituelle de la vie que nous menions. Dès le point du jour, nous étions à cheval; et, après avoir trotté pendant près de huit heures à travers les plus horribles chemins qu'ait jamais foulés pieds d'hommes ou de coursiers, à travers rochers, fondrières et précipices, nous mîmes enfin pied à terre, rendus de fatigue, au palais de Mafra. Il pouvait être deux heures après midi.

On nous conduisit à travers une longue suite de beaux appartements, dans un salon magnifique, déjà rempli d'une brillante et nombreuse réunion d'officiers en grande tenue. Le plus remarquable et le plus remarqué au milieu d'eux, c'était l'amphitrion généralissime lord Wellington. Il n'affichait, au reste, aucun air de dignité ni de morgue, son orgueil aristocratique s'était caché sous l'uniforme le plus simple de son grade, rehaussé seulement par l'*ordre du Bain* ; et banissant toute étiquette gênante, il riait et s'entretenait familièrement avec ceux qui l'approchaient.

Après une heure d'attente dans ce salon, commença la cérémonie à l'ordre du jour; mais, quelque pompeuse qu'elle pût être, je crois qu'un bien petit nombre d'assistants étaient en état d'y prendre une part agréable. Quant à moi, excité par ma rude promenade du matin, j'éprouvais un appétit tantalique, et jamais sir William Curtis (*membre du parlement*) lui-même n'a demandé, avec plus d'anxiété à sa montre, l'heure trop attendue du dîner. Notre ordinaire, il est vrai, n'avait rien de splendide. Il se bornait tous les jours aux simples rations de l'armée; car, à plusieurs lieues à la ronde, il n'existait aucun marché où l'on pût se procurer quelque douceur. Aussi la flatteuse perspective d'un succulent banquet s'offrait à nous comme une riante Oasis au milieu des sables du désert.

Jamais amant favorisé ne soupira avec plus d'ardeur après l'heure du rendez-vous, que l'assemblée famélique de Mafra après l'heure du dîner. Mais, dit un vieux proverbe, *le temps et les minutes viennent à bout du plus long jour* ; et, enfin, nous entendîmes murmurer à nos oreilles ces mots délicieux : SA GRANDEUR EST

SERVIR... Aussitôt les plus élevés et les plus anciens en grade défilèrent, chacun selon son rang, suivis du *profanum vulgus*, en masse.

Mais que l'on conçoive, s'il se peut, notre consternation, lorsqu'après avoir obtenu, *à la sueur de notre front*, entrée dans la salle à manger, il nous fut démontré qu'en calculant au plus juste, la table ne pourrait guère contenir que le dixième des convives affamés présents; et le bruit circula même, que le dîner n'avait été préparé que pour les officiers-généraux.

Jamais deconvenue, ne fut plus sensiblement lisible sur le visage d'hôtes désapointés qu'en ce moment. Nouveaux tantales, nous voyions étalés sous nos yeux un banquet splendide! l'odeur embaumante de cent mets exquis excitait nos facultés gastronomiques, notre appétit redoublait, centuplait, et nous étions condamnés à une complète abstinence!!! Aussi, lorsque l'arrêt fatal retentit, terrible, à nos oreilles, un murmure prolongé de colère et de dépit parcourut l'assemblée. POINT DE DINER! s'écrièrent à la fois cent bouches faméliques, et cent autres bouches répétèrent comme un sourd écho: POINT DE DINER!!!!

A l'honneur de la discipline anglaise, je dois dire qu'en général le principe de l'obéissance passive fut assez strictement observé par les hôtes réprouvés. Cependant quelques-uns, ou plus effrontés ou moins propres à supporter la famine, emportèrent d'assaut une place à table, pendant que d'autres, rangés à l'entour, guettaient l'instant de marauder quelques bribes; on vit même un lieutenant de carabiniers entamer une intéressante conversation avec une dinde

aux truffes, et l'on coupa la retraite à un capitaine de voltigeurs qui prenait sa volée avec un vol-au-vent. Il fut évident pour les convives élus qu'une mesure vigoureuse (M. De *Clermont-Tonuerre* eût dit, *un coup de collier*) devenait nécessaire.

L'ordre de sortir nous fut donné; et bien qu'il fût prononcé à haute et intelligible voix, jamais ordre ne fut plus mal compris, personne ne bougea; et comme nécessité est mère d'industrie, des gens adroits seraient infailliblement parvenus à dévaster la table, sans l'arrivée du général *Cameron*, qui, la tête d'une comprgnie de Montagnards *Ecossais* du 79.e, fit évacuer la table à la baïonnette.

Après cet acte benin d'une hospitalité rare; nous retournâmes au salon, où nous attendait une symphonie exécutée par la musique des gardes. *Mais, ventre affamé n'a point d'oreilles;* aussi le pouvoir de l'harmonie fut-il sans influence, la plupart témoignaient même leur mécontentement en termes peu mesurés, lorsqu'un aide-de-camp du généralissime entra dans le salon, nous pria d'excuser le mal-entendu dont nous étions victimes, et finit par nous dire, par forme de consolation, qu'il y aurait à souper pour tout le monde.

La réaction d'idées qu'excita alors en nous ce simple mot SOUPER produisit réellement un phénomène extraordinaire de psychologie. Des sourcils qui, un instant auparavant, étaient tristement rabattus vers la racine du nez, furent tout-à-coup redressés; des yeux, tout à l'heure ternes et languissants, brillèrent d'un vif éclat; on vit même, mais en bien petit nombre, quelques lèvres sourire, et la conversation fut ranimée d'une manière sensible.

Cependant dix heures étaient l'heure du souper, et toutes les montres consultées, nous disaient clairement que, d'ici là, nous avions quatre mortelles heures d'attente; aussi la douce impression produite par le bienheureux message s'affaiblit-elle graduellement. Malgré leur dire, nos physiciens modernes eussent pu voir, pendant ce siècle d'abstinence, combien la nature a *horreur du vide*. Nous étions serrés les uns contre les autres en masse compacte (l'instinct nous rapprochait), prêts à nous précipiter comme un torrent, dans la salle à manger, dès que la porte en serait ouverte. Elle s'ouvrit enfin; mais, ô cruel désapointement! nous n'aperçûmes qu'une table veuve de ses plats, balayée par ceux qui nous avaient précédés, et qui n'avaient laissé à leurs tristes successeurs que des assiettes vides et des os décharnés.

Traduit du London and Paris observer, par
C.-G. SIMON.

LE LYCÉE ARMORICAIN.

Indices de Progrès.

Ce n'est plus seulement chez les écrivains ascétiques du moyen-âge, chez les théologiens scolastiques, tels profonds penseurs qu'ils aient été, que de nos jours il faut aller chercher l'histoire de l'âme, de cette portion éminente de l'homme, qui échappe à ses regards sans jamais pouvoir se dérober à sa conviction. Ce ne sera non plus ni aux spirituels et railleurs sceptiques du XVIII.e siècle, ni aux savants mais timides ecclectiques de celui-ci qui tremblent devant un principe, que nous irons demander des lumières sur ce sujet important. Des sources plus limpides nous sont maintenant ouvertes.

Le système scolastique, souvent entaché d'un spiritualisme exclusif, et trop contempteur de la vie matérielle, a bien pu donner lieu à la réaction du sensualisme qui lui a succédé; mais celui-ci, qui prenait les serviteurs pour les maîtres, ou la passiveté des organes pour l'activité des moteurs, n'a pu régner à sa place. Les philosophes ont bien pu lutter avec avantage contre les erreurs qu'introduisait la superstition, fille de la logique viciée ou de la fraude, quand elle tentait par de fausses voies d'unir l'esprit et la matière; mais le fanal qu'ils allumaient sur un écueil réellement périlleux, n'éclairait nullement celui sur lequel eux-mêmes devaient venir se briser, je veux dire celui de la superstition des organes des sens. Après une lutte qui a souvent excité notre admiration, quand elle a été sincère, et notre dégoût quand elle a été déloyale, nous avons vu s'accomplir le naufrage des uns et des autres sans qu'aucun conciliateur ingénieux ait pu fructueusement leur tendre les bras. Tous s'engloutissent, et cependant quelque chose reste debout. Fait remarquable: des systèmes s'amoncèlent et s'écroulent, et la société humaine subsiste et marche; il y a donc une loi qui leur est supérieure.

Nous admettons tous dans l'humanité un mouvement ascendant, désigné souvent sous le nom de progrès de la civilisation, même au milieu des plus douloureuses convulsions. Mais nous ne prononcerions qu'un vain mot, si nous n'avions foi à la venue d'un temps où l'esprit humain, cessant d'être balotté entre le bigotisme et l'athéisme, aussi intolérants, cruels et aveugles l'un que l'autre, devrait trouver issue sur une plage

douée pour lui de plus de charmes que ne lui en offraient la rupture avec les faits sociaux, ou l'affreuse immobilité du néant.

Il semble à plusieurs que ce temps arrive, qu'il s'accomplit par les soins de la Providence, employant comme agents de ses actes, au moment marqué par la maturité, et l'Allemagne si docte, si sincère, et l'Angleterre si méditative, si opérante, et la France si pénétrante, si claire et si délibérée dans ses doctrines. Comme la cité mystique de Saint-Jean, descendant vers son époux, l'âme humaine, qu'ils observent et étudient, désormais parée de nouveaux dons d'intelligence, leur parait aussi s'approcher de nous plus brillante et s'introduire plus intimement au sein de notre société pour, en s'unissant mieux avec elle, l'éclairer de plus vives lumières, rompre les vieilles chaînes qui l'enserraient, et y substituer les doux liens de la fraternité dévouée, puisant son énergie au foyer d'où toute vie émane.

Tous les écrivains distingués de notre époque apportent en effet leur contingent à ce progrès que nous signalons dans la science de l'âme, et qui, au milieu d'une inévitable lutte, se manifeste à chaque instant, soit qu'il s'agisse de religion ou de politique, de poésie ou d'arts, d'organisation civile ou de combinaisons industrielles. Tous font partir l'impulsion qui produit le mouvement social, du domaine élevé de l'intelligence considérée non plus comme obscure abstraction des qualités de la matière, mais comme existence indépendante de celle-ci, comme réalité agissante, venant mouler des formes que nous apprécions après coup par

les sens, et déterminer les actes extérieurs qui ne sont que des enveloppes d'actes d'une autre espèce, plus intimes, et dont la préexistence n'est pas douteuse. Tous aujourd'hui diraient sans hésiter avec Saint Paul : Le monde est un système de choses invisibles manifestées visiblement. A la vue de ce double monde, le problême embarrassant, ou plutôt à solution négative, que se proposeraient aujourd'hui contre eux des controversistes, ne serait plus, comme jadis, de prouver l'âme et son immortalité, mais de chercher s'il y aurait seulement possibilité quelconque, ou raison apparente pour que la portion pensante et affective de l'homme cessât jamais d'agir, même séparée du corps matériel.

Disons-le donc désormais sans légèreté, et pour en tirer de sérieuses déductions pratiques : l'âme est une chose tout aussi bien qu'un corps. Dès lors qu'elle existe, elle a donc aussi elle son histoire, son point de départ, son action et son but, nous osons ajouter, avec protestation contre toute pensée de matérialisme, sa substance, sa forme et ses phases spirituelles, ou sa réalité et ses états enfin qui viennent se manifester dans des actes, intimes d'abord, extérieurs ensuite, donnant lieu aux phénomènes de notre double vie.

Quelque idée qu'on se forme de l'origine et de la fin de cette partie constitutive de l'homme, laquelle nous paraît être l'homme dans son essence ; soit que l'on consente ou non à la considérer comme une création de l'amour suprême appelant un retour d'amour, comme un récipient de la lumière et de la chaleur divines, ou du vrai et du bien absolus et substantiels, actif, et à titre de récipient libre, susceptible d'altérer le vrai

en faux et le bien absolu en égoïsme, ou de les conserver dans leur pureté; soit qu'avec les chrétiens et leurs imitateurs, on envisage l'âme ou l'homme, comme ayant à certaine époque abusé de la liberté qui constitue sa moralité, altéré son état normal et transmis le germe de cette altération à la suite d'une chute antique, dont la rédemption préparerait le libre redressement; personne au moins ne doute que celle de ses phases, qui doit s'accomplir pendant son union avec le corps matériel, ne saurait être une simple expérimentation capricieuse; personne ne milite contre la persuasion qu'elle est appelée à s'exercer dans un cercle rationnel et dans un but déterminé par la suprême intelligence. Il n'est pas, en effet, un seul système théosophique sensé qui n'ait montré une destinée ultérieure pour résultat de cette période temporaire, et indiqué les moyens de l'accomplir avec réserve de la liberté; qui n'ait enfin fait consister la religion dans une sorte de conjonction, ou plutôt de reconjonction de l'homme avec son auteur, au moyen d'une vie intérieure et extérieure, conforme à certains préceptes que la raison de tous les temps a admis, et qui résistent à tous les paradoxes de l'entendement isolé de la bonne volonté.

Or, il est remarquable que la prescription première, dont nous parlons, loin d'avoir une date qui signalerait son accord avec les variables besoins sociaux, va au contraire se perdre au-delà de la nuit des temps, pour s'allier, comme clause indispensable, à toutes les conditions humaines, traditionnelles ou imaginables, non moins essentiellement que la loi de gravitation à

l'existence des corps. La loi, qui institue ces préceptes, n'est donc point une conception de l'homme ; elle lui vient d'ailleurs, car de lui-même il ne pourrait atteindre qu'à une combinaison subordonnée à ses intérêts individuels bien ou mal entendus, et jamais à la doctrine du dévouement, ni même à celle de la gloire après le cercueil. Aussi les dissertateurs sceptico-dogmatiques, ridiculement honteux d'employer une expression connue et devenue vulgaire, l'ont-ils tout spécialement nommée *loi naturelle ;* tandis que la majorité des peuples fidèles à une tradition incontestable, l'acceptait comme institution divine; et, en cela, n'élevant qu'une dispute de mots, ils sont tombés d'accord sur le fait d'une loi qui est antérieure à l'homme, qui se trouve cependant dans sa pensée, et qui ne peut y être parvenue que par un acte qui, dans toutes les religions, reçoit le nom de *révélation.*

Une fois admis qu'une première révélation a eu lieu, si l'on controverse sur le comment, du moins cessent toute contestation sur le fait, et si des répétitions du fait peuvent devenir des points particuliers d'examen critique, du moins les trouve-t-on dégagés désormais de l'argumentation de l'impossible. Dès lors, il est moins étonnant que la philosophie, délivrée par cette observation d'un obstacle qui arrêtait ses premiers pas, se soit avancée avec plus de confiance que jadis dans le champ des antiques révélations, et d'abord dans celui de la Bible, qui se présentait à elle, sans doute avec des obscurités, mais aussi avec des caractères aperçus d'une si grande sublimité, que les traits de l'ironie ont fini par venir misérablement s'émousser contre lui.

L'existence de ce livre étrange, après les travaux de tant de siècles éclairés, malgré la contexture presque délirante de ses narrations et ses contradictions apparentes, malgré ses images bizarres et son style anti-littéraire; sa résistance aux sarcasmes les plus spirituellement aiguisés, non moins que l'appui qu'il a donné non-seulement à la piété sensée, mais encore aux veilles les plus studieuses et les plus savamment dirigées; son harmonie évidente avec les livres du même genre, découverts chez d'autres peuples, et qui, en dépit des altérations à l'écorce, atteste que tous ont une souche commune; sa conservation, en un mot, est, humainement parlant, une sorte de prodige, d'anomalie rationnelle, chrétiennement parlant un acte providentiel, et, pour le philosophe, un phénomène digne d'une bien haute attention. Dès lors encore, si de ce que les phénomènes du galvanisme et de la polarisation s'accomplissent loin de nos yeux, et aussi eux dans une brumeuse enveloppe comme celle qui couvre les paroles allégoriques du livre sacré, nous ne leur en consacrons pas moins nos investigations; nous ne devons pas être surpris de voir des esprits rationnels et élevés entreprendre la recherche des éléments d'un fait aussi influent sur le bonheur social et aussi fécond en déductions morales que l'est celui de la communication du monde invisible, dit surnaturel, avec le monde visible ou naturel, c'est-à-dire la révélation; et cela, quoiqu'elle conduise à l'étude d'un livre obscur en apparence, mais en tout cas respecté et extraordinaire au plus haut degré.

En effet, nous voyons aujourd'hui des auteurs qui,

sérieusement et loyalement, vont chercher l'histoire des destinées de l'âme dans les livres antiques offerts comme révélés, et, sans difficulté désormais, dans celui de la Bible, monument archéologique qui, hors ligne comme ouvrage littéraire, brille plus qu'aucun autre au milieu de ceux qui ont traversé les siècles, et ne demande, pour être mieux accueilli, qu'une interprétation qui, au temps marqué par lui-même, en dégage le sens profond tout relatif à l'âme dans son action sur les œuvres; pour le faire étinceler comme un soleil radieux qui vient s'asseoir sur le nuage dont il était enveloppé.

Si ce livre extraordinaire, qui semble n'offrir des obscurités à l'entendement que pour laisser plus de liberté à la volonté du bien, se raccorde sans subtilité, tant, comme nous l'avons dit, avec les livres sacrés des autres peuples qu'il explique, qu'avec les plus anciens monuments de la science qui le confirment, et les travaux des plus profonds et des plus sages philosophes qui ne font que le commenter et le développer; s'il résout les nombreux et difficiles problèmes que s'est proposés l'esprit humain, sans blesser un instant l'indépendance de ses jugements, nous ne pouvons refuser d'écouter les écrivains consciencieux qui l'invoquent pour nous tirer des fangeux abîmes de l'inepte superstition, de l'audacieuse impiété et du doute irritant. Comment pourrions nous mal accueillir des hommes qui nous démontreraient que très-positivement et sans bigotisme, tous les actes de notre vie aux degrés privé, domestique, industriel, politique, social et universel, viennent sans peine se subordonner à une philosophie large et tolérante, pleine de charmes,

de poésie et de réalité, puisée dans un ouvrage dont le nom ne fait plus rougir que l'homme à préjugés, tandis que de si nombreuses illustrations l'ont reconnu comme supérieur à toute invention humaine ?

Dans le cours de son existence, dont nous annonçons la suspension, le *Lycée Armoricain* a plus d'une fois donné des articles qui rentraient dans le cercle des idées que nous venons d'exposer, et parmi ceux-ci nos lecteurs n'auront sans doute pas laissé passer inaperçus ceux que nous a successivement fournis M. Edouard Richer. De sa plume va de nouveau sortir un traité qui l'occupait depuis plusieurs années; dans lequel, sous le titre de la *Nouvelle-Jérusalem*, sera décrite et appréciée la régénération intellectuelle qui s'opère de nos jours, au milieu même de nos progrès industriels et de nos troubles, et toujours en harmonie avec le livre Sacré. L'éditeur du *Lycée* vient d'en publier le premier volume (1). Comme l'auteur puise ses éléments dans

---

(1) Sous le titre de *La Religion du Bon-Sens.*

On lit l'annonce suivante de la *Nouvelle-Jérusalem* dans le journal anglais *Intellectual Repositary and New-Jérusalem Magazine*, numéro 13 de janvier 1832, page 42 :

Publication prochaine d'une exposition du système de la Nouvelle-Église, en langue française. Nous annonçons à nos lecteurs que M. Edouard Richer, littérateur très-distingué, et intelligent appréciateur de la doctrine de la Nouvelle-Église, s'est proposé depuis quelque temps de publier une exposition complète du système, de manière à le faire saisir aisément par tous les esprits. Nous avons sous les yeux le prospectus de cet ouvrage, et nous en

une doctrine qu'il n'est plus permis, ni à l'orgueilleuse philosophie, ni à la défiante orthodoxie de traiter avec mépris et défaveur, nous croyons clore dignement la 9.me et dernière année de ce recueil en offrant à ses abonnés le morceau suivant, que nous avons obtenu de sa complaisance, et qui forme comme l'épilogue de son grand ouvrage. Si, par l'effet de la suspension du *Lycée*, nous sommes privés du plaisir de rendre compte un jour de la totalité de celui-ci, du moins pourrons-nous nous flatter d'avoir disposé les esprits à l'examiner comme il le mérite, en donnant au public, presque à la fois, le début et la conclusion d'un travail qui, nous osons l'affirmer, satisfera tout ensemble l'historien et le poëte, le linguiste et l'artiste, le psychologiste et le phisiologiste, l'antiquaire et le naturaliste, l'extatique et le rationaliste, le politique et l'industriel, l'érudit et le pieux, le spéculateur et le praticien, le philosophe et le disciple du Christ.

Une proposition qui, au premier coup d'œil, semble n'être qu'un lieu commun répété par une sauvage misantropie, sert de base à l'épilogue que nous allons donner, et cependant fournit à l'auteur l'occasion d'une rapide revue qui reproduit toute la pensée de son grand ouvrage, résumée ce semble dans ce verset d'Isaïe : « Malheur à vous, dit le Seigneur, qui faites des desseins » sans moi, et formez des entreprises qui ne viennent » pas de mon esprit. »

---

joignons ici la traduction, voulant par là rendre justice à un écrivain habile, capable de faire se répandre une doctrine dont l'adoption générale est l'objet de tous nos vœux. (*Suit le Prospectus*).

Cette proposition est que l'amour de soi ou l'égoïsme, opposé à l'amour universel qui est Dieu, est la première et seule cause de tous les malheurs qui affligent l'humanité; et, le contraire, sa véritable loi normale.

La préférence native que l'homme donne à lui-même sur toutes choses, est au fait un phénomène dont l'observation, toute vulgaire qu'elle soit, n'en est pas moins aussi incontestable que le sont ceux de la végétation ou de la désorganisation des corps. Malgré les déguisements dont le couvrent certains ménagements sociaux, certains désirs de l'estime publique, qui ne sont souvent que d'autres modes de l'amour de soi, on le rencontre toujours comme premier mobile chez l'individu qui ne l'a pas encore combattu par esprit religieux, ou qui ne le combat que pour se garantir de la rigueur des lois civiles ou du mépris de ses concitoyens. Nous en apportons en effet le germe avec nous en naissant.

Exposer que l'amour de soi est donné à l'homme, ainsi que tous ses appétits, non comme but mais comme judicieux moyen pour accomplir sa libre destinée; que le vice n'est que l'abus de ce don, comme la sale et périlleuse gourmandise est celui de la satisfaction d'un besoin légitime, et que Dieu n'est conséquemment pas l'auteur du mal, puisque dans sa sagesse suprême il n'a pas dû nous créer automates; résoudre ainsi le problême ardu de l'accord entre la bonté infinie et le libre arbitre; rendre compte de la chute ou du premier abus et de son inévitable loi de transmission, semblable à celle qui, dans l'ordre matériel, ne fait sortir d'un germe vicié qu'une plante

altérée ; en déduire le fait religieux ou réparateur qui ouvre à l'humanité la voie de régénération ou de retour à l'âge d'or ; signaler enfin aux hommes créés libres que, produits ou fruits du Dieu amour universel, ils sont intellectuellement, comme tous fruits, naturellement appelés à répéter, mais librement, les opérations de leur bienveillant principe. Telle est la théorie que l'auteur de *la Nouvelle Jérusalem* confirme dans ses immenses recherches, et dont on va voir dans le court *Livre de l'homme de bien*, se lier l'un à l'autre comme par voie réascendante tous les corollaires, qui viendront s'y résoudre dans l'opportunité de n'accomplir que des actes sociaux dégagés d'égoïsme patent ou dissimulé, guidés dès lors par cet amour universel, vraie route du progrès, dont la source est au sein de la divinité révélée.

Ici se présente cependant une difficulté : si nous admettons que toute théorie, en tant qu'appartenant au domaine de l'intellectuel ou de la réalité invisible, est comme si elle n'était pas, si elle ne passe dans des faits du monde visible et palpable; si nous reconnaissons qu'une pensée ou une doctrine morale est nulle ou reste stérile, si elle se borne à occuper contemplativement les esprits sans venir se réaliser dans des œuvres qui lui servent comme d'enveloppe destinée à recevoir sa forme et à la solidifier en quelque sorte, nous ne pourrons pourtant nous dispenser de convenir en même temps que le combat contre l'égoïsme, source de bonnes actions inspirées d'ailleurs et accomplies cependant comme de soi-même, soit qu'on le justifie par la doctrine de *la Nouvelle Jérusalem*, ou par toute autre, ne peut être indiqué comme moyen de bonheur

privé et social, n'est même susceptible d'être compris et apprécié comme opération du sage amour universel appelé charité par l'Evangile, que sous la condition d'être ou d'avoir été converti en actes par ceux qui voudraient le controverser; car, en définitive c'est toujours ce qu'on a aimé, à quelque source qu'on ait puisé, que l'on a voulu faire et qu'on a fait. Pour tous autres en effet qui n'ont pas au moins tenté cette conversion, les dissertations qui la recommandent étant comme un langage tenu dans un idiome inconnu, n'est qu'un vain son pour ceux qui l'écoutent. Dès qu'il est question d'amour, sentiment qui s'agite en dehors du simple entendement, il n'est plus possible de se comprendre si l'un se tient sur le terrain de l'amour universel et l'autre sur celui de l'amour de soi, qui lui est diamétralement opposé.

C'est là un véritable écueil pour tous les traités sur la science de l'âme, et dès-lors pour l'article que nous publions; c'est lui qui faisait dire au Rédempteur du monde : Vous ne connaîtrez ma doctrine que quand vous la pratiquerez; sentence pleine de profondeur, puisque, comme nous venons de l'observer, c'est ce qu'on aime par préférence, qu'on veut, et ce qu'on veut qu'on fait. Toutefois nous osons espérer que *le Livre de l'homme de bien* fera vibrer les fibres peut-être seulement engourdis de quelques nobles cœurs conservateurs du germe sacré qui ne demande qu'à se développer pour le bonheur de l'humanité, et qu'il frappera les esprits disposés à admettre que les événements du monde naturel traversé par la vie ne peuvent être que des résultats concordants avec ceux du monde

intellectuel, ou des actes modifiés par le degré d'intelligence acquise de ce monde aussi réel que l'autre et vrai domaine de l'âme ; dès-lors aussi sera trouvée juste cette conclusion, que telle sera la doctrine ou la science, telle sera la conduite, tels seront les faits, tel sera le progrès, telle sera la condition sociale et politique objet de tant de graves méditations, aujourd'hui que la liberté permet de promener le flambeau de l'examen au milieu des imparfaits systèmes sociaux qui nous régissent.

LE LIVRE

DE

L'HOMME DE BIEN.

Nosce te ipsum.

Il y a une vérité qui frappe tous ceux qui se donnent la peine de réfléchir, c'est que l'amour de soi est le mobile et le but unique de toutes les actions de l'homme abandonné à lui-même. Loin que l'expérience détruise ici la théorie, nous ne faisons pas au contraire une seule remarque qui ne la confirme. Les plus fins observateurs en morale ne font jamais que découvrir les prétextes qui servent de déguisement à cet amour : on s'aime dans ses amis, dans sa famille, dans ses concitoyens ; on dit qu'on se dévoue pour les autres, et finalement on ne fait rien

que pour soi. Contractons-nous une liaison, nous cherchons avant tout ce qui nous en reviendra; notre vanité ou notre intérêt y gagne toujours quelque chose, sinon cette liaison nous devient à charge. Dans l'enfance, cet amour s'annonce par la gourmandise; dans la jeunesse, par la luxure; dans l'âge mûr, par l'ambition, et dans la vieillesse, par l'avarice: des bonbons, des maîtresses, des honneurs et des écus sont presque toujours les objets que l'homme a en vue dans le cours de sa carrière. Dans l'enfance, l'amour de soi excite en lui l'instinct qui le porte à se nourrir; et, en y obéissant, il devient glouton. Dans la jeunesse, ce même amour l'invite à répandre hors de lui le superflu de vie qui l'anime; et, au lieu de songer à la propagation, il songe à ses seuls plaisirs, et devient libertin. Après avoir conservé et propagé son être, l'homme sent en lui le besoin de s'occuper de la machine sociale; et, au lieu de s'y atteler pour la faire avancer, il tâche de l'attirer à lui pour en faire son unique profit. Le vieillard en resserrant sa vie est tout à lui, comme l'enfant n'a que lui seul en vue en étendant la sienne; il presse sa chère cassette contre son cœur, parce que sa vie est là. En effet, ses écus réaliseront pour lui, quand il le voudra, les désirs qui pourront survenir dans la suite, et sa prévoyance est une grossière avarice.

Qu'on ne croie pas que l'amour de soi se contente des miettes qu'il demande humblement. Ce

qu'on lui donne n'empêche pas plus le désir de revenir, que l'aliment présent n'empêche la faim de nous tourmenter plus tard. Il est de l'essence de l'amour de soi de désirer sans fin et de ne point reconnaître de limites. A nous entendre dire, il ne nous faudrait, pour être satisfaits, que la possession de tel objet; l'objet qui nous manque nous est-il accordé, nous en avons aussitôt un autre en vue sur lequel se porte de nouveau notre convoitise. L'homme d'une classe inférieure ne désire rien, ou presque rien, à ce qu'il nous semble; mais c'est uniquement parce qu'il est dans le bas de la vallée, et que l'objet qu'il convoite est en effet le seul qu'il puisse apercevoir de sa place. A mesure qu'il montera, la perspective s'aggrandira pour lui; l'objet désiré d'abord sera sans prix à ses yeux dès qu'il en découvrira un autre plus éloigné. Celui qui ne demandait qu'une chaumière pour être heureux, finira par se trouver à l'étroit dans les salles du Louvre.

On ne manquera pas de dire que ceci est une exagération; on nous citera des Philémon et des Baucis qui vieillissent tranquilles sous l'humble toit de leur enfance. Ces sages de village sont de bonnes gens auxquels le sort a refusé l'occasion de se produire sur la scène, et qu'il a si bien tenu en bride contre leurs premiers désirs, qu'ils n'ont pu en former d'autres dans la suite. Nos campagnes sont peuplées de spoliateurs d'un sillon ou d'une toison de

brebis, auxquels il n'a manqué qu'un théâtre pour devenir des Napoléon. Ecoutez ce pauvre valet de ferme ; dans toute la sincérité de son cœur, il ne désire, dit-il, autre chose que l'aisance de son maître ; passez un bail avec lui, qu'il cultive à son profit la terre qu'il labourait pour un autre, il ne s'arrêtera pas là. Devenu un personnage plus important, il verra plus loin. Il enviera bientôt le sort de celui qui reçoit à la ville le fruit des sueurs qu'il répand sur le champ d'autrui. Que la fortune plus libérale en fasse un petit bourgeois, le voilà qui s'évertue pour devenir marguillier de la paroisse ou officier municipal. Quelques écus de plus feraient de lui un éligible d'électeur qu'il est maintenant. S'il avait ces écus il aurait tout ce qu'il faut pour être aussi bon député qu'un autre. O bonheur inattendu ! ces écus, le seul obstacle à ses vœux, il les obtient ; le voilà sur les bancs d'où l'on sort préfet, ministre, ambassadeur. Pauvre valet ! tu ne désirais autre chose que sortir de ta condition, et te voilà maintenant plus insatiable que jamais.

3 L'amour de tout posséder se trouve en chaque homme. Il est caché dans notre cœur prêt à se montrer, sitôt qu'il y aura apparence de le satisfaire. Le moi, avant toutes choses, tel est le désir que la nature a gravé dans nos cœurs et que chacun apporte avec lui en naissant. Ne croyez pas ces hommes qui disent qu'ils ont eu le bonheur de

naître exempts de désirs ; ils se mentent à eux-mêmes. Le désir de tout rapporter à nous est le premier instinct de l'homme. La modération n'est point un présent que la divinité nous fasse au berceau. Elle est toujours le fruit de l'expérience. Je ne crains point d'être démenti en disant que l'enfant à la vue d'un bonbon étendra naturellement la main pour le porter à sa bouche, et qu'il ne l'offrira à son voisin que quand on lui aura appris qu'il faut en agir ainsi. Quand il en viendra au point de donner son déjeûner à un pauvre ; soyez sûr que cela n'arrivera pas instinctivement mais par suite des exhortations de sa mère ou de son curé. Le premier mot qui frappe son oreille est une réprimande. Il ne faut pas faire cela, voilà la première parole qu'il entend, dès qu'il est rendu capable d'agir. Le premier essai de sa volonté naissante en un mot lui attire une correction. Je ne parle pas ici le langage d'un misantrope ; mais celui de la plus rigoureuse philosophie.

Nous naissons tous avec un penchant naturel qui nous porte à nous préférer aux autres, et qui nous fait placer notre cœur dans la possession des biens de ce monde. Ce sont ces deux amours qui régnent universellement chez nous, quelles que soient les formes variées qu'ils prennent ; quels que soient les masques dont ils se couvrent. Il ne faut pas de métaphysique pour reconnaître en soi ces deux

amours. Naturellement l'homme n'aime que lui seul, il ne cherche partout que son unique avantage. S'il paraît occupé de celui des autres, c'est toujours par rapport à lui-même. S'il fait quelque bien dont il ne retire aucun fruit apparent, regardez-y attentivement, et vous verrez que sa réputation ou son intérêt secret y gagne quelque chose. S'il n'y a pour lui nul profit dans le bien, soyez sûr qu'il se dira intérieurement : Eh ! que m'importe à moi les affaires des autres ? que gagnerais-je à m'en mêler ? l'homme qui est dans l'amour de soi, n'aime donc absolument d'un amour exclusif que lui seul. Dans tout ce qu'il pense, dans tout ce qu'il fait, il n'a que son être en vue. S'il fait quelque chose pour la société sans que l'intérêt y soit pour rien, c'est par vanité, par crainte où par calcul. S'il paraît affectionner les autres, c'est seulement parce qu'ils sont les instruments de son amour. Il aime ceux qui le flattent et lui font du bien. Ceux qui lui sont étrangers, quelles que soient leurs vertus ou leurs qualités aimables, lui sont parfaitement indifférents ; s'il recherche leur amitié, c'est pour que la réputation d'un homme de bien ou d'un homme à talent rejaillisse sur lui. Ses bienfaits sont des prêts à usure, son amitié est un trafic.

Je n'ai point l'intention de calomnier la nature humaine ; je la montre telle qu'elle est. Si tous les hommes ne paraissent pas ainsi, c'est que dès l'enfance

on nous a appris à dissimuler ce hideux amour de nous-mêmes. La crainte de perdre notre réputation est un frein qui le retient caché. Le joug des manières nous façonne si bien au mensonge, que quoique nous soyons les gens les plus égoïstes du monde, il n'y paraît pas du tout en public. Si ces freins-là étaient ôtés : vous verriez les hommes se jeter les uns sur les autres comme des bêtes féroces, la raison du plus fort alors serait vraiment la meilleure. Ne soyons pas dupes d'un optimisme romanesque qui cherche à établir que l'homme naît naturellement bon. Je soutiens qu'il naît naturellement avec l'amour de lui-même. Depuis son enfance, où il ne songe qu'à ses joujoux, jusqu'à la vieillesse, où il n'est occupé que de son trésor, toute la vie de l'homme est en proie à des passions qui ont son individu pour unique objet. Voyez ce grand garçon de vingt ans, en extase devant la beauté, croyez-vous niaisement que l'amour platonique le retient dans les bornes du respect? Mon Dieu non, c'est tout bonnement la crainte du déshonneur. Si les actions, chez lui, pouvaient se cacher aussi bien que les désirs, il n'y a pas d'ange, de pudeur et d'innocence qui ne fût souillé par lui. Voyez cet homme de trente ans, occupé à écrire un livre d'où jaillira, dit-il, pour l'humanité, une source éternelle de félicité; l'humanité est un prétexte, mais son idole c'est lui-même. Il écrit pour se faire un nom, voilà tout. Cet homme opulent qui s'arrache, à qua-

rante ans, à la vie paisible qu'il menait dans ses terres, et qui vient se dévouer à la chose publique, vous allez le remercier, sans doute, d'avoir bien voulu se courber sous le joug pesant des affaires. Que vous ne connaissez guère le cœur humain? Cet homme-là n'est qu'un ambitieux; les dignités dont il est revêtu voilà son vrai but; il peut faire du bien dans ces hautes fontions, sans doute, mais le premier bien qu'il s'est proposé, c'est de monter sur le piédestal, c'est de s'enivrer de l'encens des subordonnés, de s'énorgueillir de la critique de ses ennemis, c'est enfin d'exercer une domination qui met son cœur au large.

Voilà le mal, indiquons maintenant le remède. Si l'amour du moi, de sa nature ne connaît point de limites, il est clair que nous devons, pour notre bonheur et pour l'ordre même, le renfermer dans des bornes. Nous avons admis que la modération était une vertu acquise, il est évident que si nous n'acquérons pas cette vertu et que nous nous laissions aller à cet aveugle amour du moi que la nature a placé au fond de notre cœur, nous ne serons que des fous insatiables. Notre premier soin doit donc être de renfermer cet amour dans des limites *volontaires*, en un mot de nous réformer nous-mêmes. La passion nous porte toujours à nous satisfaire, la réflexion doit offrir un frein salutaire à la passion.

Si l'amour de soi ne subit pas le contrôle de la

raison, il s'ensuivra infailliblement que toujours mécontents du présent, que toujours poursuivant des objets incapables de nous satisfaire, nous serons tourmentés par des désirs sans fin, par des regrets impuissants. Jamais nos espérances n'étant satisfaites, nous chercherons le bonheur toute la vie sans l'atteindre, et comme le balancier d'une horloge, notre cœur sera toujours en deçà ou au-delà du terme du repos. Une conséquence plus grave résultera de l'habitude où nous serons restés de lâcher la bride à nos désirs. Chaque homme trouvant en lui le même amour effrené de soi, la société ne se trouvera composée que d'êtres jaloux les uns des autres; et, comme dans une ménagerie il n'y a que quelques barreaux de fer entre les bêtes féroces, il n'y aura de même entre les hommes que le frein des lois pénales et les entraves des mœurs. Si ces grillages conventionnels venaient à disparaître, et que chacun obéit librement à son penchant, il est clair que l'amour de soi conseillant à chacun de tout accaparer aux dépens d'autrui, une lutte interminable s'ensuivrait entre tous les membres de la famille humaine. La conséquence naturelle de ce que nous venons d'avancer est donc que si l'amour de soi a été donné à l'homme comme mobile de ses affections, de ses pensées et de ses actions, la vertu lui a été accordée également pour servir de guide à cet amour et lui faire connaître et respecter les limites que naturellement il ne connaîtrait et ne respecterait pas.

C'est donc en se combattant qu'on deviendra vertueux ; c'est donc en prenant sur soi, c'est en résistant à ses passions, en faisant abnégation de soi-même qu'on remplira sa destination. Jamais la philosophie n'a dit à l'homme : Suis tes penchants, et tu seras juste ; mais elle lui a toujours dit : Surmonte tes penchants, corrige tes vices, résiste à tes passions. Jamais la morale n'a dit à l'homme qu'il trouverait le bonheur en s'occupant exclusivement de lui-même ; mais elle lui a dit de s'oublier pour les autres, et, en suivant ce précepte, il a trouvé le bonheur, en même temps qu'il a accompli ses devoirs.

Sans un combat de cette espèce nous ne serions toute la vie que des êtres insociables qu'il faudrait renfermer dans des loges de fous. Si nous obéissions sans cesse à cet instinct qui nous dit de nous préférer à autrui, nous serions des furieux et des imbécilles dont la société ne pourrait tirer parti. Demandez à tous ceux qui ont étudié le cœur humain, ils vous diront que ce n'est pas en obéissant à ses désirs, mais que c'est en les réprimant qu'on obtient la paix de l'âme. Voyez l'homme qui se laisse aller à tous ses goûts et à toutes ses fantaisies, ne devient-il pas à la fin un fou furieux ou un parfait imbécille ?

Se laisser aller à ses désirs est toujours une marque de faiblesse, y mettre une borne est la preuve de la force du caractère. C'est en suivant les passions

qu'on est faible ; c'est en les domptant qu'on fait preuve de force. L'amour extrême est esclave de tout ce qu'il désire. La liberté du cœur n'est pas là. La sagesse n'y est donc pas non plus? La chose désirée avec ardeur ne sera pas plutôt obtenue que nous n'y songerons plus. Le but atteint ne nous satisfera jamais. L'objet que nous appélons de tous nos vœux est comme cette borne placée sur la route. Nous n'y sommes pas plutôt arrivés, qu'une autre borne que nous n'apercevions pas se découvre à nos regards. Ce n'est rien pour nous d'avoir atteint la première, il nous faut aller à la seconde ; celle-ci nous en montrera une troisième ; et, toujours haletant sur une route qui n'a point de terme, nous ne ferons que courir d'illusions en illusions. Savoir s'arrêter à propos est toute la science du sage. Se détacher du superflu a toujours été le travail unique qu'il s'est proposé.

Il y a une borne devant laquelle il sera forcé de s'arrêter. Eh bien! puisqu'il faut s'arrêter de force, la rage dans le cœur devant un but qu'on ne pourra atteindre, ne vaut-il pas mieux s'arrêter devant le but qu'on a marqué soi-même? Quant la borne aura été placée par nous, elle ne nous gênera plus. Nous la regarderons au contraire avec satisfaction comme un monument du triomphe que nous aurons remporté sur nous-mêmes.

Ne nous le dissimulons pas, il y a du plaisir pour

l'homme dans l'égoïsme, par conséquent les maux qui en procèdent sont pour lui autant de biens. Il chérit donc ces biens naturellement, et pour cesser de chérir une chose, il faut la chasser de son cœur : en un mot, il faut la combattre. Interrogez tous les philosophes qui ont défini la vertu, ils se sont tous arrêtés à cette définition : la vertu est un effort fait sur nous-mêmes dans le but du bien. La vertu, dites-vous, est un effort; nous ne naissons donc pas bons, il faut donc un apprentissage pour être honnête homme, en un mot, et c'est la conclusion de ce que nous venons de dire, il faut donc un combat pour être vertueux! La raison du mal qui est en nous n'est extirpée que par une lutte pénible, et ce n'est qu'avoir la victoire remportée sur nous-même que nous voyons clairement combien l'égoïsme est affreux : ce n'est qu'alors que nous parvenons à ne plus le vouloir, à le fuir, enfin à l'avoir en aversion. Ce combat est la seule chose qui constitue l'homme vertueux. En effet, l'insensé qui ne se modère pas assez pour mettre un frein à ses désirs se laisse emporter par eux à un tel point que la société est obligée de faire pour lui ce qu'il a refusé d'accomplir lui-même. Pour contenir les hommes qu'abuse l'amour exclusif d'eux-mêmes, la société a recours à deux moyens : l'un est la loi, l'autre est la politesse.

La loi force le moi à se renfermer dans les li-

mites, telles qu'il ne puisse porter préjudice à autrui. Tel est le but unique des gouvernements. Si la société n'était composée que de gens vertueux, il n'y aurait pas besoin de lois pour les contenir ; mais dès que l'amour de soi est la seule règle de notre conduite, tout est à nous. Nous nous approprions le lot des autres, et pour protéger les autres contre nous, pour empêcher que nos désirs d'envahissements deviennent des actions, la loi a été instituée : elle appelle délit toute entreprise de l'intérêt individuel qui tend à se satisfaire aux dépens d'un intérêt étranger. Elle avoue par là que l'amour de soi, sous peine de passer pour un délit, doit reconnaître des limites que par sa nature il ne reconnait pas en effet. Elle applique diverses punitions aux délits, suivant la nature de ceux-ci, et ce sont ces punitions qui retiennent dans la modération l'homme qui sans cela n'aurait connu d'autre penchant que l'amour de lui-même. . . . . . .

Il ne faut pas creuser bien avant dans la constitution de l'homme pour voir qu'il doit s'indigner bientôt d'un joug qui lui ôte le mérite d'une réforme volontaire. Il rougit de ce qu'on puisse attribuer sa modération à la crainte de la peine. Il ne veut pas qu'on puisse croire que la prison, les galères ou l'échafaud, soient les seuls motifs de son respect pour autrui. Il veut montrer que son âme est au-dessus de cet épouvantail propre seulement à con-

tenir le peuple, et la politesse lui apprend à prendre les manières d'un homme qui n'est pas assez grossier pour se préférer hautement et exclusivement aux autres.

La loi comprime le mal par force, la politesse le dissimule avec adresse. Mais, ni la crainte de la punition, ni celle de passer pour un homme mal élevé, ne sont capables de guérir radicalement en nous le penchant exclusif qui nous entraîne. Nous cachons l'amour du moi par ces deux moyens ; nous ne l'extirpons pas. Si la crainte du déshonneur, ou celle de la peine infligée par la loi n'était pas présente à notre pensée, nous ne trouverions pas en nous de motifs suffisants pour nous contenir. L'action de vol par exemple, peut être prévenue par la loi, mais le désir, qui produira toujours cette action à la première occasion favorable, reste intact dans notre âme : La loi n'atteint pas jusques-là. Elle nous empêche le crime, mais non la volonté de le commettre. Elle nous retient par la crainte ; celle-ci ne nous arrête qu'autant que nous ne sommes pas assez adroits, pour voler sans être découverts. La politesse, d'un autre côté, nous met à la bouche les paroles d'un homme prêt à se sacrifier pour autrui, mais ces promesses bannales n'ont pas plus de valeur que ces formules usitées à la fin de nos lettres. Ce sont des usages dont personne n'est dupe. La candeur et l'innocence sont toujours trompées par les manières de la politesse, preuve certaine que la vé-

rité n'a rien à démêler ici. Qu'est-ce, en effet, qu'une bienveillance qu'on ne peut croire sincère sous peine de passer pour un homme sans usage du monde? La société exige que nous nous conformions aux lois de la politesse, en même temps qu'elle ne veut pas que nous croyions ingénuement à ses protestations. La politesse, en effet, est un masque que nous prenons pour déguiser notre laideur naturelle, il faut donc le prendre comme on prend un habit, c'est-à-dire par pudeur; mais en même temps, il ne faut pas s'en rapporter à la physionomie du masque, comme il ne faut pas juger de l'homme par l'habit. L'homme qui s'affranchirait des lois de l'urbanité serait comme un sauvage qui ne rougit pas de sa difformité. Celui, d'un autre côté, qui prendrait cette urbanité pour du dévouement, oublierait que ce n'en est que la forme.

Les défenses de la loi, le joug des mœurs, les démonstrations de la politesse, ne peuvent rien pour faire un honnête homme, véritablement digne de ce nom. Il faut, pour arriver là, préférer le bien général à notre intérêt privé; il faut nous abstenir du mal, non par crainte, non par dissimulation, mais par suite d'une résolution intérieure prise librement. Il faut que, maîtres de faire le mal sans être punis ou déshonorés, nous fassions le bien par choix, sans songer s'il nous portera préjudice, ou si nous en serons récompensés. La vertu qui agit dans la vue d'une récompense, n'est plus de la vertu. Il faut

qu'elle soit le fruit d'un combat volontaire entrepris pour l'amour désintéressé du bien.

On peut quelquefois sacrifier sa fortune, sa vie même à l'intérêt d'autrui, sans être vertueux pour cela ; en effet, on attend souvent de la gloire de ce sacrifice, et on se récompense par elle de ses efforts. L'intérêt personnel existe toujours là quelle que soit l'action héroïque qui nous le déguise. L'homme qui en arrive à ce point prouve seulement que l'amour effréné de soi-même n'avait pour but chez lui ni la fortune, ni la vie matérielle, mais un fantôme de renommée qui absorbait tout son être. Il n'a sacrifié que les moindres parties de lui-même, il était tout entier à l'orgueil, et c'est aux pieds de sa propre idole qu'il a versé son propre sang, ce sang que Dieu lui avait donné pour un autre usage.

Ainsi, de tout ce que nous venons de dire, résulte cette vérité essentielle que l'homme naît avec l'amour de lui-même, qu'il doit réprimer cet amour dans un autre but que celui de son propre avantage. Tous les devoirs de l'homme de bien vont se déduire pour nous de ces deux propositions incontestables.

La critique nous attend ici, et s'apprête à nous faire le reproche tant de fois adressé à la Rochefoucault. Elle nous dira que notre rigorisme est une chimère, que l'amour de soi n'est point si affreux que nous le dépeignons, que c'est un instinct qui nous est inspiré par la nature elle-même, et que

nous ne sommes nullement criminels, en nous y laissant aller. Cette observation mérite que nous nous y arrêtions.

Nous avons peint l'amour de nous-mêmes tel qu'il est aujourd'hui dans le cœur de l'homme. A peine se fait-il sentir qu'il devient une passion dominante qui absorbe toutes les autres. C'est ce que personne ne contestera. Cela posé, je ne nie pas que le créateur n'ait eu, en nous l'inspirant, une intention différente. Je prétends seulement que nous ne remplissons pas cette intention, et c'est une remarque générale que nul observateur impartial ne peut infirmer.

Sans doute, le Créateur a voulu que cet amour fût un instinct, afin que l'homme, y obéissant, s'occupât de lui et conservât l'existence à laquelle il est appelé. Par là, sans doute, la sagesse suprême a fait de l'homme un être actif, dont la destination première est de se conserver, de propager son être, et de coopérer à l'œuvre générale. En s'aimant, l'homme fuit la douleur et recherche le plaisir. La nature associe la douleur à toutes les causes de destruction; par conséquent, l'homme se conserve par cela seulement qu'il se dérobe à la souffrance. La nature a voulu également qu'il y eût un plaisir attaché à chacun de nos besoins; de là vient qu'en obéissant à l'attrait du plaisir, l'homme satisfait ses besoins de première nécessité. Voilà ce que j'admets

avec tous les philosophes ; mais ce que je prétends de plus qu'eux, c'est que cet attrait ne nous porte à nous conserver que pour nous employer à une œuvre différente que notre propre conservation. Celle-ci est un moyen et non un but.

L'amour de soi dans sa source est comme ce penchant naturel qui nous fait rechercher les aliments nécessaires à notre subsistance. L'appétit qui nous porte vers ceux-ci, le goût qui nous flatte et nous invite à nous les approprier nous sont donnés pour que l'acte qui conserve l'existence ait un attrait. Si nous faisons de la jouissance que nous causent les mets le but de l'action du boire et du manger, nous allons au-delà de la soif et de la faim, nous détruisons les ressorts que la nourriture prise avec modération devait conserver, en un mot notre épicurisme grossier viole les lois de la nature. Il ment en disant qu'il obéit à ses penchants, il fait taire en lui la voix qui lui apprendrait à les satisfaire sans aller au-delà du but. La tempérance et la sobriété résultent ainsi de l'usage de la chose, la gourmandise est la suite de l'abus que nous en faisons.

Cette comparaison nous conduit à établir d'une manière inébranlable le principe fondamental de toute morale. L'amour de soi est un mobile comme le plaisir du goût. Ce n'est pas autre chose. En obéissant aveuglement à l'amour de nous-mêmes, nous

ne sommes plus dans l'usage de cet instinct naturel, nous sommes dans l'abus de la chose. L'amour de soi sans guide, sans retenue devient alors une passion basse et exclusive ; c'est l'égoïsme, le principe de tous les vices, l'égoïsme qui veut le moi avant tout, qui se fait à soi-même sa loi, son centre, son unique divinité. L'usage de cet amour, au contraire, nous permet de jouir légitimement des plaisirs de la vie, des biens que le créateur a répandus avec profusion sous nos pas ; comme la sobriété nous invite également à nous servir des mets qui nous sont présentés, l'abus de l'amour de soi est un vice comme l'abus de l'action du manger. Par l'égoïsme qu'il engendre nous n'usons plus des choses, nous les accaparons pour nous seuls, et sans avoir d'autre but que notre individu. La gourmandise en fait ainsi quand, au lieu de manger, pour vivre, nous ne vivons plus que pour manger. Pour citer un autre exemple, l'inclémence de l'air, la délicatesse de nos mœurs, nous forcent à prendre des vêtements, le but atteint contribue à la santé et tourne au profit de la pudeur ; si nous outrepassons ce but, nous arrivons à un vain amour de la parure aussi contraire souvent à la décence que funeste au tempérament.

Ainsi l'amour de soi, séparé du but pour lequel il nous a été inspiré, est un vice. Il nous a été donné comme le garant et le conservateur

de l'existence, nous ne devons pas oublier de nous rendre à ses excitations, mais le besoin passé, cet amour doit rentrer sous la tutelle de l'entendement. S'il ne le fait pas, il y a désaccord entre les deux moitiés de notre être. Nous allons au-delà du but marqué par la nature. Nous continuons de vouloir le plaisir, bien que la nature qui a voulu que ce fût simplement l'aiguillon du besoin, n'exige rien après que ce dernier est satisfait.

Nous paraissons ici reproduire et commenter un lieu commun; et cependant le peu que nous venons de dire, suffit pour renverser de fond en comble la philosophie épicurienne qui a tant d'échos. Cette philosophie veut que nous obéissions sans remords à l'instinct naturel. Elle prétend que c'est offenser le Dieu qui nous a faits, que de résister à des penchants que lui-même a fait naître en nous. Elle regarde en conséquence les scrupules de la conscience comme de vains préjugés, et toute sa morale consiste à jouir d'un temps qui s'écoule pour ne plus revenir. Elle oublie que si la volonté est assujettie à des penchants; ces penchants eux-mêmes sont soumis au contrôle de l'entendement.

Il n'y a donc pour l'observateur attentif de la nature humaine que deux choses réelles : l'usage de l'amour de soi et l'abus de cet amour. Il n'y a pas besoin de longues phrases pour mettre au jour une vérité aussi évidente. Elle est si claire qu'elle se passe

des secours de l'art pour se produire : il n'y a besoin pour la saisir que de l'attention la plus vulgaire. De ce point capital nous allons faire dériver toutes les vérités sur lesquelles se fondent la morale et la religion. L'usage de l'amour de soi est un instinct légitime, un véhicule par lequel nos actions parties de nous, arrivent à autrui. Par là, nous nous subordonnons nous-mêmes à un autre but que notre unique individu. Nous nous servons en effet de cet amour pour nous conserver et nous rendre aptes à autre chose que cette conservation même. Comme le boire et le manger n'ont pas pour but la boisson et l'aliment, mais l'existence ; celle-ci à son tour n'a pas pour fin dernière le plaisir de se sentir vivre, mais celui de faire de soi un être agissant et utile. L'amour de soi devient ainsi non un but, mais un moyen ; et, considéré comme tel, il peut à juste titre prendre le nom de dévouement. En se renfermant en lui-même, l'amour de soi se fait à soi-même son but. Il est dans l'abus et par conséquent dans l'égoïsme. Ainsi l'usage de la chose produit la vertu, l'abus fait naître le vice. L'un est le bien, l'autre est le mal.

Nous voilà maintenant sans équivoque à la source du bien et du mal moral qui a tant embarrassé les philosophes. Il ne nous est plus permis de dire que l'un et l'autre sont des préjugés, des conventions, des termes arbitraires ; avec notre règle

nous ne pouvons nous égarer : nous appelons bien tout ce que la nature fait naître dans notre cœur et qui tourne à l'avantage général ; nous appelons mal tout ce que la nature nous inspire également, mais que nous retournons sur nous-mêmes. Le bien et le mal proviennent d'un même foyer de chaleur et de lumière ; les êtres qui reçoivent cette chaleur et cette lumière pour les réfléchir et les répandre sont dans le bien ; ceux qui, les ayant reçues, les absorbent pour jouir seuls des plaisirs qu'elles portent avec elles, trompant le vœu de la nature, interceptent l'influence universelle, et sont par conséquent dans le mal. Rien de plus clair que cette définition. Le soleil moral agit comme le soleil physique : l'amour qui descend du premier échauffe à la fois des flammes du dévouement et des ardeurs de l'amour propre les cœurs des mortels ; la chaleur qui provient du second trouve des corps bruts qui la reçoivent pour la rendre ou pour la laisser mourir inerte en eux-mêmes. Cette comparaison n'est point une figure de style ; les deux mondes se tiennent par des rapports sympathiques tels que ce qui se passe dans l'un en sentiments se manifeste chez l'autre en images.

Tout ce que nous venons de dire nous fait voir que notre tâche unique est de veiller sur nous, de guider avec soin l'amour de nous-mêmes, en sorte qu'il n'y entre que le moins possible d'égoïsme. Il

faut sans doute obéir aux penchants que nous inspire la nature; mais en nous y livrant, il faut les subordonner à un but différent de nous-mêmes; sitôt que ces penchants, qui partent de nous, tendent à revenir à nous, il faut les combattre. Nos sentiments, nos pensées et nos actions reconnaissent l'amour du moi pour point de départ; mais ils ne peuvent sans crime le reconnaître également pour fin dernière. Voilà le point essentiel et celui sur lequel roule toute la morale. Par là, nous ne calomnions point l'amour de soi tant de fois proscrit par les poëtes et les moralistes ordinaires. Nous le prenons pour un mobile et non pour un but; personne ne contestera que dans le premier cas il ne soit permis, et que dans le second il ne doive être reprouvé. Quand un homme veut nous donner une preuve de sa sincérité, ne nous dit-il pas : Ecoutez-moi, je vous parle dans votre cause et sans intérêt pour moi. Cette manière de parler prouve, à ne pas s'y méprendre, que tout le monde réprouve l'intérêt personnel qui est à lui-même son propre but. Si tous les hommes étaient également désintéressés dans une cause, ils seraient tous d'un avis unanime; ce qui fait naître le choc des opinions, c'est au fond la différence des intérêts. Mettons de côté l'amour-propre, l'ambition, la fortune, et nous serons tous éclairés de cette lumière morale faite pour toutes les âmes, comme celle du soleil a été créée pour

tous les yeux. Nos disputes viennent toujours de ce que nous nous préférons aux autres, ou de ce que nos intérêts matériels nous sont plus chers que les leurs. Si nous nous regardons comme les ouvriers dont Dieu se sert pour faire fructifier son amour et sa sagesse, nous ne pourrons manquer d'être toujours justes et vrais; si, au contraire, nous nous considérons comme le centre exclusif vers lequel doivent converger toutes les faveurs divines, n'ayant d'autre soin que celui de tout nous approprier, nous ne pouvons éviter d'être en guerre avec Dieu et les hommes, et de reconnaître pour uniques lois l'injustice et la fourberie.

Avec l'amour de soi pour but, l'homme tombe dans le mal; avec ce même amour comme moyen il est conduit au bien. Toute notre tâche consiste à remarquer le point où le moyen devient but. Pour
la, il faut prendre l'habitude de nous arracher à
mêmes, de ne pas attacher trop d'importance
ce ... le individu, de ne pas tant travailler en
nous- ... us que pour autrui. De cette manière,
à notre fre ... t devenu notre unique passion,
un mot pour n ... taire. En faisant servir le
l'égoïsme, qui sera ... vues particulières, nous
connaîtra un frein sa ... faits que le créateur
monde et les hommes à nos ... route de la vie;
rapportons à nous seuls les bien ... est un ou-
a semés pour tous ses enfants sur la ... s un vol
cette activité, dont nous sommes le but ...
trage fait à Dieu, elle devient en même temp

envers la société ; en mettant, au contraire, notre intérêt privé dans l'intérêt d'autrui, nous nous aimons sans crime, parce que nous nous aimons dans les autres, c'est là le vœu de la nature. Prenons haleine un moment, et récapitulons-nous :

Nous avons admis pour nous une disposition naturelle au moi, dégénérant en égoïsme, si l'on n'y porte remède. Nous avons reconnu que ce remède consiste dans la préférence que nous devons donner au moi, considéré comme moyen sur le moi regardé comme but. Le moi qui se fait à soi-même, son but naissant avec nous, nous en avons conclu qu'il fallait combattre nos penchants naturels, que ce combat constituait la vertu, et que par la victoire remportée sur nous-mêmes, notre amour, changeant de nature, devenait dévoué, d'égoïste qu'il était auparavant. Tous les devoirs de l'homme de bien nous ont ainsi paru strictement renfermés dans l'abnégation du moi.

Suivant cette proposition dans ses applications nombreuses, nous trouvons que les premiers devoirs de l'homme consistent dans ceux dont il doit s'acquitter envers lui-même. Un proverbe vulgaire dit que charité bien ordonné doit commencer par soi ; or, voici le sens dans lequel ceci doit s'entendre : L'homme doit, en effet, commencer et non finir par lui. L'existence ne lui a été donnée que pour l'employer, et il doit ainsi la conserver et la ménager comme un instrument utile pour d'autres que pour

lui-même. Pour se conserver un esprit sain dans un corps sain, il doit songer à se nourrir, à se vêtir, à se mettre à l'abri des intempéries de l'air, mais il ne doit rien se permettre par un simple motif de sensualité.

Rendu par ces soins capable d'élever sa famille, la procréation de l'espèce étant, à ses yeux, le but de la nature, l'homme individuel s'acquitte de ses devoirs envers sa famille. Il doit l'aimer et la protéger comme une partie de lui-même, dans le but de la rendre, comme lui-même, profitable au bien public. Ainsi, il ne doit pas aimer dans son fils l'héritier de son nom et de sa fortune, mais le citoyen utile à la patrie.

L'amour qu'il porte à celle-ci doit alors l'emporter dans son cœur sur celui qu'il voue à son être privé et à ses proches. C'est la patrie qui le nourrit, le défend, qui garantit ses propriétés et les institutions qui l'éclairent ou le consolent; c'est pour elle que lui et les siens ont travaillé; c'est donc elle qui doit être l'objet de sa prédilection.

Mais la patrie peut être injuste, et au-dessus d'elle est l'humanité. Aimer celle-ci, c'est aimer le prochain en général. Les devoirs envers le prochain consistent en ce que chaque homme, quelle que soit sa condition sociale ou politique, doit nous être d'autant plus proche qu'il a en lui plus de vertus. Dans nos amitiés, nous ne devons pas chercher celui

qui nous flatte le plus, mais celui qui a le plus de qualités vraiment aimables; il en est de même du penchant qui doit nous porter vers l'humanité entière. En prenant isolément chacun des individus qui la composent, nous ne devons pas accueillir seulement ceux qui nous servent et nous plaisent, comme font les rois qui ne s'entourent que d'esclaves et de flatteurs; mais nous devons mettre avant tous les autres ceux dans lesquels il y a le plus de bien, c'est-à-dire, ceux dans lesquels se reproduit le plus complètement la divinité, seule source du bien.

Au dernier terme, nous trouvons donc nettement tracés nos devoirs envers Dieu. Celui-ci étant le bien même et la vérité même, nos devoirs envers lui consistent à aimer et à pratiquer l'un et l'autre pour eux-mêmes, sans aucune vue d'intérêt personnel. Avec cela, on est bon parent, excellent citoyen, ami sûr, et on suit d'un pas ferme la route qui mène au Ciel. Tous nos devoirs consistent ainsi dans nos actions, selon le but dans lequel elles sont dirigées. La propreté, la sobriété, sont ainsi des demi-vertus que nous exerçons envers nous; l'activité devient sacrée dès qu'elle a notre famille pour but; l'ambition elle-même est louable, quand c'est la patrie qui l'excite.

Il résulte de là que la vie de l'homme de bien est une vie d'action. L'amour, quel qu'il soit, n'est rien, en effet, s'il n'est en même temps pensée et action. En un mot, les œuvres seules le réalisent.

Connaître et vouloir ne suffisent pas pour que le devoir soit accompli : il faut aussi agir. Il n'y a point pour l'honnête homme de devoir en spéculation, la pratique est ce qui lui donne la réalité. Ainsi le devoir, considéré dans toute son étendue, se compose de ces trois choses, l'amour qui veut, la pensée qui connait et trouve les moyens d'exécuter, enfin l'action qui réalise. L'action est donc le bien réalisé ; en réalisant le bien, l'homme manifeste Dieu lui-même, il le rend présent à la pensée de son semblable. De plus, il aide Dieu dans son œuvre, puisque le but du créateur est de tout rendre semblable à lui-même ; quand nous n'agissons plus, nous sommes en contradiction avec les lois créatrices. Nous en sommes punis par l'ennui et le dégoût de nous-mêmes. Le but de l'amour est d'aimer ce qui est bien, celui de la sagesse est de l'annoncer et de le prouver ; mais la troisième, et la plus importante de nos fonctions, est de le faire. Aimer et penser sont deux appétits moraux qui ne sont satisfaits que par l'action. Faire tout pour autrui, en commençant par ce qui est nécessaire pour nous, et en finissant par ce qui rend l'homme l'image de Dieu même, c'est-à-dire bon et sage, voilà où se réduit toute notre vie morale.

Par là nous arrivons à cette abnégation du moi dans laquelle l'amour du prochain remplace véritablement la sordide égoïsme qui trompe si cruelle-

ment la plupart des hommes. Ceux qui sont dans l'amour de soi n'aiment que ceux qui les aiment, les flattent ou les servent; en un mot ceux qui leur sont dévoués : le reste des hommes leur est parfaitement indifférent. Ceux qui sont venus à bout d'étouffer dans leur âme cet étroit égoïsme, aiment au contraire les hommes en raison du bien qui est en eux. La vertu et l'innocence qui n'ont pourtant rien à démêler avec eux, l'emportent dans leur cœur sur le crime empressé à les flatter. En un mot les égoïstes s'aiment dans les autres, et les gens désintéressés s'oublient pour aimer dans les autres les qualités qui les rendent aimables. Ils aiment la bonté, la vérité, la justice, toutes les vertus indépendamment de l'avantage qu'il peut en résulter pour eux. Le bien général, absolu, est leur idole; et ne croyez pas que ce soit chez eux une froide spéculation de l'esprit, c'est une passion, c'est un amour qui les entraîne comme l'amour de soi subjugue également celui qui s'y livre. Celui qui a une fois connu les charmes du dévouement s'y abandonne sans réserve. Il n'aime pas les hommes comme des moyens, mais il se considère lui-même comme moyen à leur égard. L'égoïste trouve son plaisir à se resserrer au-dedans de lui, l'homme bienfaisant trouve le sien à se répandre. Autant l'avare donne du sien, autant, en quelque sorte, il donne de sa vie; autant l'homme vertueux est prodigue de ses dons, autant

il vit dans les autres. Il multiplie sa vie en multipliant ses bienfaits, et quand l'égoïste s'appauvrit par sa charité, lui seul s'enrichit par la sienne. L'amour de soi cherche à faire aller toute la machine pour lui seul, et il est dans l'illusion; l'amour de l'humanité s'attèle, pour ainsi dire, lui-même à la machine pour la faire avancer; et, quand elle va sous ses yeux, il peut se dire avec justice: J'ai contribué au bien public. Le premier veut que tout le monde lui soit utile, le second veut être utile à tout le monde, l'un cherche la domination; l'autre l'emploi de son amour.

Tandis que l'avare met son cœur dans la possession des biens de ce monde, dans l'unique but de les réserver pour lui, l'homme que le désintéressement a conduit à la vertu, n'estime ces biens que comme des moyens de faire des heureux autour de lui. Il s'oublie lui-même complètement; et dans cet oubli il trouve le vrai bonheur. Il n'y a point de lutte entre ses actions et ses pensées; il n'est pas obligé d'agir autrement qu'il ne pense et qu'il ne parle; toujours d'accord avec lui-même, il est dans la pleine liberté et dans la joie parfaite du cœur. La jouissance d'autrui fait sa jouissance, le vêtement qu'il jette sur le corps nu de l'indigent, réchauffe ses propres membres d'une douce chaleur. L'argent sorti de sa main généreuse, et qu'il voit fructifier au dehors, lui cause plus de plaisir que celui qu'il

s'est réservé pour lui-même. Continent comme Scipion et Bayard, l'innocence qu'il a protégée, la pudeur qu'il a respectée, lui paraissent cent fois plus charmantes que s'il s'était laissé aller à assouvir sa passion avec elles. Toujours content de lui, ses jours sont autant de fêtes, il trouve des pavots sur son oreiller, une compagnie douce dans la solitude, une résignation pleine de confiance au lit de la mort.

Nous avons vu tout à l'heure l'amour de soi affublé du masque de l'écrivain, ne travailler à son livre que pour se faire honneur; la vertu n'aimant la vérité que pour elle-même, écrit sous l'influence de la plus douce des passions. C'est le vrai qu'elle cherche, c'est le vrai qui est son but; que lui importent les jalousies littéraires et les petites critiques! Le vaniteux écrit pour se placer sur un trône que tout le monde lui dispute; la vertu ne prend la plume que pour mettre en évidence la vérité, et chacun la laisse en paix dans ce domaine. Ainsi nous arrivons à la théorie du bonheur.

Le bonheur consiste dans l'amour. L'amour est la vie de l'homme. Être dans son amour, c'est vivre dans son élément, comme le poisson dans l'eau. Être dans son amour, c'est ne plus rien désirer, c'est ne plus avoir envie de rien. Pourquoi cependant, quand on a ce qu'on désire, si on ne s'agite plus pour se le procurer, tant de gens qui

viennent à bout d'entrer dans leur amour sont-ils inquiets et mécontents?

C'est qu'ils sont dans le mauvais amour, dans l'amour qui se rapporte à eux-mêmes. L'amour est une flamme donnée à l'homme pour l'allumer chez un autre. S'il la conserve en lui-même, il se brûle. L'amour doit passer par l'homme pour arriver par lui à d'autres hommes; s'il le garde solitaire au-dedans de lui pour s'en réjouir, il agit contre l'essence de l'amour; il en est puni par des mécomptes.

Le bonheur consiste donc à aimer d'autres que soi, en un mot à répandre son âme sur les autres. Alors on est vraiment dans la loi de son être; rien ne manque à nos souhaits. Aimer, voilà tout le secret d'être heureux. Il y a long-temps que la philosophie, la morale et la religion ont proclamé cette vérité.

Par l'amour dévoué, l'homme parvient à sentir qu'il a besoin du bonheur des autres pour être heureux lui-même. Il n'y a plus alors pour l'homme d'amour de soi. Alors on ne peut être heureux seul et avec soi-même, si on n'a pas avec soi les objets de son bonheur. L'amour de soi, bien réglé, est ainsi l'amour de tous; l'amour de tous ne peut être que l'amour qui a tout créé, qui anime et soutient tout. Par l'amour exclusif du moi, nous sommes hors de Dieu: nous nous unissons à lui par l'amour dévoué. Le cœur de l'homme livré à l'amour n'a plus de place en lui pour le crime et l'injustice. Son

amour tend à l'élever, et le désordre ne peut s'approcher de lui. Il suffit que l'homme soit pur pour qu'il mette le mal en fuite. Il suffit qu'il joigne l'innocence à l'amour, pour qu'il fasse de celui-ci une vertu. Si l'homme ne cherche que le plaisir des sens, s'il n'aime pas du plus profond de son cœur, s'il n'est pas prêt à sacrifier sa vie pour l'objet aimé, c'est qu'il est devenu comme un monstre, qui offense la nature et la société. Ne le croyez pas quand il dit qu'il est heureux, il prend son délire pour du bonheur, et quand le rêve est fini, il est sans ressources avec lui-même.

Rapporter tout au bien absolu, universel, à Dieu en un mot, comme à notre fin dernière, est le seul moyen de rectifier nos affections toujours déréglées quand elles ont notre unique bien pour but. Se proposer son propre avantage pour résultat est aussi contraire à la morale qu'au bonheur. En faisant tout pour nous, nous nous sentons vides et inquiets. Le malheureux, disait Ste.-Therèse en parlant du demon, le malheureux, il n'aime pas! Ce mot-là dit tout. Le mauvais esprit, en effet, n'est autre chose que le bien particulier préféré au bien général, et toute son infortune n'est qu'un défaut d'amour. C'est donc vers Dieu, vers le bien et le vrai que nous devons diriger toute notre vie. Nous ne recevons rien d'ailleurs. La bonté et la sagesse descendent d'en haut dans nos cœurs, et pour nous

disposer à les recevoir, il faut d'abord purifier le vâse destiné à les contenir, il faut nous arracher à nous-mêmes, et nous ne tarderons pas d'appartenir à Dieu.

Il n'y a pour nous qu'une œuvre à remplir, c'est de redevenir l'image de celui qui nous a crées. Déstinés à répéter les opérations de notre principe, à produire le bien comme lui, nous avons laissé arrêter sur nous-mêmes la divine influence qu'il avait versée sur nous; nous avons absorbé les rayons du soleil moral que nous étions déstinés à réflechir, dès lors nous avons concentré en nous la chaleur de l'astre vivifiant que nous devions répandre chacun dans notre circonscription particulière; et il nous faut maintenant nous constituer simples dispensateurs des dons d'en haut dont nous nous considérions comme les propriétaires. Notre tâche est de nous unir au bien pour participer à sa nature, notre tâche est de nous détacher de nous-mêmes pour nous élever à Dieu. C'est de lui seul que peut descendre en nous la force qui nous est nécessaire. Nous ne pouvons vaincre en nous la nature fausse que par le secours de la nature véritable. Attachés par naissance aux choses périssables, ce n'est que par une force étrangère que nous pouvons en être tirés pour être élevés aux choses immortelles; entraînés vers le mal, retenus seulement par une raison que nos passions ont séduite, la force nous manque

pour exécuter le peu de bien que les remords nous dictent. Quelquefois, sans doute, notre entendement peut connaître la voie, notre cœur peut former la volonté du bien, mais aussi tiédes dans nos affections qu'irrésolus dans nos pensées, nous n'aurons jamais, sans l'assistance divine, la force de lutter avec nos penchants, et de nous séparer de nous-mêmes. La prière est donc le dernier et le plus urgent des devoirs de l'honnête homme. Par elle, en effet, il avoue qu'il lui manque quelque chose; en s'adressant à un être supérieur, il oublie le sien propre. Prier, c'est dire je ne puis rien, et l'égoïste et l'orgueilleux ne prient pas, parce qu'ils croient tout pouvoir. Le sage ne priera pas pour demander à Dieu des biens qu'il nous refuse dans sa sagesse, et qui seraient autant de motifs pour nous plonger dans les illusions du moi; il priera seulement pour demander à Dieu que sa volonté soit faite, il le priera de substituer en nous la volonté du bien général au penchant qui nous porte à notre bien propre. Demander à Dieu que sa volonté soit faite, c'est lui demander que sa vie, la vie du bien et du vrai soit substituée à la nôtre qui n'est que mal et que faux. Voilà le but de la prière. Ses effets sont de faire de nous des hommes sincères, généreux, amis de la justice et de l'humanité, et non des êtres vaniteux, occupés d'eux seuls, et à qui les autres hommes sont totalement étrangers.

Voilà, en quelques pages, toutes les vérités qui constituent la vertu et le bonheur. Plus on y arrête sa pensée, plus on les trouve simples. Dieu et l'homme nous sont connus par là dans leurs rapports mutuels.

Tout cet échafaudage, dira-t-on, repose sur une idée particulière de l'amour de soi. Si cet amour est considéré sous un autre point de vue, toute la théorie qu'on en déduit est changée. Quelques-uns ont considéré la réforme religieuse que nous conseillons ici comme totalement superflue. L'homme, disent-ils, nait avec un amour exclusif de lui-même; mais la nature le veut ainsi. Tout ce qui sort d'elle tend à l'infini comme elle-même. La plus petite graine produit un végétal qui, à son tour, donne naissance à un si grand nombre de semences, que ce végétal, dans un certain laps de temps pourrait à lui seul couvrir la terre entière. Il tend à multiplier sans fin son seul individu. Tous les autres végétaux font comme lui. Chacun se fait place aux dépens de son voisin. La tendance de l'individu à occuper seul tout l'espace est réprimé par la même tendance chez tous les autres. Il en est ainsi des hommes. Chacun, dans notre esprit, nait avec un penchant à s'étendre dans la vie et à en jouir exclusivement. Chacun embrasse de ses vœux pour lui seul tous les temps et tous les lieux; chacun enfin est arrêté dans ses désirs par des individus nés avec

les mêmes inclinations. Il n'y a rien là qui fasse présumer une déviation de l'ordre suprême. Les plantes s'étouffent les unes les autres, les hommes avertis par leurs intérêts mêmes se bornent à des limites telles qu'il y a place pour tout le monde. L'expérience nous apprend que les autres naissent avec les mêmes dispositions que nous ; nous modifions notre amour pour qu'ils modifient le leur ; nous réprimons nos penchants dans ce qu'ils ont de contraire à leur égard, afin qu'ils en fassent autant pour nous ; en un mot, nous donnons pour qu'on nous donne ; cette marche est toute naturelle, et la prudence l'indique sans qu'il y ait besoin de faire intervenir ici la religion.

Ces objections sont plus spécieuses que solides. Il y a de l'infini sans doute dans la plante comme dans l'homme, parce que la nature entière est sortie de celui qui a pour nom l'infini et l'éternel. Il prive la plante de la faculté de raisonner, et le noble privilége qu'il donne à l'homme d'élever les pensées de l'entendement au-dessus des suggestions de la volonté, prouve assez qu'il a voulu que, chez lui, les désirs de la volonté fussent réprimés. Si nous obéissions à une loi naturelle en suivant l'amour du moi, nous n'aurions pas en même temps été doués de la lumière propre à nous en montrer les erreurs. S'il nous a donné les moyens de réformer un instinct qui porterait à nous étouffer les uns les

autres, comme les végétaux, c'est qu'il a jugé que notre destination était de lui rendre l'amour qui nous anime, et non pas de le renfermer en nous-mêmes. Un proverbe philosophique nous dit : *Qui veut la fin, veut les moyens*. D'où il résulte que celui qui nous a inspiré l'intérêt personnel en a fait un moyen qu'on ne peut séparer par la pensée de la fin pour laquelle il l'a établi.

Tout ce que nous pouvons connaître des facultés divines se rapporte à l'amour, l'être de tout ce qui existe ; à la sagesse le principe de tout ce qui a été fait selon les lois d'ordre que nous remarquons dans l'harmonie de l'Univers. Le Dieu qui est ainsi amour et sagesse n'a pu créer le monde que dans des intentions conformes à ces deux facultés ; or, de l'amour suprême, de cet amour, qui veut le bien de tous, il n'a pu naître dans l'origine qu'un amour qui ne veut et ne cherche que l'intérêt général. De l'amour le plus pur, de l'amour dans son essence, il n'a pu résulter que l'amour dévoué. Le Dieu qui a émané de son sein tous les êtres créés pour les animer de la flamme de l'amour, n'a pas voulu que cette flamme se consumât solitaire dans le cœur de chacun de ses réceptacles, mais il a voulu qu'elle sortît de chacun d'eux pour se répandre au dehors, comme elle procède de lui-même pour animer tous les points de la vaste circonférence des êtres. Il n'a pas créé l'homme avec l'amour de soi

pour but, car alors la flamme projetée de lui eût été absorbée dans chaque être, et n'eût plus échauffé et éclairé la vaste famille humaine. Il aurait mis chacun de ses enfants en état de guerre avec son frère. Le mobile de l'existence eût été de cette manière le principe destructif de toute société. Le Dieu dont la sagesse est un attribut inséparable de l'amour n'a pu donner à l'amour de soi pour fin dernière que l'amour dévoué, l'amour universel. En un mot, l'égoïsme n'a pu être le résultat définitif du puissant stimulant que le Souverain auteur de toutes choses a mis lui-même dans nos cœurs. Si cela était, l'essence divine ne serait plus l'amour; la sagesse ne serait plus l'attribut de la puissance créatrice.

De deux opinions, celle qui est conforme à l'ordre doit toujours être préférée, en bonne logique, à celle qui se fonde sur un désordre, qui peut tout renverser, mais qui n'explique rien. Or, si l'on admet que le créateur nous a inspiré l'amour de nous-mêmes pour nous aimer seuls, sans réserve et à l'exclusion du reste de l'univers, nous l'accusons de manquer de sagesse et d'amour. En effet, de cet instinct qu'il nous a donné pour conserver notre existence, il ne sortirait que des sentiments et des pensées destructeurs de l'existence d'autrui, si nous ne savions pas le subordonner à un autre but que nous-mêmes. Dieu se serait ainsi proposé

le désordre et la confusion pour fin dernière de son ouvrage. Il aurait mis les hommes sur la terre pour s'y dévorer les uns les autres ; la loi du plus fort serait une loi divine, et ne serait plus un joug tyrannique, un abus de la puissance, une infraction aux lois de la justice ; enfin, si l'homme avait naturellement pour but de tout rapporter à soi seul, l'égoïsme serait son état ordinaire ; ce ne serait point un vice ; il ne trouverait qu'un mobile dans son cœur, la haine envers les autres : haine ouverte, s'il était le plus fort ; haine dissimulée et dégénérant en ruse, s'il était le plus faible. Un si affreux résultat montre assez que telle n'a pu être l'intention de Dieu.

On ne manquera pas de dire que nous supposons prouvé ce qui est en question, et que l'homme qui cherche la vérité demande à l'appui de ces raisonnements une notion certaine de l'existence de Dieu. Cette grande vérité, source de tant d'autres, va découler pour nous des simples réflexions que nous avons émises sur l'origine des penchants de l'homme.

En admettant l'amour de soi comme le seul mobile de l'existence, en admettant que cet amour doit se subordonner aux affections générales qui ont les autres pour dernier terme, nous avons admis par cela même que l'amour, quel qu'il fût, était l'être, le principe même de la vie de l'homme. Tel est l'amour dominant chez l'homme, tel est l'homme tout

entier. La chose que nous aimons de préférence à toutes les autres détermine seule la nature de notre affection, notre genre de vie ; c'est elle qui est sans cesse présente à nos pensées secrètes : elle est le but de nos désirs, le mobile de nos actions. Un avare pense-t-il à autre chose qu'à sa caisse ? Si un chat fait du bruit dans la maison, comme l'a si bien dit La Fontaine, le chat emporte l'argent. Un commerçant avide fait-il un pas au bout duquel il n'y ait quelque chose pour l'avantage de son négoce ? Celui qui aime à agrandir ses propriétés par faste ou par avarice, quel que soit le prétexte qu'il donne à sa passion, n'est-il pas occupé sans cesse de prendre sur son revenu, pour acheter l'année suivante une métairie, dont le produit servira à le mettre à même d'en acheter plus tard une seconde. Chacun a sa marotte ici-bas, qui est l'objet de sa sollicitude ; chacun jette un regard d'indifférence sur autrui, ou écoute d'une oreille dédaigneuse ce qui concerne la passion du voisin, et n'a pas assez de ses deux yeux et de ses deux oreilles pour voir et écouter tout ce qui se rapporte à la sienne. Pour quiconque connait le cœur humain, il est démontré que l'homme est tout entier où est son amour dominant. C'est celui-ci qui est l'être même de sa vie. Ce n'est pas l'intelligence qui nous constitue ce que nous sommes, c'est l'amour. Les choses qui viennent dans l'entendement seul ne s'approprient

point à notre vie; elles sont comme en dehors d'elle. Ce n'est pas ce qu'un homme pense et dit qui détermine la valeur morale de son être, mais c'est ce qu'il veut et fait. Il peut comprendre ce qu'il ne veut pas, et cette faculté de disserter sur ce qu'il n'aime ni ne sent ne le constitue pas.

C'est par l'amour que vit l'homme, et déterminer le genre de cet amour, c'est le caractériser parfaitement. Il n'y a pas une de ses démarches qui ne trahisse son penchant secret, pas une de ses paroles qui ne le décèle. Son amour a-t-il pour but, comme Narcisse, son propre individu, vous le voyez incessamment occupé de lui-même. Dans un cercle il n'ouvre la bouche que pour parler de lui; il sait donner à la conversation un tour tel que c'est toujours sur lui seul qu'il ramène l'attention d'autrui; il est le héros de toutes les histoires; tout ce que les autres racontent le touche par quelque endroit. Voyez-vous un autre occupé de quelque livre, c'est toujours ce qu'il a écrit le matin dont il entretient dans la soirée ceux qui ont la complaisance de l'écouter; il ne vit, ne respire que pour écrire et lire aux autres ce qu'il a écrit. L'amour dominant a beau être adroit, il fait toujours de l'homme une caricature facile à dessiner. Cet amateur du jardinage, par exemple, que vous voyez en extase devant ses tulipes, ne lui demandez pas d'autres renseignements que ceux qui concernent la culture

des fleurs. Il ignore les lois de son pays, les événements qui s'y passent ; il est citoyen de son jardin : c'est là que se renferment tous ses devoirs.

Cet amour qui anime l'homme est reçu par celui-ci ; il n'est pas produit par lui. Nous avons le pouvoir de régler nos penchants ; mais non celui de provoquer nos inclinations. Si nous les provoquions, en effet, ce ne seraient plus des passions propres à nous enchaîner ; c'est parce qu'elles viennent du dehors qu'elles nous maîtrisent. Si elles naissaient de notre propre consentement, nous nous rendrions heureux ou malheureux d'une passion créée par nous : ce qui est absurde. Il y a de l'amour hors de l'homme, voilà la première vérité à laquelle le bon-sens nous force d'acquiescer.

Puisque l'homme est animé par la vie, je conclus que le principe de la vie est quelque part ; puisqu'il est de la même manière embrâsé par l'amour, j'en déduis qu'il reçoit de quelque part la faculté d'aimer. Il n'y a pas de corps lumineux ou échauffé qui ne prouve l'existence d'un foyer de lumière et de chaleur ; il n'y a pas non plus d'esprit éclairé ou aimant qui n'atteste une source suprême de sagèsse et d'amour. Comme du soleil émanent des rayons réfléchis ou absorbés de diverses manières par les corps, il provient aussi de l'astre qui vivifie les âmes des principes de vie et de vérité, qui sont différemment reçus par celles-ci. Selon qu'elles

reçoivent l'amour divin pour le rendre à sa source ou le concentrer en elles, elles sont toujours échauffées d'amour. Ainsi l'homme ne produit pas l'amour, il ne fait que s'offrir à son action. Ce n'est pas lui au physique qui s'organise et se vivifie ; il est organisé et vivifié par une vie étrangère. Ce n'est pas lui non plus au moral qui se fait aimant ; il aime naturellement, comme il respire naturellement aussi. Le choix des objets dépend de lui, mais non la chaleur qu'il répand sur ces objets ; il peut donner une direction à son amour, mais il n'est pas en son pouvoir de le provoquer à volonté. S'il commandait en effet à son sentiment, il cesserait d'en avoir ; s'il était chaud ou froid à son gré, ce serait un comédien de la passion : ce ne serait plus un être passionné. S'il fait naître chez lui l'amour qu'il manifeste au dehors, c'est qu'en effet il n'a pas d'amour, il est froid comme glace. Ceci est incontestable, et, pour s'en assurer, il suffit d'étudier la mère qui aime ses enfants, l'amant qui se dévoue pour sa maîtresse, le talent enfin, qui est d'autant plus vrai, qu'il est plus naturel ; qui est d'autant plus loin du but, qu'on se bat davantage les flancs pour y suppléer.

Il y a ainsi hors de nous une vie qui nous vivifie, un amour qui nous anime : Dieu est. L'homme est un receptacle de cette vie et de cet amour. Animé par celui-ci à son insçu, il peut à son gré lui donner

une direction. Il peut le renfermer dans l'intérêt privé, ou le faire aboutir à l'intérêt commun. L'homme nous apparaît ainsi comme un être contingent, et Dieu comme un être nécessaire. Puisque l'homme est, la vie est avant lui; puisque l'homme aime, il puise quelque part l'amour, et celui-ci est avant lui : le récipient suppose la chose reçue. Dieu est déterminé pour nous par ces seules réflexions. L'homme l'est également. L'essence de l'un et de l'autre est l'amour, et cette essence est incorruptible chez tous deux. L'emploi de cet amour est mis à la disposition de l'homme, non pour qu'il l'anéantisse, puisque cela n'est pas en son pouvoir, mais pour qu'il soit susceptible du bien et du mal, pour que sa moralité naisse de sa liberté. De là résulte que l'homme ne peut anéantir son essence, mais qu'il peut dépraver ses facultés. Ainsi, il aimera dans cette vie et dans l'autre. Il aimera comme à présent le bien ou le mal, il s'unira à Dieu ou s'en séparera; en un mot, il créera alors comme il le fait ici-bas son ciel ou son enfer.

Convaincu de l'existence de Dieu, persuadé que ce Dieu qui est amour et sagesse n'a pu agir que dans une fin conforme à ces facultés, le lecteur demande pourquoi l'amour de soi sorti de lui a tant dévié de sa route. Dieu avait donné cet amour à l'homme pour faire de celui-ci sa propre image, pour qu'il répandît comme lui la vie sur tous les êtres; comment se fait-il que ce ne soit qu'en ré-

primant l'intérêt personnel que nous arrivons à notre destination. On veut savoir pourquoi l'homme étant né jadis avec l'amour de soi pour moyen, il se trouve naître incontestablement aujourd'hui avec ce même amour pour but. On veut bien convenir que l'auteur de la nature nous ait créés avec l'amour le plus universel pour fin dernière; mais on veut savoir comment il arrive que contradictoirement à cette loi si sage, l'homme fasse au contraire de l'amour exclusif de lui-même et le point de départ et le but de ses actions.

On a peine à comprendre que la nature mette dans notre cœur un penchant qu'il faille réformer; on ne peut s'imaginer qu'il sorte de Dieu un amour qui, permis à sa naissance, ne le soit plus dans le but que nous lui donnons naturellement. Tel est, en effet, le point de départ d'un corps mis en mouvement, telle est la route qu'il parcourt; la flèche, partie de l'arc, suit la direction qui lui est imprimée, et on ne la voit point, à moitié chemin, se détourner de sa route pour aller frapper un autre but que celui que l'œil lui a marqué. L'œil du Tout-Puissant, de même, nous a lancés dans la vie, avec un amour qui tend à un but, comment se fait-il qu'il faille nous détourner de ce but, et mettre une loi réprimante à la place de celle qui nous excite à suivre notre direction. La réponse à cette question est dans un seul mot : l'homme est déchu. Destiné à recevoir l'amour

d'en haut pour le rendre, il s'est dépouillé de cette noble prérogative pour renfermer l'amour en lui-même. Avec ce seul mot, il n'y a plus d'énigmes, ni en philosophie, ni en morale, ni en religion. La flèche, privée de volonté, ne peut se détourner de sa route; l'homme, agent libre, peut rebrousser chemin quand il lui plaît, et c'est ce qu'il a fait. Si l'homme est encore, aujourd'hui, à la place que lui a fixée le créateur, il n'a pas besoin de corriger les penchants que lui inspire la nature; il n'a qu'à s'y laisser aller, sans trouble et sans remords. Si, au contraire, sa destination était de répéter les opérations de son principe, c'est-à-dire d'aimer hors de lui, comme Dieu même; il s'ensuit, qu'en recevant l'amour pour s'aimer seul, il est en contravention avec la loi suprême. Il s'ensuit encore, que ce n'est qu'en détournant vers un autre but l'intérêt propre qui l'anime, qu'il redevient ce qu'il a dû être en sortant des mains de son auteur. La raison rectifie à juste titre nos penchants naturels; si nous sommes déchus d'un état primitif vers lequel nous sommes destinés à remonter, cette même raison n'est qu'une conseillère absurde et radoteuse, si nous sortons des mains de la nature avec les vrais penchants qu'il a paru convenable à l'auteur de la vie de nous donner. Pour mettre cette vérité dans tout son jour, nous allons, un instant, revenir sur nos pas.

Nous avons été conduits précédemment à déter-

miner sans incertitude ce que c'est que le bien et le mal. Le bien, avons-nous dit, est l'usage de l'amour de soi dans un but conforme à l'intérêt général le plus étendu ; le mal est l'abus de ce même amour, alors qu'il se prend soi-même pour but unique de ses actions. Faire le bien, c'est se dévouer ; faire le mal, c'est se concentrer dans le moi. Par l'un, on s'approche de Dieu, par l'autre on s'en éloigne. Il s'ensuit que le mal est un fait secondaire, un fait survenu après coup ; car c'est en se détournant du but marqué par le créateur que l'homme a pu enfanter le mal. Dans ce sens, celui-ci est la négation du bien, comme les ténèbres sont l'absence de la lumière. Nous trouvons donc que le mal, pris à son origine, n'est autre chose qu'une déviation de la loi primitive. Ainsi, il prend sa source unique dans le cœur de l'homme ; il ne vient pas d'ailleurs. Ainsi le bien a commencé le premier : avant la créature était le créateur, avant l'amour communiqué était l'amour en essence : tout étant sorti de Dieu, l'amour qui s'est replié sur lui-même, pour s'aimer seul, est venu après l'amour qui a créé l'univers pour l'animer de sa vie.

Le mal comme l'ont entendu les Manichéens, le mal n'est point un être jaloux de cet autre être que nous appelons le bien ; du Dieu d'amour il n'a pu sortir que des créatures aimantes comme lui ; du Dieu de sagesse, il n'a pu profluer que des êtres libres : si ceux-ci ont reçu l'amour pour le répan-

dre conformément à la loi même de l'amour, qui est d'aimer hors de soi, ils ont suivi la ligne du bien; si, au contraire, ils ont refusé de communiquer l'influence reçue dans leur cœur, l'amour descendu d'en haut ne leur a servi qu'à s'aimer seuls; ils se sont soustraits à la loi première : ils ont créé le mal en eux par cela seul qu'ils se sont détournés du bien, c'est ainsi que la terre crée également pour ainsi dire les ténèbres de la nuit qui l'enveloppent en obéissant au seul mouvement qui dérobe une partie de sa surface aux rayons du soleil.

Si l'on demande pourquoi Dieu a permis l'existence du mal, nous répondrons que le mal n'étant que l'abus de la chose permise, cet abus a dû être possible à l'homme, afin que celui-ci conservât le libre arbitre. En effet, si l'homme était attaché à l'usage légitime de l'amour de soi, sans avoir la puissance de s'en affranchir, ce ne serait plus qu'un automate, il obéirait aux lois morales comme une molécule matérielle obéit aux lois de la gravitation; mais cette condition qui empêcherait le mal de prendre naissance, anéantirait aussi la faculté intelligente. S'il n'y avait pas de liberté dans l'amour, il n'y aurait pas non plus en lui de moralité. Si nous méritons ou si nous déméritons, c'est parce que nous sommes libres. Si nous trouvons de la satisfaction dans le devoir accompli, c'est par ce que nous sentons qu'il dépendait de nous de ne pas le faire. En un

mot se plaindre de ce que ce Dieu a fait l'homme libre et par conséquent susceptible de se rapprocher volontairement ou de s'éloigner de son principe, c'est se plaindre de ce qu'il l'a doué d'une nature excellente. L'homme a dû être capable de déchoir pour que son amour pût être considéré comme une offrande volontaire de son cœur. Si l'homme est attaché forcément à la règle, il na plus le mérite de s'y soumettre de gré. Si sa vertu est une loi à l'influence de laquelle il ne peut se dérober, il n'a plus à s'applaudire de la pratiquer. Pour qu'on nous sache gré d'être juste, il faut nous laisser la faculté de ne l'être pas. La sincérité n'a de prix que lorsqu'on peut dissimuler ce qu'on sent ou ce qu'on pense. Si nous estimons l'ami de la vérité, c'est parce que nous savons qu'il était en son pouvoir de donner la préférence au mensonge. Dans toutes les situations de la vie nous sommes dans un état de liberté qui atteste que nous avons dû sortir ainsi des mains de Dieu. Le libre arbitre est le titre de l'homme. Inséparable de l'amour, il en a le caractère.

L'homme, en effet, ne peut aimer que librement. Si on lui impose son affection, avec la liberté de la diriger lui-même, l'amour disparaît. S'il aime sans contrainte, il se retrouve tout entier dans le sentiment qui l'agite. On ne peut pas lui dire : Aime et veux telle chose ; quand on parle ainsi, on sous-entend nécessairement ces autres paroles : Dispose-

toi librement toi-même à aimer et à vouloir. Il n'y a point d'autorité qui aille dans le for de la conscience faire naître dans l'homme un sentiment qu'il n'approuve pas. La contrainte détruit l'amour, et par conséquent elle ne peut être le mobile secret de la vie de l'homme. Ce qui est produit par elle ne reste pas, parce que la contrainte ne provient pas de la volonté de l'homme, mais d'une volonté étrangère. Se contraindre est un acte de liberté, mais être contraint n'en est pas un. C'est ainsi, pour le dire en passant, qu'un culte obligé est toujours un faux culte. Si l'homme fait le mal, il le fait dans toute la liberté de son cœur, il sent à la vérité, dans ce cas, qu'il est plus faible que les passions qui le subjuguent; mais s'apercevoir de cet esclavage, c'est reconnaître en même temps qu'on pourrait, si on le voulait, leur résister. En faisant le bien, l'homme est libre encore, puisqu'il sent parfaitement qu'il dépend de lui de ne pas le faire. Dieu voulant faire de l'homme une créature à la fois aimante et intelligente n'a pu le créer sans liberté. Sans doute, l'abus de ce don précieux était à craindre, mais sans lui l'homme n'eût plus été homme; sa nature eût été autre, et de toutes les combinaisons possibles pour arriver à la création d'une nature intelligente et aimante, il n'y en a pas d'autres que celle du libre arbitre.

On demandera peut-être comment une créature

douée d'une si heureuse organisation a pu voir le mal et ne pas y résister. C'est ici surtout que la possibilité de la chute frappe l'esprit attentif. Tout le monde sait bien que la gourmandise est un vice, et que la sobriété est une vertu ; combien de gens, cependant, oublient à table les règles de la modération et se laissent aller au plaisir de manger, quand le but de l'action est accompli ! De l'usage d'une chose à l'abus de cette chose il n'y a qu'un pas, et tous les jours nous voyons se répéter sous nos yeux la chute de notre premier père. Il savait, comme nous le savons tous, que l'amour de soi pour but était un hideux égoïsme, il savait que cet amour devait être universel comme le suprême auteur de l'univers. Eh! bien, il a préféré s'aimer seul, et en cela il s'est laissé aller à la pente la plus entraînante qu'il y ait. L'intelligence l'éclairait sur sa destination, il a refusé de l'écouter ; toutes les passions nous offrent des preuves irrécusables de ce fait ; en s'y livrant, on conserve toujours assez de bon sens pour en voir les inconvénients, mais l'amour dépravé est le plus fort ; et, coûte qui coûte, on s'y jette à corps perdu. La race humaine, en sortant des mains du créateur, a manqué de modération, voilà tout son crime. Alors elle a converti en vice ce qui, subordonné au but marqué par Dieu, eût été légitime. Née avec un amour de soi qui était la plus solide garantie de l'ordre et du bonheur général, elle en a fait, en

le séparant de sa fin dernière, une cause éternelle de confusion et d'infortune.

Un philosophe judicieux ne refusera pas son assentiment à une vérité aussi palpable, sous prétexte qu'il ne conçoit pas que la faute du père ait rejailli sur ses descendants. Les lois de transmission par lesquelles les inclinations se perpétuent évidemment de race en race chez les hommes, comme les instincts se conservent chez les animaux, lui disent assez que l'espèce humaine viciée à telle époque a dû l'être également aux époques suivantes. Tel père, tel fils, dit justement le proverbe. Tel germe, tel fruit. Un arbre dégénéré ne produira que des arbres dégénérés comme lui; la culture remédie à ce défaut dans nos jardins, l'éducation, de même, redresse le vice originel parmi les hommes. Le remède prouve le mal qui le précède.

On pourrait accuser la justice divine d'une colère injuste. On pourrait dire que cette loi qui nous rend solidaires les uns des autres dans la suite des générations part d'un être inflexible devant lequel l'innocence ne peut jamais trouver grâce. Mais il est aisé de remarquer que quand nous voulons substituer nos lois à celles de la nature, nous ne faisons que déraisonner. Il suffit que cette solidarité soit reconnue comme une loi universelle pour que nos murmures n'aient plus de valeur. Néanmoins, si quelques-uns insistaient encore, nous leur ferions voir

que si Dieu n'a pas cru devoir changer les lois générales par égard pour l'innocence, il a donné à celle-ci tous les moyens possibles d'effacer en elle la tache originelle. En effet, si elle se laisse aller naturellement aux suggestions de l'amour-propre et de l'égoïsme comme à des lois naturelles, elle trouve aussitôt, depuis sa nourrice jusqu'à son pasteur, mille personnes, échos d'une révélation divine, qui lui diront que ce penchant, auquel elle se livre, est anti-social et anti-religieux; en un mot, qu'elle offense Dieu et les hommes.

Ainsi, Dieu a créé l'homme avec l'amour du moi. Cet amour infini et sans bornes, comme son auteur, devait tout rapporter à Dieu. En y obéissant, l'homme suivait la loi de son être: il s'aimait sans crime, puisqu'il ne faisait que recevoir l'amour pour le rendre à celui de qui il l'avait reçu. Quand il a oublié son auteur, continuant de recevoir l'amour, il n'a pu changer l'essence de cet instinct puissant; et, tout en le détournant sur lui-même, il n'a pu lui ôter son caractère d'infinité et d'éternité : de là vient que l'homme a dû naturellement, par sa chute, s'aimer seul et sans bornes. L'amour du moi est resté seul, en effet, dans cette âme qui devait reconnaître, comme but, l'amour de Dieu. L'ambition démesurée, l'égoïsme exclusif qui se fait centre de tout, l'avarice insatiable, l'amour de la gloire qui rêve une renommée impérissable, toutes ces passions délirantes font voir assez que

l'homme, dans sa déchéance, atteste la grandeur de son origine. Le sentiment qu'il porte en lui est sans bornes, preuve qu'il provient de celui qui seul ne reconnaît de limites ni dans l'espace, ni dans la durée dans lesquelles nous sommes circonscrits ici-bas.

Nous avons été conduits, en suivant la chaîne des vérités exposées ici, à résoudre tous les grands problèmes de religion et de philosophie. Un fait, dont chacun peut se convaincre par expérience, a le premier frappé notre attention. Ce fait, résultat de l'observation, s'est lié pour nous à une théorie vérifiée par la connaissance de l'homme. Le fait nous a appris que l'homme était porté par la naissance au moi exclusif; par la théorie, nous avons vu que ce penchant était un mal survenu après coup, que notre condition originelle supposait un équilibre complet dans lequel il n'y avait pas plus de tendance à l'abus qu'à l'usage de la chose. Rétablir l'équilibre dérangé, donner à l'entendement éclairée une autorité légitime sur la volonté aveugle, voilà quelle nous a paru être toute notre destination.

Mais cette théorie incontestable n'est pas seulement de la morale, elle est aussi de la religion. La religion tout entière repose sur les vérités que nous venons d'établir. Elle nous apprend que l'homme naît dans le mal, qu'il doit se réformer pour effacer en lui la souillure originelle, et que cette réforme ne peut être obtenue que par de longs et douloureux combats

qu'elle appelle des tentations. Ainsi nous avons l'avantage d'offrir ici au lecteur une théorie qui, au lieu de se trouver en opposition avec la religion, la confirme au contraire chez lui, et nous arrivons à cette vérité générale qu'il n'y a pas d'honnête homme sans religion. Il n'est pas nécessaire de nous arrêter long-temps sur ce principe fécond qui devient la garantie de tout ce que nous avons avancé jusqu'ici. Il n'y a qu'à ouvrir le livre de l'Imitation pour y voir que le moyen d'arriver à la perfection chrétienne, c'est d'épurer notre âme des mauvais penchants que nous apportons en naissant.

Le combat que la religion nous recommande est la nouvelle naissance ou la régénération ; c'est le principe réel de toutes les religions, et spécialement de la religion chrétienne. Il n'y a personne qui n'ait lu dansSaint-Marc ces paroles de J.-C. : « Quiconque veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il porte sa croix. » Cela ne veut-il pas dire : « Quiconque veut arriver au bien, qu'il se détache de soi, et souffre ce que ce détachement a de pénible. » La nouvelle naissance que nous exigeons de l'homme vertueux, est textuellement indiquée par Saint-Jean : « En vérité, dit J.-C., si quelqu'un ne naît une seconde fois, il ne peut voir le royaume de Dieu. » D'après cela, il est évident que la religion consiste, comme la vertu, en une nouvelle naissance. Le christianisme n'a qu'un précepte, qui est celui d'aimer Dieu et

les hommes ; ce qui signifie qu'il faut aimer le bien qui est Dieu, et les hommes créés pour être les récipients de Dieu et le manifester. Le bien universel, préféré comme nous l'avons dit à notre intérêt propre, est à la fois toute la religion et toute la morale. Enfin, nous avons exigé que l'homme de bien aimât, connût et pratiquât ses devoirs ; la morale nous dit qu'il faut en toutes choses l'amour, l'entendement et l'action ; la religion exige, pour faire un tout, la charité, la foi et les bonnes œuvres ; précepte fondamental que le catéchisme lui-même répète aux enfants, en leur disant qu'il faut aimer, connaître et servir Dieu.

Appuyé sur ces vérités, nous nous élevons de plus en plus dans la contemplation sublime qui a pour but de découvrir la raison des choses et l'ensemble de l'œuvre. L'ordre, le but de l'univers, la destination de l'homme, se dévoilent, en effet, à présent à nos regards. Dieu étant l'amour universel, l'amour même, il s'ensuit qu'en créant l'univers, il n'a pu avoir qu'un but conforme à son amour. L'essence de l'amour n'est pas de s'aimer, mais d'aimer hors de soi. En s'aimant, l'être des êtres changerait en lui l'amour en égoïsme : l'égoïsme, avons-nous dit, est le mal, le mal est la négation du bien ; ce n'est plus Dieu. En aimant hors de soi, l'être qui est la source de tout amour, a eu évidemment pour but d'identifier les autres avec lui-

même, de faire un avec eux, de les consommer dans son être. Cherchez à la création quelqu'autre but que ce soit, et vous ne pourrez venir à bout de le découvrir. Dieu ne peut donc avoir eu d'autre but dans la production de l'homme que celui d'une conjonction de la créature et du créateur. La création émanée de lui doit retourner à lui. Tout est sorti de lui, et tout doit y rentrer.

Une foule de vérités morales frapperont notre esprit à la suite de ces principes si féconds. Nous ne demandons pas des preuves plus convaincantes de l'existence de Dieu et de la vie future. Dieu est dès qu'il y a un bien absolu hors de nous. La vie future est assurée dès qu'il y a un Dieu. L'existence de Dieu suppose une sagesse suprême, une intention; or, quelle serait celle de Dieu, si ce n'était d'unir à soi ce qu'il a rendu capable de réciprocité? L'essence du bien est de rendre tout semblable à lui-même, donc l'essence de Dieu est de tout déifier comme lui. Dieu ne passe pas, son but est donc de rendre les choses périssables immortelles comme lui-même. Le bien, c'est Dieu; Dieu, c'est l'immortalité. Nous ne pouvons être immortels qu'en étant bons comme lui. C'est là la raison profonde pour laquelle l'Ecriture appelle *morts* les hommes qui sont dans le péché. Nous n'allons au ciel qu'en nous rendant semblables à celui qui est le ciel lui-même. Sans cela nous sommes perdus, nous encourons la dam-

nation ; la mort spirituelle. Nous sommes encore éternels, mais non plus immortels.

Nous croyons avoir rempli les intentions de celui qui cherche la vérité et avec elle les moyens de devenir homme de bien. Il résulte de ce que nous avons exposé en détail qu'il n'y a qu'un mal, c'est de tout rapporter à soi. Il n'y a qu'un bien, c'est de tout rapporter à autrui. Le mal consiste à se mettre au centre, le bien à se placer sur la circonférence pour faire refluer ses actions vers le centre d'où tout part. Avec cette théorie si simple, on devient heureux et honnête homme dans cette vie, et on se prépare le bonheur céleste et la pureté angélique dans l'autre.

Mais les hommes irréfléchis veulent que la vérité une fois saisie par eux, les dispense de tout doute à l'avenir. Ils veulent être convaincus après la lecture d'un livre de morale, comme on l'est après la lecture d'un livre de mathématique. On ne s'imagine pas qu'il soit possible de nier désormais ce qu'on a reconnu une fois pour la vérité. Mais exiger de l'homme cette foi robuste et invariable, c'est vouloir l'impossible. Il n'y aura jamais un tel état de fixité morale dans la condition humaine. Jamais vous ne ferez en sorte qu'un dévot ne puisse être par fois chancelant dans sa foi, et qu'un athée ne soit accidentellement troublé dans ses négations. Dieu l'a voulu ainsi pour ménager notre libre arbitre. Dieu

n'a pas voulu que l'amour sorti de lui et reçu par nous, fût reçu dans la contrainte mais dans la liberté du cœur. Il n'a pas voulu attacher lui-même la chaine qui nous lie à lui; mais il l'a laissée flottante dans nos mains, afin que nous en fixions nous-mêmes les extrémités.

Le libre arbitre exige que la vérité morale connue puisse nous éclairer, mais non nous assujettir. L'homme ne voit pas les choses morales; il les sent dans son cœur; et la différence des organisations permet toujours de nier ce qu'on ne sent pas. Un homme de sang-froid aura toujours la faculté de nier les émotions de l'amour, et regardera toujours comme des contes les descriptions qui lui en seront faites, jusqu'à ce qu'il les ait lui-même éprouvées. Ce n'est pas assez pour l'homme de voir des yeux, de l'intelligence; il sent, à ne pas s'y méprendre, qu'il n'y a, de cette manière, qu'une moitié de son être en contact avec la chose qu'on lui montre; il faut qu'il joigne l'expérience du sentiment intime à l'acquiescement de l'entendement, pour avouer la vérité que celui-ci lui enseigne. Il veut, en un mot, éprouver ce qu'on lui dit pour y croire.

Ainsi toute l'exactitude du raisonnement peut l'éclairer sur son origine, sa destination et ses devoirs, de manière à ce qu'il n'ait rien à y répliquer. Il ne croira pas néanmoins à ces vérités incontestables, à moins qu'elles ne deviennent en lui des sentiments.

Pour qu'il croie au mal dans lequel il est, il faut qu'il en sorte et arrive au bien dans lequel il n'est pas. Pour qu'il ajoute foi aux plaisirs de l'amour dévoué, il faut, au préalable, que par la régénération il se soit affranchi des jouissances de l'égoïsme. Quand il sentira l'amour pur et vrai, il croira par expérience qu'il y a un amour impur et faux. Sans cela, on ne lui persuadera jamais que l'égoïsme dans lequel il est né soit un mal, et toute réforme lui sera prêchée en vain. Le moyen donc d'être persuadé de la vérité morale, c'est de s'affranchir des passions qui nous en éloignent. Le moyen d'amener l'entendement à un aveu complet de cette vérité, c'est de commencer par changer l'amour qui lui est opposé. Or, comme cet amour cent fois chassé, revient cent fois, il s'ensuit également que l'intelligence éprouvera autant d'éclipses que la volonté elle-même aura subi de chutes. Quand vous serez dans le bien, vous serez tout échauffé d'un amour qui portera avec lui la conviction dans votre cœur ; quand vous serez dans le mal, votre enthousiasme se refroidira, et vous sentirez que les langueurs du sentiment sont toujours accompagnées des nuages de l'esprit. Quand on est dans la région du bien et du vrai on aperçoit clairement la région du mal et du faux ; mais hors de là toute démonstration persuadera pour l'instant, et soyez sûr qu'elle ne laissera aucune trace durable. En rentrant dans son amour, l'homme rentre en même temps dans la lumière propre à cet

amour. Et de là tout le reste lui semble enveloppé de pures ténèbres. Il n'y a donc qu'un moyen pour s'assurer de la vérité et pour y persévérer, c'est de revenir à ce conseil si vrai et si profond de l'Evangile : « Faites ce qui vous est enseigné, et vous saurez » alors si la doctrine est vraie. »

La vérité mathématique n'est jamais niée, parce qu'elle ne favorise ni ne contrarie nos penchants. La vérité morale, au contraire, sera toujours de nature à être rejetée de celui dont elle aura obtenu l'approbation, sitôt que son intérêt le mettra en opposition avec elle. Après avoir admis des principes qui n'exigent de nous aucune gêne, nous ne tarderons pas à en nier, ou du moins à en altérer les conséquences, si celles-ci nous portent quelque préjudice. Jamais vérité ne détruira tous les doutes de manière que ceux-ci ne reparaissent plus : ce sont nos passions qui produisent les variations de l'esprit; ce sont elles qui jettent sans cesse des nuages sur notre intelligence. Il n'y aura donc de clarté parfaite dans l'entendement de l'homme que quand il y aura dans son cœur l'amour que cet entendement y aperçoit. Où l'amour n'est plus, survient l'indifférence, et celle-ci n'écoute ni ne cherche avec assez de zèle pour être convaincue de la vérité et pour la confier intacte à la mémoire.

La plupart des hommes croient que l'obéissance de la volonté est la suite nécessaire et obligée de

l'éclairement de l'intelligence. En cela, ils se trompent grossièrement. Il faut que nous nous assujettissions librement au joug qu'on nous présente, que nous ayons la faculté de le prendre ou de le rejeter. Si notre amour se révolte contre la vérité qu'il est forcé néanmoins de reconnaître, il ne tarde pas à murmurer contre elle; il entraîne bientôt avec lui l'entendement dans cette révolte; celui-ci ment d'abord et nie sa conviction passée; il altère ensuite la vérité; peu à peu l'évidence qui l'avait frappé s'efface, et tel qui a commencé par mentir aux autres finit par se mentir à lui-même. Que de fois une vérité à laquelle nous avons rendu hommage n'est plus pour nous qu'une opinion incommode que nous combattons de toutes sortes d'arguments! Le livre de morale, écrit avec l'évidence la plus complète, trouvera toujours des gens intéressés à le critiquer. Il n'y a pas d'opinion juste et utile qui n'ait eu ses transfuges. Cela est tout simple. Dans les choses morales, il y a toujours quelque chose qui concerne notre intérêt personnel; or, c'est celui-là qui nous fait mentir. Les vérités mathématiques n'ont rien à démêler avec cet intérêt : elles ne s'adressent qu'à notre intelligence prise à part du monde que nous habitons.

En deux mots, voici notre résumé : La providence ne gouverne l'homme que comme un agent libre; elle lui a laissé la faculté de s'éloigner d'elle

pour que la conjonction de l'homme à Dieu fût libre. S'il n'y avait pas possibilité de rejeter tout, rien ne serait de nature à s'incorporer à un être libre. Ainsi l'existence possible du doute, survenant après la vérité la mieux démontrée, est dans la nature même des choses; et, loin de rien en inférer contre cette vérité, le sage y trouve une preuve frappante de la sagesse suprême.

PLAN DE NANTES.

Les événements qui viennent de se passer dans l'Ouest ont attiré sur ces départements les regards de l'autorité et fixé l'attention publique sur cette intéressante partie du royaume. La ville de Nantes, autant par le patriotisme de ses habitants que par sa situation topographique, est devenue un centre d'opérations militaires, un quartier-général. Son importance politique que les circonstances ont mise dans un plus grand jour, n'en restera pas là. Elle renferme des hommes d'action. Les associations de tout genre, société savante, société industrielle, commerciale, d'horticulture, etc., qui y ont pris naissance, concourent par d'utiles travaux à étendre son influence civilisatrice sur des contrées trop négligées jusqu'ici, dont l'ignorance et la misère offrent peu de garantie à la sécurité que son commerce réclame; la presse périodique, de son côté, vient de prendre chez elle un essor tout nouveau. Elle est entrée dans la voie progressive des intérêts matériels, et prépare ainsi une réaction d'idées fort à l'avantage des classes les moins favo-

risées, et qui consolideront la position des classes supérieures.

Il est donc assez naturel de croire que beaucoup de personnes voudront connaître une ville qui se révèle par un avenir de prospérité si prochain. Ainsi le moment semble bien choisi pour offrir au public un *plan de Nantes*.

Celui que nous avons sous les yeux est de 1832. Il a été dressé par M. Jouanne, conducteur des ponts et chaussées, et publié par M. Forest, imprimeur-libraire, quai de la Fosse, n.° 2, qui n'a rien négligé pour assurer la parfaite exécution de cet utile monument. La gravure en a été confiée au burin de P. Tardieu. On sait quels soins cet artiste distingué apporte à ce qu'il entreprend. La netteté et la précision avec lesquelles sont reproduits les plus minutieux détails de ce plan, font honneur à son talent. C'est une carte écrite.

L'auteur a compris dans son cadre toute l'étendue de la ville, depuis la prairie de Mauves jusqu'à Trentemoux, d'un sens ; de l'autre, depuis la route de Vannes jusqu'à celle de Vertou. Sur un des côtés de la carte se trouve gravée une légende contenant les noms des rues, quais, places, passages, etc., au nombre de 243. On peut, par ce moyen, suivre avec intérêt les embellissements que Nantes a reçus depuis quelques années et ceux qu'on projette d'effectuer.

Cette ville, à laquelle son assise sur un terrain élevé, ses alentours riants, la fécondité de son sol, ses points de vues variés et pittoresques ont mérité l'épithète de *jolie*, présentait encore il y a vingt ans un assemblage de rues étroites et tortueuses, de maisons inégalement

bâties et mal alignées, et même un terrain tout-à-fait aride dans ces mêmes endroits où s'élève aujourd'hui comme par enchantement une ville nouvelle, bâtie au goût moderne. Des masures tombant de vétusté ont fait place à de larges rues tirées au cordeau, ornées de trottoirs et décorées de brillants magasins. La rivière d'Erdre, qui passait comme un égoût fangeux sous un encombre d'édifices malsains, porte maintenant des eaux limpides à la Loire. Son lit a été creusé et nettoyé; des barrages et des écluses établis sur son cours en ont fait un canal productif et une source de prospérité pour Nantes. Un large quai offre sur chacun de ses bords une agréable promenade. Des constructions élégantes et l'hôtel de la Préfecture récréent la vue sur sa rive gauche; on travaille sur sa rive droite avec activité; déjà elle se démasque à la hauteur du port Communeau pour faciliter l'accès de l'Abattoir, qui la domine. Remontons vers la place Graslin: ici on aperçoit le Grand-Théatre, l'Hôtel des Monnaies, la promenade du Cours Henri IV et les belles maisons qui le longent des deux côtés dans un alignement parfait, puis enfin les avenues qui desservent ce riche quartier; à quelque distance de là, dans une autre partie de la ville, des constructions récentes frappent encore la vue: la Prison-Neuve, établissement sain et spacieux, où se trouvent réalisées les améliorations que réclament pour les détenus l'humanité et la philantropie: un préau et une infirmerie spéciale y sont annexés; autour d'elle, la rue Lafayette, la rue des Arts avec ses maisons à arcades, mais seulement encore achevé d'un côté, semblent prédire un populeux Marchix, une prochaine métamorphose.

Ces importants travaux ont été exécutés avec rapidité; ils sont le résultat de quinze années de paix et de prospérité commerciale.

Pour faciliter aux étrangers la connaissance d'une ville où tant d'agréments réunis concourent à les attirer, M. Forest a eu l'heureuse idée de joindre au plan qu'il nous offre un tableau des rues, quais, promenades, impasses, passages, cours, etc., avec leurs tenants et aboutissants, les quartiers, etc.; le tout en 24 pages in-8.°, qui contiennent en outre les anciennes dénominations et les nouvelles dénominations en regard. Tout ce travail est classé avec méthode et parfaitement coordonné. De telle sorte que, sans grande recherche, à la seule inspection de ce tableau, on peut se rendre un compte exact du chemin qu'on se propose de parcourir, et l'entreprendre sans risque de se fourvoyer.

TABLE.

103.ᵉ et 104.ᵉ livraisons du Lycée.

Société Nantaise d'Horticulture. — *Fêtes florales*.. 3.

Rapport du Jury d'examen de la Société Nantaise d'Horticulture, sur les plantes qui ont figuré à l'exposition générale des 22 et 23 mai 1831.............. 16.

Camellia Hectotiana, variété gagnée à Nantes.. 20.

Tablettes d'un jeune médecin; par M.ʳ A. Z., docteur-médecin.............................. 29.

L'opinion politique de M. Guillaume; par M. Mériadec.............................. 37.

Quelques réflexions sur l'instruction à donner aux enfants de la classe ouvrière; par M. Pont, professeur au Collége Royal.............................. 80.

Tableau des observations météorologiques; par M. Huette, opticien, pendant les mois de mai et juin 1831.............................. 87.

Les trois livraisons de la Revue de l'Ouest.

Prospectus, par l'éditeur (M. Souvestre)........ 1.

Musique. — *L'Organiste de Saint-Pol-de-Léon*, par M. Souvestre.............................. 6.

Un salon classique à Paris en 1829, par M. Souvestre.............................. 19.

Le pouvoir des Fables, conte, pour les jeunes filles à marier; par M. Charles Boudier................ 24.
Le Retard du Courrier, ou *il est bon de ménager la chèvre et le chou*; par M. Hippolyte Lucas........ 31.
Du Saint-Simonisme, par M. E. Souvestre...... 61.
Le Cor, légende Bretonne par M. Ch. Boudier... 69.
L'attente; par M.me Desbordes Valmore........ 76.
Premières amours; par M. Ed. Turquety....... 75.
Rêverie : par M. Alfred Kersaint............... 77.
Correspondance; par M.me Adèle Janvier....... 80.
Le Clou, conte fantastique; par M. Hip. Lucas.. 83.
Ma pensée, par M. Emile Souvestre........... 93.
Une nouvelle bête de l'apocalypse. — Dissertation philosophique, religieuse et politique............ 98.
Hospitalité d'un noble lord, racontée par un officier de l'armée anglaise. — Traduit de l'anglais par M. C.-G. Simon.................................... 102.
Observations météorologiques par M. Huette, opticien.................................... 29.

Dernière livraison du Lycée.

Indices des Progrès, par M. L.-F. de Tollenare. 1.
Le Livre de l'Homme de Bien; par M. Ed. Richer.................................... 15.
Plan de Nantes.......................... 65.

MELLINET, IMPRIMEUR-ÉDITEUR.

